This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY

Digitized by Google

Mlle Hubert

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTRENNES

RELIGIEUSES.

Digitized by Google

GENÈVE. — IMPRIMERIE CH. GRUAZ,
Place du Grand Mézel, 254.

Digitized by Google

ÉTRENNES RELIGIEUSES

DEUXIÈME ANNÉE

1851

PAR UNE RÉUNION DE PASTEURS ET DE MINISTRES
DE L'ÉGLISE DE GENÈVE.

GENÈVE,
JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE.
PARIS,
MÊME MAISON, 6, place de l'Oratoire.

1851

Digitized by Google

Digitized by Google

ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY
CAMBRIDGE, MASS.

Period. 562.15
v. 2
1851

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Un dimanche de Satigny, souvenir du vieux temps, par M. le professeur CELLÉRIER 1
Sermon inédit de M. CELLÉRIER père, ancien pasteur de Satigny 10
La mort d'un enfant, par M. le prof. CHENEVIÈRE. 31
La Charité suisse à Gênes, par M. le pasteur GABEREL 38
Aux pauvres et à tous, par M. BUNGENER, ministre. 43
Missions en Laponie, par M. le pasteur DUBY 86
Sermon de M. le pasteur PALLARD 99
La Peste à Genève, par M. le pasteur GABEREL... 129
Genève en 1812, par M. le prof. CHENEVIÈRE 147
Laurent Pâlier, par M. le pasteur CHAPUIS 159
Sermon sur : *Il y aura toujours des pauvres*, par M. E. NAVILLE, ministre 222
Le Missionnaire Casalis, par M. le past. ROEHRICH. 251
Les Réfugiés de la Saint-Barthélemy à Genève, par M. le pasteur GABEREL 282

Digitized by Google

Digitized by Google

Après les encouragements que nos *Étrennes religieuses* ont reçus l'année dernière, nous ne pouvions pas hésiter à en publier, cette année, un nouveau volume. Le voici donc, et nous le recommandons à la bienveillance du public.

Nous n'avons rien négligé pour l'en rendre digne. Ce recueil n'est pas seulement plus considérable ; il est aussi plus nourri, plus varié. Tous les morceaux sont inédits, et de nature à intéresser, nous l'espérons, toutes les classes de lecteurs. Il y a là des conseils pour tout le monde, des souvenirs qui doivent être précieux à tous les cœurs chrétiens. Les personnes

Digitized by Google

aisées y trouveront de plus l'occasion d'une bonne œuvre, celle de distribuer à peu de frais autour d'elles un ouvrage religieux et moral, d'une forme attrayante, d'une lecture facile. Nous n'attendons ni honneur ni bénéfice; nous n'ambitionnons d'autre récompense que de voir ce livre se répandre, et produire, avec la bénédiction de Dieu, quelques bons fruits.

Digitized by Google

UN DIMANCHE DE SATIGNY.

SOUVENIR DU VIEUX TEMPS.

Il y a soixante ans et plus (c'était le 25 mars 1787), par un beau dimanche des premiers jours du printemps, une foule plus nombreuse qu'à l'ordinaire se dirigeait vers l'église de Satigny. Du petit verger du presbytère, on aurait pu remarquer dans les routes qui de là rayonnent vers les divers villages de la paroisse, dans celle de Choully surtout, un mouvement inaccoutumé, et des gens à la démarche précipitée, signe de hâte et de curiosité. Les pittoresques abords du temple, et la pelouse ombragée par le grand ormeau, étaient déjà parsemés de groupes causant avec animation, et témoignant par leur attitude de quelque circonstance extraordinaire et d'une joyeuse attente.

Sur ces entrefaites, une voiture de la seigneu-

Digitized by Google

rie, ayant derrière un huissier aux couleurs de la république après avoir gravi la colline, fendit la foule et s'arrêta à la porte du presbytère. A la fois poussés par la curiosité et retenus par le respect, les paysans s'en rapprochèrent, chapeau bas, autant que la discrétion le permit, les femmes et les enfants avançant la tête pour mieux voir. Le syndic Cayla en descendit dans le costume de son office, à la manifeste satisfaction de tous les spectateurs. Récemment élu à cette charge, M. Cayla était bien connu, non-seulement par sa droiture de cœur et son ardent amour de la patrie, mais aussi par sa foi pieuse et ferme, et surtout par sa charité sans bornes, devenue proverbiale aux champs comme à la ville.

Entré peu après dans le temple avec le pasteur (M. Cellérier, élu depuis bientôt quatre ans à la paroisse de Satigny,) le syndic se plaça au banc des magistrats avec une expression à la fois recueillie, bienveillante et solennelle. L'huissier, enveloppé de son manteau noir et violet, et tenant à la main son tricorne décoré d'une grosse cocarde de rubans noirs, resta debout et à portée; tandis que le jeune pasteur, assis au bas de la chaire, laissait assez voir à je ne sais quelle indé-

Digitized by Google

finissable expression de joie pieuse et pastorale, qu'il partageait l'émotion de tous.

Mais le personnage qui attirait surtout les regards, était un tout jeune paysan, qui, placé au premier banc des hommes, mis avec la simple propreté d'un pauvre et honnête cultivateur, était évidemment le héros de la journée. Malgré son embarras en se voyant l'objet de l'attention générale, et ses efforts visibles pour se contenir, une joie pieuse et fière resplendissait sur son intelligente figure. A d'autres places du temple, son père et sa mère, les yeux humides et rayonnants de bonheur, recevaient les serrements de main de ceux qui étaient assis près d'eux, et échangeaient avec les autres des regards amicaux.

Voici maintenant le mot de l'énigme, et le secret de l'attente commune.

Quelques jours auparavant, à Choully, une pauvre mère de famille, faible et maladive, étant venue chercher de l'eau, le soir, au puits du village, y avait été brusquement précipitée par le rude mouvement du pesant balancier. — Le jeune homme, entendant ses cris, s'y était élancé après elle, malgré les efforts de gens peu sensés qui le retenaient. Adroit autant qu'audacieux et dévoué,

Digitized by Google

il avait sauvé la femme, échappant lui-même à un péril que peu d'hommes eussent affronté comme lui. Le Petit Conseil, instruit du fait par le pasteur, l'avait chargé de récompenser en son nom, à la suite du prêche, cet acte courageux et chrétien, et le syndic Cayla était venu présider à la cérémonie.

La paroisse le savait, et de là la préoccupation de l'assemblée.

Quand le pasteur monta en chaire, l'agitation fit place au recueillement, ou fut du moins refoulée au fond des cœurs. Le sermon fut court et édifiant, sans allusion directe, toutefois, à l'événement du jour.

Le sermon fini, et la bénédiction prononcée, l'huissier cria d'une voix haute, suivant un ancien usage :

« De la part de Messeigneurs, que l'assemblée ne se sépare pas ! »

Alors le pasteur se leva de nouveau, et, d'une voix qui trahissait l'affection et le bonheur, prononça les paroles suivantes :

« Ce jour, mes chers paroissiens, est véritable-
» ment un jour de fête, et pour cette église, et
» pour votre pasteur. Dans nos assemblées ordi-

Digitized by Google

» naires, trop souvent quand je monte dans cette
» chaire pour vous porter la parole, c'est avec une
» crainte secrète que mes exhortations ne vous
» soient inutiles. Quelquefois même je suis réduit
» à vous faire entendre un langage qui coûte in-
» finiment à mon cœur ; mais aujourd'hui je n'ai
» à vous parler que d'une action vertueuse, des
» éloges qu'elle mérite, et des récompenses qu'elle
» obtient.

» Vous savez avec quelle généreuse intrépidité
» le jeune Jean-Daniel Bron, que vous voyez ici
» présent, s'est exposé à un péril éminent pour
» sauver la femme Labeur qui était tombée dans
» un puits, où elle périssait sans son secours. Je
» me suis empressé à faire connaître à Messieurs
» les Syndics une action qui a tous les caractères
» du vrai courage et de la plus pure charité. Je
» l'ai fait avec d'autant plus de plaisir que ce jeune
» homme jouit parmi nous de la meilleure réputa-
» tion, qu'il était déjà connu par sa piété, sa so-
» briété, son amour pour le travail et son respect
» pour ses parents, ensorte que ce qu'il a fait dans
» cette circonstance doit être regardé, non comme
» une bonne action isolée dans sa vie, mais comme
» le mouvement naturel d'une âme honnête, at-

Digitized by Google

» tachée à tous ses devoirs et capable des plus
» grands sacrifices.

» Le Magnifique Conseil m'a su gré de lui avoir
» fait connaître ce trait de vertu, et de lui fournir
» une occasion de vous montrer qu'il est aussi
» attentif et encore plus prompt à récompenser
» qu'à punir. En conséquence, il m'a chargé de
» remettre publiquement à ce jeune homme un
» témoignage fort honorable de son approbation
» et de sa bienveillance, comme vous le verrez par
» l'extrait de ses registres dont je vais vous faire
» la lecture. »

EXTRAIT DES REGISTRES DU MAGNIFIQUE PETIT CONSEIL,
Du Vendredi 23 Mars 1787.

« M. le syndic Cayla a fait lecture d'un rapport de spectable Cellérier, pasteur de Satigny, qui contient en détail les circonstances de l'action pleine d'humanité et de courage de Jean-Daniel Bron, jeune homme de 22 ans, l'aîné et le soutien d'une famille très-nombreuse, qui seul, au péril évident de sa vie, a retiré samedi dernier, à l'entrée de la nuit, la femme Labeur, mère de deux enfants, d'un puits extrêmement profond, où elle allait périr, ayant déjà perdu connaissance : ce

Digitized by Google

jeune homme étant descendu au fond du puits, malgré les efforts que faisaient les assistants pour le retenir, en lui représentant le danger de son entreprise, et surtout les ténèbres de la nuit, et la faiblesse de la corde à laquelle il fallait qu'il se suspendît. Dont opiné, l'avis a été de charger les Seigneurs de la Chambre des Comptes de faire au dit Bron, de la part du Conseil, un don de deux cent cinquante florins et d'un gobelet aux armes de la Seigneurie, ayant une inscription qui fasse connaître qu'il lui a été donné par le Conseil comme une marque d'honneur, et qui soit de la valeur d'un louis; et il a été dit que cette récompense qui lui est décernée lui serait remise, avec un extrait du présent registre, par le spectable Cellérier, à l'issue du sermon. »

Après avoir lu l'Extrait des Registres, le pasteur continua en ces termes :

« Recevez donc, bon jeune homme, cette ré-
» compense glorieuse d'une action que vous avez
» faite sans autre vue que de plaire à votre Dieu,
» sans autre espérance que de sauver, avec son
» secours, une mère infortunée. Sans doute, votre
» plus belle récompense est au fond de votre cœur,
» et dans la certitude d'avoir attiré sur vous la

Digitized by Google

» bénédiction du Très-Haut. Mais il nous importe
» à nous de nous honorer nous-mêmes, en vous
» donnant de justes éloges. Il ne nous reste qu'à
» féliciter vos heureux parents d'avoir un fils tel
» que vous, et qu'à désirer, mes chers frères, que
» cet intéressant spectacle fasse sur vous une im-
» pression durable. Que je serais heureux si cet
» acte de justice et de bienfaisance, que j'ai l'hon-
» neur de faire au nom de l'Etat, vous rendait tou-
» jours plus sensibles au bonheur que vous avez
» de vivre sous des magistrats aussi dignes de votre
» amour que de votre respect ! Surtout, que je se-
» rais heureux si l'exemple de ce jeune homme,
» qui s'est souvenu de son Créateur, affermissait
» la piété dans le cœur de nos jeunes gens, faisait
» naître en vous tous une généreuse émulation,
» et nous procurait souvent le délicieux plaisir de
» louer et de récompenser parmi vous la vertu (1). »

Ayant ainsi parlé, M. Cellérier descendit de la chaire et prit place aux côtés du syndic. L'huissier vint chercher le jeune Bron pour le conduire devant leur banc. Là, avec quelques brèves et affectueuses paroles, qu'accompagnait un sourire

(1) On garantit la fidélité littérale de l'Extrait de registres et de l'allocution.

Digitized by Google

paternel du syndic, le pasteur lui remit l'Extrait des registres, le gobelet et la somme d'argent.

Puis le jeune homme, le pasteur, le magistrat et l'assemblée se séparèrent, serrant dans leur cœur, les uns et les autres, les touchants souvenirs de cette journée (1).

A peu de temps de là le jeune Bron était mort, regretté de tous. Le magistrat.... était mort aussi, remettant son âme chrétienne à Dieu, et priant pour ses bourreaux. — Quant à M. Cellérier, il devait voir encore deux générations nouvelles se succéder autour de la chaire de Satigny. Mais le grand âge n'effaça jamais chez lui la mémoire de ce dimanche qui avait embelli l'aurore de son ministère. Il aimait à en raconter les détails, et c'est de sa bouche, comme de ses papiers, qu'ils ont été recueillis.

(1) On lit dans les Registres du Petit Conseil, à la date du lendemain :

« M. le syndic Cayla a rapporté que le don que le Conseil avait jugé à propos de faire à J.-D. Bron, lui a été remis hier, à l'issue du service, par spectable Cellérier, en présence des paroissiens, qui parurent y prendre part avec la plus vive sensibilité; que Bron et ses parents en furent fort émus, et témoignèrent leur reconnaissance de la manière la plus expressive. »

Digitized by Google

L'INSUFFISANCE DES EFFORTS HUMAINS.

DISCOURS FAMILIER.

Juillet 1796.

Je me suis tourné et j'ai vu que sous le soleil le prix de la course n'est pas toujours pour les plus légers, ni la victoire pour les forts, ni le pain pour les sages, ni la faveur pour les gens habiles. Ecclés. IX, 11.

Mes Frères,

Dans la conduite ordinaire de la vie et dans le train des affaires, il est deux écueils opposés et presque également dangereux. L'un c'est de négliger les moyens de réussir, soit par paresse, soit par une confiance folle en la Providence, comme si elle devait faire des miracles en notre faveur,

Digitized by Google

comme si elle devait favoriser l'imprudence ou la lâcheté. L'autre écueil non moins à craindre, et contre lequel on fait plus souvent naufrage, c'est de présumer trop de soi-même, de mettre trop de confiance dans son génie et dans ses forces, d'en attendre un heureux succès sans croire avoir besoin de recourir au Souverain Arbitre des événements. Inspiré par l'Esprit Saint, le sage auteur de l'Ecclésiaste condamne hautement ces deux écarts de l'esprit humain, ces deux extrêmes où nous jettent les passions. Il veut d'abord, quelque but que nous nous proposions, il veut que nous mettions en œuvre avec attention, avec zèle, les moyens propres à réussir. C'est ce qu'il recommande immédiatement avant notre texte: *Tout ce que ta main trouvera à faire*, nous dit-il, *fais-le de tout ton pouvoir;* mais ensuite il cherche à faire comprendre la folie de ceux qui, s'occupant de leurs affaires avec beaucoup de soin et d'habileté, croient par cela seul avoir assez fait pour le succès, qui ne pensent pas même à s'assurer ce qui importe le plus à notre bonheur ici bas, je veux dire, la faveur, la bénédiction de Celui qui gouverne l'Univers, de ces hommes, en un mot, qui ont tant de confiance aux causes secondes qu'ils semblent re-

Digitized by Google

garder comme inutile de penser à la cause première. « *Je me suis tourné et j'ai vu que sous le soleil le prix de la course n'est pas toujours pour les plus légers, ni la victoire pour les forts, ni le pain pour les sages, ni la faveur pour les gens habiles.* » Arrêtons-nous aujourd'hui, mes frères, à ces paroles si instructives et si fort de saison. Faisons d'abord quelques réflexions pour en bien saisir le sens. Tirons ensuite de cette vérité les grandes leçons qui en résultent, et puissent-elles, dénies du Ciel, nous rendre sages à salut! Ainsi soit-il!

Je me suis tourné et j'ai vu, c'est-à-dire, après avoir reconnu combien il est absurde de rester dans l'inaction, j'ai porté ailleurs mes pensées, et j'ai remarqué une illusion bien différente, mais non moins grossière, c'est d'attendre trop des mesures que l'on prend, et de ne point recourir, de ne pas même songer à la Providence. A cet égard j'ai observé que l'événement ne répond pas toujours à ce qu'on a lieu d'espérer des causes secondes et des moyens qu'on emploie. Ainsi dans la carrière ce n'est pas toujours celui qui court le mieux qui obtient le prix: mille accidents peuvent le lui arracher. — Le succès n'accompagne pas toujours

Digitized by Google

les plus grandes forces et le plus puissant appareil de guerre. Il n'est pas rare qu'une armée très-inférieure en nombre remporte la victoire par quelque incident heureux et imprévu. Le savoir et le mérite ne mettent pas toujours à l'abri de la misère : plus d'une fois l'ignorant, à l'aide d'une heureuse conjoncture, se pousse dans le monde, pendant qu'un homme plus instruit reste dans l'indigence. — Les richesses ne sont pas toujours pour les personnes intelligentes. Ceux qui ont le plus d'industrie ne sont pas toujours ceux qui amassent le plus de bien. La faveur n'est pas toujours pour les gens habiles. Ceux qui connaissent le mieux les hommes et entendent le mieux les affaires, ne sont pas toujours ceux qui ont le plus de crédit ; souvent l'homme simple et modeste se voit tout-à-coup élevé à un poste honorable, à un degré de considération où ne parviendra peut-être jamais cet autre plus intrigant ou plus habile. — De ces divers exemples résulte cette proposition générale, que les moyens les plus convenables en apparence ne produisent pas constamment leur effet ; que l'on trouve souvent du mécompte, et que l'événement n'est pas toujours tel que l'on croyait pouvoir l'espérer. — Et remarquez, mes

Digitized by Google

frères, que Salomon a choisi les principaux instruments que nous ayons pour exécuter nos entreprises, les moyens qui paraissent les plus propres à nous faire parvenir au but que nous nous proposons, l'activité, les forces, la prévoyance, les soins et l'industrie, la connaissance des hommes et des affaires. Après en avoir fait l'énumération, après les avoir tous passés en revue, il nous assure que ces moyens, quelque puissants qu'ils paraissent, ne conduisent pas toujours à leur but.

Cette vérité n'a pas besoin de preuves. Elle résulte évidemment de la nature de l'homme, pour qui l'avenir est toujours environné d'épaisses ténèbres, et qui n'a ni assez de lumières pour prévoir tous les obstacles qui s'opposeront à ses desseins, ni assez de pouvoir pour les écarter. Elle est fondée sur l'expérience de tous les siècles. L'histoire nous l'annonce en mille endroits. Nos Livres Saints la confirment, et si chacun de nous veut réfléchir sur les événements de sa vie, il pourra se convaincre par lui-même que ses entreprises les mieux concertées eurent souvent une issue fâcheuse, et que ses succès, la prospérité dont il a joui, il les doit à certaines circonstances favorables, à certaines occasions imprévues, plus qu'à la sa-

Digitized by Google

gesse ou à la prévoyance. — Mais que faut-il conclure de cette vérité? Quelles leçons pouvons-nous en tirer pour notre conduite? C'est ce que nous allons maintenant examiner.

1° Et d'abord reconnaissons ici cette Providence qui seule peut expliquer le fait dont il est parlé dans notre texte. Si les moyens les mieux appropriés au but qu'on se propose n'ont pas toujours un heureux succès, il faut donc qu'il y ait, hors de cet assemblage de créatures, une autre cause qui intervient dans les affaires humaines, influe sur les événements, gouverne l'univers, renverse, quand elle le juge à propos, les projets les mieux concertés, et fait réussir au contraire, quand il lui plaît, ceux dont il semblait qu'on ne devait rien attendre d'heureux. Et cette cause supérieure, cette cause première, qui serait-elle, sinon la Providence? N'est-ce pas précisément de cette manière qu'il convient qu'elle ait tout arrangé? Sans doute elle devait établir l'ordre parmi les êtres créés, ensorte que chacun d'eux pût agir selon sa nature et produire les effets auxquels il était destiné; mais elle devait aussi se réserver le pouvoir et la liberté d'interrompre en certains cas le cours ordinaire des choses. C'est ainsi qu'elle réveille l'at-

Digitized by Google

tention des mortels; c'est ainsi qu'elle leur apprend à regarder comme dirigés par elle des événements que sans cela ils auraient peut-être attribués uniquement aux causes secondes, ou à une aveugle nécessité. Que chacun donc dise et répète avec moi dans son cœur : Il y a un Dieu; oui, il y a un Dieu qui a fait le monde et qui le gouverne. *Il regarde des cieux : il voit tous les enfants des hommes; il prend garde, du lieu de sa résidence, à tous les habitants de la terre;* il les meut, les dirige et préside à toutes leurs affaires. Ces événements, qui ne réussissent pas au gré de leurs vœux et semblent même les contrarier, ne sont point les jeux du hasard : ce sont les desseins de Dieu, ce sont les dispensations régulières, quoique invisibles, du pouvoir suprême de Celui qui nous tient dans sa main comme des instruments, et qui dirige secrètement nos passions pour remplir ses vues éternelles. Oh! que nous sommes heureux de ne pouvoir, sans folie, fermer les yeux à une vérité si consolante pour notre cœur! Heureux que ce sentiment de notre faiblesse et l'incertitude des choses humaines nous élèvent nécessairement à l'idée de cette puissance supérieure qui peut éloigner les obstacles et nous protéger au-delà même de notre attente!

Digitized by Google

2° Sentons ensuite notre dépendance; humilions-nous devant ce Dieu qui confond les mesures de la sagesse humaine. Pour ne pas rendre inutiles la prudence et l'industrie, ou plutôt pour donner un libre exercice, un encouragement nécessaire à ces belles facultés dont il enrichit l'homme, il laisse ordinairement aller les choses selon leur cours naturel; il permet le plus souvent que l'événement réponde à l'efficace des moyens qu'on emploie; mais aussi, afin que les hommes n'étouffent pas dans leur âme tout sentiment de religion, afin qu'ils n'en viennent pas à nier ou à oublier le Maître du monde, afin qu'ils *ne se confient point dans leur arc ou leur épée*, et qu'ils ne disent point: *Le Seigneur n'a pas fait ceci*; afin qu'ils ne se regardent pas eux-mêmes comme les seuls artisans de leur fortune, qu'ils ne s'enorgueillissent pas lorsqu'ils surpassent quelques-uns de leurs frères en pouvoir ou en habileté; pour toutes ces raisons, Dieu se plaît quelquefois à rompre nos mesures, à faire échouer nos projets, à déconcerter nos desseins les mieux combinés. Il veut nous apprendre ainsi que notre pouvoir n'est rien, que nos lumières ne sont que ténèbres, que notre sagesse n'est que folie, que nous n'avons point en main

Digitized by Google

les rênes de l'univers, que lui seul du haut de son trône dirige et gouverne toutes choses. On peut même remarquer que jamais il ne se plait davantage à intervenir ainsi d'une manière sensible que dans les moments où nous comptons le plus sur les causes secondes. *Il résiste aux orgueilleux*, dit l'Écriture; il dissipe les desseins qu'ils avaient formés dans leur cœur; il fait voir que ces moyens humains sur lesquels ils se reposaient avec tant de sécurité, sont des roseaux cassés qui percent la main de l'imprudent qui veut s'en faire un appui; en sorte qu'on peut assurer que lors même que la face de nos affaires paraît la plus riante et que le succès semble le plus certain, si nous mettons notre confiance dans nos forces et dans notre sagesse, si nous ne pensons point à Dieu, si nous oublions son pouvoir et notre dépendance, si nous ne lui montrons qu'ingratitude et présomption, c'est le moyen de tout perdre. Sachons donc nous tenir dans une juste défiance de nous-mêmes, dans un sentiment profond et continuel de notre dépendance. Que ce sentiment respire au dehors dans toute notre conduite, dans tous nos discours. Quand nous parlons de nos volontés, de nos desseins, que ce soit toujours avec une réserve religieuse, comme d'une chose incertaine et

Digitized by Google

dont le succès ne dépend pas de nous : en ajoutant toujours, suivant l'exhortation d'un apôtre : *S'il plaît au Seigneur*, si Dieu nous conserve la vie et la santé.

3° Que l'incertitude des événements serve encore à nous rendre modérés dans nos recherches et dans nos projets. Qu'elle nous préserve des désirs passionnés, des craintes ou des espérances excessives. Puisque nos vues sont si bornées, puisque nous pouvons être trompés dans notre attente, même en faisant le choix le plus judicieux et l'usage le plus sage de nos moyens, serait-il raisonnable de laisser égarer notre imagination dans des projets vastes, démesurés, au-dessus de nos forces, et que mille obstacles peuvent renverser ? Serait-il raisonnable de nous passionner pour de tels objets, de nous livrer à l'agitation, aux inquiétudes ? Nos efforts ambitieux changeront-ils la nature des choses ? Nos sollicitudes rendront-elles les causes secondes plus actives et plus efficaces ? Ne jamais trop prendre sur nous ; ne former aucune entreprise que ne puisse approuver le Maître que nous avons dans les cieux ; nous renfermer dans les bornes qu'il nous a prescrites : voilà ce qu'exigent notre dépendance et notre faiblesse. Opposer aux

Digitized by Google

maux que l'on redoute les armes les plus propres à nous garantir de leurs coups; mettre en œuvre les moyens légitimes de nous procurer le nécessaire : voilà l'office de la sagesse. Mais quand nous avons fait ce qui est en notre pouvoir, elle nous invite à rendre le calme à notre âme et à laisser à Dieu le soin de l'événement. Si nous allons plus loin; si nous prenons une peine excessive pour déterminer les événements au gré de nos désirs; si nous les attendons avec impatience : hélas! nous nous préparons plus de mécomptes; nous ne faisons rien pour le succès; nous faisons tout pour perdre notre tranquillité; nous enfonçons dans notre sein l'aiguillon qui le blessera longtemps; à la vanité des choses humaines, nous ajoutons un tourment d'esprit que Dieu voulait nous épargner; car, enfin, s'il nous a placés dans un monde où nous ne pouvons jamais être assurés que nos entreprises seront couronnées de succès, où nous ne savons pas mieux si le succès contribuerait à notre bonheur, n'est-ce pas afin que les biens incertains de la terre nous paraissent peu dignes de notre attachement, afin qu'ils n'excitent en nous ni joies immodérées, ni craintes déchirantes? n'est-ce pas afin qu'il nous soit plus facile de donner aux vrais biens une pré-

Digitized by Google

férence décidée, *de chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice*, de nous attacher aux choses du Ciel, et non à celles de la terre.

4° Enfin, mes frères, apprenons que dans nos affaires temporelles il nous importe surtout d'implorer le secours de Dieu, d'attirer sur nous sa bénédiction par notre sagesse et notre piété. Si l'on remarquait dans la nature des choses un ordre tellement immuable que tout répondît constamment au pouvoir et à la force propre des causes secondes, en sorte qu'on pût croire que Dieu regarde tranquillement ce qui se passe ici-bas sans y prendre aucune part, alors, je l'avoue, on serait tenté de regarder comme perdu pour l'acquisition des biens de la terre le temps consacré à la prière et au culte divin ; alors notre bonne ou notre mauvaise fortune dans le monde ne dépendrait plus que des mesures justes ou fausses que nous prendrions pour réussir ; alors on pourrait considérer comme synonimes les termes d'imprudent et d'infortuné; alors aussi, mes frères, pour contribuer à votre bonheur, objet de tous nos vœux, de toutes nos exhortations, nous ne vous dirions plus : Venez rendre vos hommages au Souverain de l'Univers, au Dieu de l'Evangile; venez lui offrir, au nom de Jésus-Christ, vos sacrifices de

Digitized by Google

louanges et de prières, afin d'attirer sur vous ses bénédictions, afin qu'il répande sur vous les biens de la nature comme ceux de la grâce; nous vous dirions : Ne comptez plus que sur vous-mêmes; déployez avec ardeur toute votre activité, toutes vos ressources; ne perdez pas des instants précieux à invoquer un Dieu qui ne s'occupe pas de vous. Mais puisqu'il n'en est pas ainsi, puisqu'il est une Providence qui fait tout ce qui lui plait dans les cieux et sur la terre, une Providence qui intervient dans nos projets et dans nos affaires, qui souvent juge à propos de faire tourner les événements d'une manière opposée à notre attente la plus légitime; une Providence, en un mot, sans le secours de laquelle *on bâtit en vain, on se lève inutilement de grand matin, on mange en vain le pain de douleur;* sans le secours de laquelle *il n'y a ni force, ni sagesse, ni pouvoir* dans les êtres créés; puisqu'il est une telle Providence, n'y aurait-il pas de l'égarement à l'exclure de nos conseils et de nos entreprises, comme si elle n'existait pas? N'y aurait-il pas de l'égarement à ne vouloir d'autre guide, d'autre Providence, que notre propre sagesse? N'y aurait-il pas de l'égarement à suivre des voies obliques, toujours odieuses à la Divinité, sous pré-

Digitized by Google

texte qu'il le faut pour parvenir à l'accomplissement de nos desseins? Ecoutez ce que disent là-dessus nos saints livres : *Confie-toi en l'Eternel de tout ton cœur, et ne t'appuie pas sur ta propre intelligence. Consulte-le dans toutes tes voies, et il dirigera tes sentiers. Crains l'Eternel et te détourne du mal; c'est la crainte de l'Eternel qui prolonge la vie; c'est la bénédiction de l'Eternel qui enrichit.* En un mot, il n'y a point de principe que l'Écriture inculque plus fortement et rappelle plus souvent que celui-ci, c'est que voir toujours Dieu, se soumettre à sa volonté, implorer sa faveur, craindre de l'offenser, chercher à lui plaire par une probité scrupuleuse, incorruptible, par une entière obéissance à ses lois, est un moyen plus court et plus sûr de réussir dans nos entreprises et dans nos travaux pour la terre, que toutes les inventions de l'habileté, toutes les mesures de la sagesse, toutes les ruses de la politique.

Nous serions d'autant plus coupables de l'oublier ce principe, que l'action de la Providence ne se dérobe pas pour nous sous celle des causes secondes, comme pour l'habitant des villes. Nous vivons particulièrement sous son influence ; nous recevons directement de sa main les biens et les

Digitized by Google

maux; nous pouvons dire à la lettre et sans figure: *Paul plante et Apollos arrose, mais c'est Dieu qui donne l'accroissement*; nos craintes, nos désirs, nos espérances élèvent nos pensées et nos regards vers le ciel. Ah! s'il est quelqu'un parmi nous qui veuille être seul artisan de sa destinée, et pense qu'il lui importe peu que le Maître du monde jette sur lui un regard de faveur ou de courroux, quelqu'un qui regarde comme perdus les moments consacrés à son service, à la lecture de l'Évangile, à la prière: Insensé! lui dirai-je, donnez-vous donc à vous-même les pluies et les saisons fertiles; faites luire le soleil sur vos moissons; faites tomber la rosée du ciel sur vos prairies; arrêtez ses fléaux lorsqu'ils se promènent sur la terre; détournez l'orage lorsqu'il s'étend sur l'horizon et qu'il s'avance en grondant sur nos têtes; ou plutôt, ô homme, enfant de la poussière, prosterne-toi; presse de ton front cette terre dans laquelle tu retournerais à l'instant, si Dieu retirait la main qui te fait vivre! Reconnais enfin que le vrai, le seul moyen de rendre ton sort heureux, c'est de mériter la protection de Celui qui en est l'arbitre. Et nous serions d'autant plus coupables d'oublier cette vérité, que, si nous ne savons pas entendre la

Digitized by Google

voix de la nature, celle de la religion nous parle sans cesse, et nous ôterait toute excuse si nous ne l'écoutions pas. Non, Dieu ne s'est point laissé sans témoignage envers nous ; ses temples nous sont ouverts ; au retour de chaque dimanche l'Eglise appelle ses enfants ; un ministre de Dieu vous parle de sa part, vous entretient de sa grandeur, de ses droits sur vous, et des dispensations de sa providence. Vous retrouvez les mêmes vérités dans les livres saints, qui sont encore plus à votre portée, et que vous pouvez consulter à chaque instant. Toutes ces gratuités de l'Eternel s'élèveraient un jour en jugement contre nous, si nous ne savions pas y répondre. Oh, qu'il est coupable, qu'il est à plaindre le cultivateur qui ferme l'oreille à cette voix de la nature et de la religion, qui oublie le Dispensateur des événements, le Maître de l'univers, qui, sous prétexte d'affranchir la terre, la met en révolte contre le Créateur ! Infortuné ! il est privé de l'idée d'un père dans le sein duquel il déposerait ses soucis. Il sème, mais il n'invoque plus avec une douce confiance la bénédiction céleste sur ses travaux. Il recueille, mais ces moments si intéressants de la vie champêtre ne sont point embellis pour lui par la reconnaissance, ou

Digitized by Google

adoucis par la résignation. Il suspend ses travaux, mais ce repos dont il choisit lui-même l'époque et qu'il ne tient plus de la bonté divine, n'est salutaire qu'à son corps : la plus noble partie de lui-même n'en retire aucun avantage ; il n'est plus donné aux réflexions utiles, à l'heureux repentir, aux résolutions vertueuses, aux travaux pour le Ciel. Il a ses plaisirs, ses fêtes, mais ces plaisirs grossiers se changent souvent en dissolution ; ces fêtes ne parlent qu'aux sens ; il leur manque l'idée d'un Dieu, l'idée d'un Dieu qui est la vie du cœur de l'homme, qui est pour lui ce que le soleil est pour la nature. O Seigneur ! que cette idée puissante et féconde en vertus nous pénètre et nous enflamme ! Frappés alors de ta grandeur et de notre faiblesse, de ton pouvoir et de notre dépendance, de tes droits sur nous et de nos devoirs envers toi, notre principale étude sera de te plaire ; nous regarderons comme notre plus grand intérêt le soin d'obtenir ta protection et de nous attirer ta faveur. Après avoir travaillé, suivant ton commandement, pendant six jours pour faire toute notre œuvre, nous te consacrerons fidèlement le septième. Aucun travail peu nécessaire n'en interrompra le religieux silence ; les animaux

Digitized by Google

qui dépendent de nous répareront aussi leurs forces ce jour-là, comme tu l'as voulu, toi qui es le Père commun des créatures; et nous, en nous approchant de toi, en élevant nos cœurs à toi dans cette journée, nous en goûterons vraiment le repos en êtres raisonnables et immortels, en hommes et en chrétiens; alors aussi nous aurons en horreur toute injustice; le bien d'autrui ne souillera point nos maisons; l'interdit ne séjournera point chez nous. Alors aussi nous vivrons en paix avec nos semblables; aucun sacrifice ne nous coûtera pour la conserver, cette douce paix qui peut seule fixer tes regards avec complaisance sur nos demeures. Alors nous exercerons envers les infortunés cette charité active, cette vertu selon ton cœur, que tu nous as si expressément recommandée, et dans ces jours où la terre est couverte de tes bienfaits, où de riches moissons appellent la main qui doit les cueillir, dans ces jours qui font une si douce époque de la vie champêtre, notre cœur nous dira d'une voix plus forte de faire ensorte que l'indigent se réjouisse de notre abondance: nous nous plairons à imiter le généreux Booz, à laisser comme lui dans nos champs la part de la veuve et de l'orphelin, ou à la leur réserver

Digitized by Google

soigneusement dans nos maisons. L'ancien Israël apportait des pains sur tes autels, Seigneur, pour reconnaître qu'il tenait de toi l'aliment qui le faisait vivre ; tu n'as point parmi nous d'autels destinés à cet usage, mais tu as choisi les malheureux pour te représenter ; tu as dit : *Tout ce que vous ferez à l'un de ces petits, je le regarderai comme fait à moi-même*. C'est à eux que nous remettrons le tribut de la reconnaissance.

Ainsi, mes Frères, vivant dans la foi au Fils de Dieu, et marchant dans la charité, nous nous amasserons un trésor impérissable pour le moment solennel où la terre et ses biens nous échapperont comme une ombre, où il ne nous restera que l'usage que nous en aurons fait. Ainsi nous pourrons nous livrer à nos travaux avec confiance, en nous reposant sur la bénédiction de Celui qui peut tout, et n'ayant rien à redouter des menaces faites dans nos saints livres à l'homme irréligieux et bassement intéressé ; ou, si nos espérances étaient déçues et nos projets renversés, si nous avions à souffrir des calamités que les méchants provoquent, attirent sur cette terre malheureuse, nous pourrons nous dire que Dieu ne nous a pas frappés dans sa colère, mais qu'il nous éprouve par des vues pa-

Digitized by Google

ternelles, qu'il nous soutiendra, qu'il sera toujours avec nous ; et quel trésor de consolations ne trouverons-nous pas dans ces pensées ! Telle est la vraie prudence : telle est la marche d'un être raisonnable, du disciple de Jésus. Tel est le bonheur le plus pur et le plus assuré dont on puisse jouir au milieu des vicissitudes de la vie et de l'incertitude des événements. — Telles sont aussi les pensées, tels sont les sentiments qui vous animent, vous, mes chers Frères, qui êtes venus vous réunir à nous dans ce temple, vous qui remplissez le devoir de cette journée en offrant ici en quelque sorte à l'Eternel les prémices de vos moissons ! Petit troupeau, élite de cette église, vrais adorateurs, la reconnaissance a guidé vos pas dans le sanctuaire, et vous vous distinguez ainsi glorieusement de ceux à qui le bienfait lui-même fait oublier le bienfaiteur. Puissiez-vous persévérer dans vos pieux sentiments au milieu d'une génération infidèle ! Puissent votre exemple et vos discours ramener au Seigneur ceux de nos frères, et c'est le plus grand nombre sans doute, chez qui l'oubli de leur devoir vient de légèreté ou d'un défaut de réflexion, plus que d'ingratitude et d'insensibilité ! Puisse votre piété nous mettre à l'abri des châti-

Digitized by Google

ments du Ciel! Puisse-t-elle crier au Seigneur d'une voix plus forte que la tiédeur ou l'infidélité du grand nombre! Surtout, ô mon Sauveur, puisse ton intercession et tes mérites, que nous ne cessons de réclamer, nous obtenir les délais de la miséricorde et les secours de la grâce, dont nous avons un si pressant besoin! Amen. Amen.

J.-J.-S. CELLÉRIER, anc. past. de Satigny.
(Discours inédit.)

Digitized by Google

LA PAUVRE MÈRE.

Neueneck est un village distant de trois lieues de Berne, sur la route de Fribourg. Il est situé sur les bords de la Singine, que l'on traverse sur un pont qui sépare les deux cantons limitrophes. C'est un village remarquable par sa situation pittoresque entre deux monts et une rivière ; il est célèbre par un combat que soutinrent avec gloire, en 1798, les milices suisses contre une armée française.

Lorsqu'on y arrive depuis Berne, on voit au pied de la montagne, sur le côté droit de la route, une maison environnée d'arbres ; c'est la première du village ; un escalier extérieur conduit à une galerie d'où l'on entre dans une hôtellerie propre et modeste. J'y étais venu plusieurs années auparavant ; je voyageais dans un char de côté, nid précieux qui contenait tout mon trésor, je veux dire ma femme et quatre jeunes enfants. Nous avions passé la nuit dans cette auberge ; le site nous avait

Digitized by Google

plu ; la simplicité, la bienveillance de nos hôtes avaient laissé dans mon esprit un agréable souvenir. Dès lors que d'événements ! Que d'heures pénibles ! Mon trésor s'est amoindri ; deux êtres d'élite, dont l'image vit en moi et autour de moi, ont été ravis à mon affection, je devrais dire à mon bonheur, car je les aime toujours ; ils ont été enlevés aux soucis, aux déceptions du monde ; ils se sont envolés vers les cieux, dans un séjour plus pur, dont ils étaient dignes.

Ils étaient avec moi par la pensée, lorsque je descendis dans la même hôtellerie où j'avais passé avec eux ; leur souvenir m'attristait, m'attendrissait ; il était rendu plus vivant encore par la présence des lieux où ils s'étaient arrêtés, et qu'ils avaient admirés avec moi. J'étais triste et rêveur.

Je m'arrêtai sur la galerie, depuis laquelle je n'entendais aucun bruit, ni dans la maison, ni au dehors. De l'autre côté de la route, auprès de la ferme qui dépendait de l'hôtellerie, je voyais un homme transporter des herbes, de la terre et du gravier sur un tertre voisin ; il ne tourna pas la tête de mon côté, il paraissait absorbé dans ses pensées, il travaillait avec lenteur et dans un complet silence.

Digitized by Google

Au bruit que je fis sur la galerie extérieure, je vis sortir de la maison une femme qui paraissait sérieuse et triste ; je la priai de me préparer le repas du matin, et de le servir sur la galerie, qui était environnée d'un beau verger, et d'où l'on jouissait d'une vue agréable et d'une température amie.

Le déjeûner se préparait lentement ; il fut placé sans qu'une parole fût prononcée par celle qui le servait. Lorsqu'une demi-heure plus tard elle s'apprêtait à desservir la table, je lui dis : Madame, vous me paraissez abattue ; avez-vous du chagrin ? — Comment ne serais-je pas abattue, me dit-elle ; comment n'aurais-je pas du chagrin ? Ce matin, il y a deux heures à peine, j'ai fermé les yeux de l'un de mes enfants. Vous voyez mon mari, cet homme qui travaille auprès de notre ferme, il est affligé, il est malheureux comme moi.

Je crois vous reconnaître, lui dis-je ; il y a quelques années j'ai logé chez vous, peu après votre mariage, lorsque les réparations faites à votre demeure n'étaient pas achevées encore ; j'étais arrivé dans une petite voiture avec ma femme et quatre enfants. Vous nous accueillîtes avec bienveillance, vous fûtes bons et complaisants envers les miens.

Digitized by Google

Ma femme et l'un des enfants sont morts; ils ont précédé auprès de notre Père à tous l'enfant qui vous a quittés ce matin. Madame, ils sont plus heureux que nous, plus bénis encore que nous ne le sommes; ils sont en paix, ils ne pleurent pas comme vous et moi.

Monsieur, vous me parlez selon mon cœur, me dit la mère; voulez-vous monter avec moi? je vous montrerai mon enfant. — Je la suivis en silence. — Nous gravîmes un escalier en bois, et nous entrâmes dans une chambre claire, propre, où tout était en ordre, où rien ne retraçait l'image de la souffrance et de la maladie.

Au milieu de la chambre était une table ronde, sur laquelle la mère, de ses mains, avait placé son enfant mort, jolie petite fille de quatre ans; elle l'avait habillée comme pour un jour de fête; l'enfant avait ses petits bas et des souliers bien cirés, une robe blanche, une ceinture rose, et sur sa tête frisée et blonde une guirlande de fleurs; le corps de l'enfant était sur la table, les mains jointes comme si elle se fût recueillie pour prier; ses jambes reposaient sur une grosse Bible, et sa tête sur le Nouveau Testament; point d'images pénibles; l'enfant semblait dormir, et n'inspirait pour elle que des idées de calme et de bonheur.

Digitized by Google

Quelques larmes coulaient le long des joues de la mère, qui contemplait son enfant avec une indicible tristesse, mais sans aucun signe de désespoir ; cette vue me fit pleurer. Alors, d'une voix entrecoupée de larmes, je lui dis quelques vers que notre poète Petit-Senn avait écrit, avec son cœur de père pour sa fille, lorsqu'elle eut le malheur de perdre son premier né, peu de jours après avoir été joyeuse de sa naissance. On peut les lire encore sur le marbre au-dehors de la chapelle de Chêne-Thonex :

Frais bouton qui n'as pu t'ouvrir,
Fleur échappée à notre envie,
Enfant qui n'as fait que mourir,
Ame pure à nos maux ravie,
Ici-bas où tout doit souffrir,
Dieu t'a fait grâce de la vie!

C'est vrai, c'est beau, me dit-elle, vous m'avez fait du bien ; que Dieu vous le rende !

Pendant que nous causions encore, nous entendîmes un bruit de pas sur l'escalier de bois qui conduisait sur la galerie, puis à la chambre où nous regardions l'enfant qui ne vivait plus, mais qui aurait donné l'idée d'un doux repos, si l'on n'eût pas connu la triste vérité que semblaient

Digitized by Google

vouloir démentir des vêtements de fête et une couronne de fleurs.

Qui est-ce qui vient ici, Madame? — Ce sont sûrement les enfants de l'école que fréquentait ma fille; ils viennent la voir et lui rendre honneur.

La porte s'ouvrit, et nous vîmes environ trente enfants, garçons et filles, de trois à six ou sept ans, qui, sans guides, deux à deux, par rang d'âge ou de taille, venaient faire une dernière visite à la compagne qui ne lirait plus, qui n'étudierait plus, qui ne jouerait plus avec eux.

Chacun de ces enfants avait un bouquet à la main; tous firent le tour de la table ronde sur laquelle était couchée celle qui avait cessé de vivre; chacun jeta sur elle le bouquet qu'il portait: elle fut ensevelie sous des fleurs; puis ils entourèrent le corps de leur petite amie et se mirent à chanter en allemand, de leur voix enfantine et juste, une hymne qu'on leur avait apprise à l'école; ils louaient, ils regrettaient leur compagne; ils lui disaient un long adieu; ils la recommandaient au Père de toutes les créatures, et jetaient à sa mère quelques mots de consolation.

Ce joli troupeau d'enfants innocents et endimanchés, dont plusieurs comprenaient à peine ce qu'ils

Digitized by Google

faisaient, et qui ne se doutaient pas du charme mélancolique de leur chant; ce petit ange endormi sur la Bible et caché sous des fleurs; cette mère qui pleurait tout en comprimant son angoisse, cette mère qui regardait tantôt sa fille, tantôt sa Bible et le ciel, tantôt ces enfants au milieu desquels elle ne verrait plus sourire celle qui venait de la quitter ; oh ! qui aurait pu voir sans émotion et sans larmes ce groupe de l'innocence, de la douleur et de la mort !

Pauvre, pauvre mère, triste Rachel, qui te courbes sous l'arrêt de Dieu, mais qui ne veux pas être consolée parce que ton enfant n'est plus, que de fois ton image impressive et touchante m'est revenue au cœur ! Que de fois le souvenir de cette scène m'a poursuivi et m'a ému ! Pauvre mère, le calme sera rentré dans ton âme ; elle aura été ranimée par l'espérance chrétienne. Que Dieu te soutienne et te garde jusqu'au moment où tu seras pour toujours réunie à ton enfant, dans le royaume du Ciel, où il n'y a plus de tristesse et de pleurs, et où de saintes joies inondent les cœurs résignés et fidèles.

CHENEVIÈRE, Professeur.

Digitized by Google

LA CHARITÉ SUISSE.

ÉPISODE DU SIÉGE DE GÊNES.

1799—1800.

Au centre de la ville de Gênes est une rue nommée *Scurreria,* qui conduit de la place *Campetto* à la cathédrale. Dans la partie inférieure de cette rue se trouve une boutique de pâtissier, qu'aucune apparence de luxe ne recommande à l'attention. Depuis plus de cent cinquante ans, elle est occupée par la famille *Conradi,* originaire de la Haute Engadine, dans le canton des Grisons.

En 1799, quand Masséna se fut renfermé dans la ville, la disette se fit bientôt sentir : le prix des vivres haussa d'une manière exorbitante; les pièces d'or avaient remplacé la monnaie de cuivre, pour l'achat des moindres quantités de pain ou de riz. Heureux encore ceux qui pouvaient s'en procurer !

Digitized by Google

La municipalité avait ordonné, sous des peines très-sévères, à toute personne ayant des provisions considérables, d'en faire la déclaration. Elle se faisait remettre le superflu, en le payant largement, et, laissant aux familles riches juste de quoi vivre, elle distribuait le reste aux plus nécessiteux. Mais cette mesure ne diminuait que faiblement les exigences de la misère.

Conradi avait prévu le siége. Il avait amassé une énorme quantité de riz et d'amandes douces. Le tout fut mis dans une grande cave, dont il mura l'entrée; puis, au moyen d'un faux parquet, il fit disparaître toute trace d'escalier. Lorsque la visite domiciliaire eut lieu, il présenta quelques balles de grains, à peine suffisantes pour sa consommation.

La famine ayant atteint un effrayant degré d'intensité, voici l'usage que notre homme fit de ses réserves.

Un soir, la boutique étant fermée, entouré de quelques garçons, ses compatriotes, sur la fidélité desquels il pouvait compter, Conradi sortit de sa cave environ un quintal de riz et d'amandes, et en fit des gâteaux, en forme de pain, pesant une demi-livre chacun. Puis, dans l'après-midi du lendemain, il annonça à haute voix dans la rue, qu'il al-

Digitized by Google

lait vendre des galettes de six onces (1) pour une *livre* de Gênes (80 centimes).

Qu'on juge de l'effet produit par cette annonce, sur des gens affamés et pouvant à peine trouver ailleurs un morceau de pain pour dix-huit ou vingt francs. La foule des acheteurs étant trop grande, Conradi ferma les volets de sa boutique, et ménagea une étroite ouverture, passant d'une main son gâteau, recevant de l'autre la livre, et ne donnant qu'une galette par personne.

Le lendemain, la même scène se renouvela. Il avait annoncé que la vente commencerait à deux heures, et dès midi une foule pressée et silencieuse encombrait la rue. Bref, durant six semaines, deux cents personnes furent journellement préservées de la faim.

L'autorité municipale, instruite bientôt de cette espèce de miracle, vit qu'il y avait une large infraction à ses ordres dans le magasin de Conradi; mais on se garda bien d'inquiéter un aussi charitable spéculateur.

Conradi connaissait la plupart des Gênois, et, maintes fois, lorsqu'il voyait s'approcher du guichet quelque vieil avare, la main porteuse de la

(1) La livre poids de Gênes vaut 12 onces.

Digitized by Google

galette se retirait brusquement. « Un moment, disait-il, si vous en voulez, c'est une *double!* » (c'était 40 francs.) La faim l'emportant sur l'avarice, la pièce d'or était livrée, et aussitôt Conradi, mettant à part trois douzaines de gâteaux, avisait les femmes les plus pauvres pressées dans la foule, et leur donnait les galettes payées par l'argent de l'avare. Il désignait au loin ses préférées, et il a déclaré que ces offrandes gratuites, passant fidèlement de mains en mains, arrivaient toujours aux pauvres femmes.

La reddition de la ville mit fin à ce pieux négoce.

Quelques jours après l'entrée des Autrichiens et des Anglais, un capucin prêchait dans l'*Annunciata*. Il entremêlait ses actions de grâces pour la délivrance de la cité, de terribles imprécations contre les avares et les receleurs de provisions, qui avaient non seulement fait souffrir les pauvres, mais encore perdu la plus belle occasion de remplir leur devoir de Chrétiens. « Dieu, disait-il, la sainte Vierge et notre Seigneur, savent qu'ils ne peuvent plus compter sur vous! Ce n'est pas lui que vous adorez... C'est votre argent... c'est Mammon. Et, il faut que je le dise à notre honte, c'est un protestant, c'est un hérétique, c'est un homme non chrétien, qui nous a donné à tous la leçon du

Digitized by Google

bon Samaritain de l'Évangile. Oui, rougissez et baissez la tête, riches et seigneurs. Pendant que vous vendiez le pain une pièce d'or la livre, il donnait, lui, la galette pour quelques sous.

» Vous me direz : Que va faire le bon Dieu pour cet homme-là ? il n'est pas chrétien ; il ne peut donc pas entrer en paradis.... Soyez tranquilles, mes frères ! de même que Lazare a trouvé sa place sur le sein d'Abraham, Dieu saura bien faire pour ce brave Suisse un petit paradis à part, et je souhaite que votre place dans le grand soit aussi bonne que la sienne. »

Il y a quatre ans que ce trait me fut raconté. Le vieux Conradi m'en confirma modestement les détails. Je lui demandai la permission de le publier. Il me pria de n'en rien faire, s'étonnant fort qu'on en eût conservé le souvenir. Dès lors, ce brave et digne homme, qu'on nommait le doyen de la Communauté protestante de Gênes, est mort en paix, suivi de ses œuvres, et je n'ai pu résister au plaisir de mettre au jour un de ces traits de charité, cachés en Dieu, qui honorent la foi évangélique.

J. Gaberel,
Ancien pasteur à Gênes.

Digitized by Google

AUX PAUVRES ET A TOUS.

PREMIÈRE PARTIE.

LES PAUVRES.

« Le pauvre et le riche se rencontrent ; c'est Dieu qui les a faits l'un et l'autre. »
(*Liv. des Proverbes*, ch. XXII, v. 2.)

I.

Riches... Pauvres... Voilà des mots qui retentissent aujourd'hui bien souvent à nos oreilles, et que nous avons vus devenir un cri de guerre. Sous ces mots est une question qui date de six mille ans; mais on dirait qu'elle n'est que d'hier, tant elle excite d'intérêt, tant elle a changé de face.

Digitized by Google

Jusqu'ici, en effet, on s'était généralement contenté de rechercher comment on pourrait adoucir les maux du pauvre ; quant à abolir la pauvreté, nul n'y songeait. Ce n'était pas indifférence ou calcul, comme on s'est mis à le dire ; c'était la simple appréciation des obstacles qui s'opposent à l'égalité des fortunes dans un monde où il n'y a réellement rien d'égal, ni les positions, ni les talents, ni les forces, rien, sinon la nécessité de mourir. Aussi la philosophie et la religion s'accordaient-elles à dire que la question ne pouvait ni ne devait être résolue dans ce monde ; qu'elle le serait ailleurs.

Ces obstacles insurmontables, quelques hommes se sont vantés, de nos jours, de pouvoir les lever dès ici-bas, et il n'en a pas fallu davantage pour entraîner à leur suite tout ce qui a ou croit avoir à se plaindre des inégalités de cette vie. Il y a longtemps que la société était comme un malade qui se tourne et se retourne dans son lit, croyant, à chaque fois, avoir trouvé la bonne place, et, chaque fois, au bout de peu d'instants, se tournant et se retournant encore avec un redoublement d'angoisse. Mais le voilà maintenant, ce vieux, cet éternel malade, qui se dresse sur son séant, et

Digitized by Google

qui, dans l'ardeur de sa fièvre, ne se contente plus de soupirer après la guérison. Il veut, dit-il, il veut qu'on le guérisse, et malheur à qui ne le guérira pas !

Et nous, ses anciens médecins, nous, les amis de l'Evangile, nous qui versions du baume sur les blessures du pauvre, mais qui ne parlions pas de détruire la pauvreté, nous qui la montrions, au contraire, comme entrant dans le plan de Dieu, — à quoi sommes-nous bons s'il y en a d'autres qui se font fort de l'extirper? C'est une étrange position que celle de la morale évangélique au milieu des débats et des convulsions de notre époque. Nous ne pouvons la présenter aux riches sans avoir l'air de nous associer aux plus déplorables attaques contre la richesse, contre la propriété même ; nous ne pouvons la présenter aux pauvres sans risquer d'être, à leurs yeux, les apôtres d'un prétendu système d'oppression, organisé contre eux avec l'appui d'un christianisme faussé.

Il y a cependant encore, Dieu merci, des choses que nous pouvons et que nous pourrons toujours leur dire, parce qu'elles ne s'adressent pas moins aux uns qu'aux autres; il y a des vérités et des faits en présence desquels ce même christianisme

Digitized by Google

nous les montre courbés sous le même fardeau, humiliés dans la même poussière. *Le pauvre et le riche se rencontrent.....* En quoi? Pourquoi? *C'est Dieu qui les a faits l'un et l'autre.* — Tout est là.

Laissez-nous donc vous l'expliquer, ô frères, cette réponse plus profonde, dans sa simplicité, que tous les écrits de vos sages. Venez, — nous ne dirons pas *pauvres* et *riches*, — venez, pauvres pécheurs ; venez, enfants du même Dieu, rachetés du même Sauveur, venez voir où est l'égalité; venez nous dire vous-mêmes si vous n'êtes pas tous pauvres du côté de la terre, tous riches du côté du ciel.

II.

D'abord, avouons-le : si l'intérêt que ces questions excitent tient d'un côté à des sentiments honorables, il tient aussi, et même infiniment plus, à l'affaiblissement des idées religieuses et du sentiment religieux, à l'oubli de la véritable fin de l'homme. Si l'on se rappelait que cette terre est un lieu de passage, il est clair qu'on ne se laisserait pas aller à voir dans des améliorations terrestres la grande affaire et le premier des besoins.

Digitized by Google

Est-ce à dire que nous prétendions blâmer, en soi, ces améliorations et ces efforts? Non. Le christianisme, à cet égard, a fait ses preuves. C'est lui qui a positivement enseigné l'égalité naturelle des hommes ; c'est lui qui a véritablement créé la philanthropie, parce que c'est lui qui en a fait, sous le beau nom de charité, une chose de tous les jours et le devoir des petits comme des grands. Partout ses amis ont été les avocats et les soutiens du pauvre; partout ils se sont trouvés à la tête de tout le bien qui se faisait. Ils ne demandent pas mieux que d'y rester; ils sont prêts à payer de leurs personnes partout où les appellera la voix de l'humanité souffrante ; car cette voix, pour eux, c'est celle de leur Sauveur, caché, comme il le disait lui-même, sous les traits du pauvre, du prisonnier, du malade. Oui, partout et toujours, ceux qui pensaient le plus au ciel se sont montrés les plus zélés à soulager les souffrances de la terre.

Mais ce qu'ils faisaient dans cette vue n'en était pas moins, à leurs yeux, une œuvre accessoire, un moyen, et non un but. « A quoi servirait, pensaient-ils, d'aider un homme à être un peu moins malheureux dans cette vie, s'il doit l'être à jamais

Digitized by Google

dans l'autre? » Si donc on soulageait le corps, c'était avant tout pour sauver l'âme.

L'âme, aujourd'hui, il n'en est plus question. Tout au plus vous parlera-t-on, de temps en temps, d'une certaine amélioration morale liée aux progrès du bien-être et à l'éloignement des tentations de la misère; mais cette amélioration, outre qu'on a grand soin de l'isoler des idées religieuses, hors desquelles rien n'est solide, on y insiste trop peu, on la mélange de trop d'idées terrestres, pour que la perspective, en fait, ne se termine pas à la terre, et rien qu'à la terre. Ces systèmes ont beau avoir un côté noble : pour un pauvre qui les saisit dans ce qu'ils ont de bon, vous en avez cent, vous en avez mille qui les prennent dans ce qu'ils ont de plus mauvais.

Dès lors, voilà toutes les inégalités humaines qui se dessinent avec une effrayante netteté. Si vous me dites, si vous paraissez croire, si vous m'autorisez, n'importe comment, à penser que mon but est ici-bas, — il est tout naturel que je ne puisse plus concilier avec l'idée d'un Dieu juste celle d'un partage aussi inégal. Alors, de deux choses l'une : ou je la jetterai au loin, comme un appui qui s'est brisé sous moi, cette vaine idée

Digitized by Google

d'un Dieu, d'un Dieu qui n'est pas, dirai-je, car, s'il était, il n'autoriserait pas de telles choses ; ou je me dirai qu'il les a permises, mais pour un temps, et que le moment est venu de rétablir l'ordre en me faisant justice de mes mains. A l'œuvre donc ! à l'émeute et au sang ! Celui qui croit au ciel, il ne lui coûte rien d'attendre ; celui qui ne croit qu'à la terre, pourquoi attendrait-il ?

III.

Ce que nous voyons donc de plus triste dans tout cela, ce ne sont pas les désordres matériels qui en résultent : c'est cet oubli des premiers éléments du Christianisme. Et comme on a vite oublié, avec les enseignements de Dieu, ceux de la simple justice, ceux du plus vulgaire bon-sens !

Le riche et le pauvre se rencontrent. Jadis, en lisant ces mots dans la Bible, c'était aux grands, aux riches, qu'on pensait. C'était à eux qu'il fallait rappeler l'égalité primitive des hommes ; on n'aurait pas soupçonné que d'autres qu'eux pussent en venir à l'oublier. Aujourd'hui, c'est au pauvre qu'il faut la rappeler, que dis-je ? la démontrer ; c'est lui qu'il faut prier de ne pas mettre en

Digitized by Google

dehors du genre humain, comme un être inférieur, dégradé, malfaisant, quiconque a le malheur de passer pour un des heureux du monde!

Les heureux! Que d'erreurs et que d'injustices, déjà, dans la seule application de ce titre!

D'abord, quant à la fortune elle-même, c'est une division arbitraire et souvent absurde que celle de la société en deux parts, les riches d'un côté, les pauvres de l'autre. Sans doute, il y a des gens que vous pouvez appeler *riches*, dans toute la rigueur du mot; des gens qui ne pourraient raisonnablement décliner la responsabilité que ce titre emporte. Il y en a aussi, et malheureusement bien plus, que vous avez raison, trop raison d'appeler pauvres. Mais, entre ces extrêmes, que de degrés! que de milliers, que de millions d'hommes, qu'il vous faudra ranger tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces deux catégories, selon que la limite se trouvera placée au-dessus ou au-dessous d'eux!

Et c'est pourtant toujours de cette classe intermédiaire que part le signal des murmures. Le pauvre, le vrai pauvre, s'il n'a pas reçu des leçons d'envie, est infiniment moins porté à regarder au-dessus de sa tête, que ceux qui sont déjà des riches en comparaison de lui. Cette habitude une fois prise,

Digitized by Google

pour un homme que l'on voit ou que l'on croit voir plus haut que soi sur cette mobile échelle, on oublie qu'il y en a des centaines au-dessous, ou, si l'on s'en souvient, c'est pour se liguer avec eux. On sent, au fond, qu'on a peu raison de se plaindre; on se hâte de faire cause commune avec ceux qui souffrent réellement. De là ces appels, de là ces tableaux qu'on charge à l'envi des plus lamentables couleurs, et dont le premier résultat est de chasser le peu de bonheur qui restait chez ceux dont on s'est fait l'organe.

Nous, en regard de ces douloureux tableaux, que mettrons-nous? Les soucis de l'opulence? Non. Les exemples qu'on va chercher si haut ressemblent trop à de vaines déclamations; d'ailleurs, ceux que le besoin assiége, il serait ridicule, il serait cruel d'aller leur dire qu'ils sont heureux de n'avoir rien, parce qu'ils n'ont rien à perdre. Nous parlions des classes moyennes; restons-y. Eh bien, entre l'ouvrier qui n'a plus d'ouvrage, et le maître qui suit d'un œil d'effroi le dérangement graduel de ses affaires, qui voit l'abîme et ne peut crier au secours, car, au premier cri tout serait perdu, sa ruine serait publique, irréparable, — lequel est le plus malheureux? Demandez-le aux hommes ha-

Digitized by Google

bitués à sonder consciencieusement toutes les plaies ; qu'ils disent si ce n'est pas là, dans des positions en apparence plus douces et certainement enviées, que la misère leur est souvent apparue plus cruelle, les privations plus dures, les souffrances plus poignantes, que chez ceux qui osent au moins se plaindre, et qui ne sont pas forcés de sourire avec la mort dans l'âme. Ah ! parmi ceux qu'on se plaît à entretenir dans l'idée qu'ils sont les seuls à souffrir, il y en a, croyez-le, qui reculeraient d'effroi à la vue de bien des choses dont ils ne se doutent pas, et qui retourneraient presque joyeux à leur pain dur et à leur foyer glacé.

IV.

Allons plus loin. Il est assez d'autres points où le pauvre et le riche se rencontrent, où vous n'avez aucun voile à lever pour en acquérir la preuve.

L'égalité suprême, avons-nous dit, c'est le tombeau. Elle est aussi dans tout ce qui y conduit, dans tous ces commencements de mort, dans toutes ces morts anticipées que nous avons à subir dans nos corps, dans nos âmes, maladies, infirmités, déchirements de tout genre, lamentable tissu de

Digitized by Google

maux, auxquels il est trop évident que la richesse ne peut rien. Je me trompe : elle y peut beaucoup, et ce n'est pas au profit du possesseur. Que d'infirmités, que de maladies, que de langueurs inconnues aux pauvres, et dont le bien-être est la source, tantôt par les excès dont il a fourni l'occasion, tantôt par l'effet seul de son influence énervante ! Il n'y a pas de jour que vous n'entendiez dire à quelque pauvre, et cela, du fond de son âme, avec bonheur, avec une espèce d'orgueil : « Nous ne les connaissons pas, nous, tous ces maux ! Pauvres gens, avec leur argent ! Les voilà bien avancés ! » Et il y a plus de philosophie là-dedans que dans bien des livres.

Cependant, ce même homme à qui vous aurez entendu faire cette réflexion si vraie, il n'est pas impossible, je le sais, que vous lui entendiez tenir bientôt un tout autre langage. Il était retourné content à sa charrue ou à son atelier ; le riche lui faisait plus de pitié que d'envie. Fatigué, harassé, il se trouvait encore bien heureux de pouvoir se fatiguer, se harasser, et, à la fin d'une longue journée, en posant ses outils et en essuyant son front : « A demain ! » disait-il. Demain est venu, mais non la force. Il s'est senti chancelant, oppressé. Il

Digitized by Google

a voulu persister ; impossible. Lui malade ! Il n'y croit pas ; il ne peut pas, il ne veut pas y croire. Il l'est depuis des jours, depuis des semaines, qu'il se demande encore si c'est vrai, si Dieu ne s'est pas trompé, s'il peut avoir eu l'intention de le frapper, lui, l'unique soutien d'une famille. Nous aussi quelquefois, à la vue de ses maux, nous faisons la même question ; nous sommes, du moins, grandement tentés de la faire. Il est là, sur un misérable lit. Les enfants ont faim, la mère pleure ; le présent est affreux, l'avenir plus affreux encore ; c'est un tableau dont rien ne vous semble égaler l'horreur. Rien ?.. Traversez la rue, ou, sans sortir de la maison peut-être, arrêtez-vous à un des étages inférieurs. Là aussi il y a quelqu'un qui souffre, quelqu'un dont la dernière heure va sonner. C'est un riche. « Ah ! dites-vous, tous les soins, au moins, lui sont prodigués. Il y en aurait de reste pour lui et pour son pauvre voisin ! » Oui ; mais laissons cela. Voyons. Où en est-il, au fond, cet homme qui va presque vous faire envie jusque sur son lit de mort ? Parce qu'il ne travaillait pas pour le pain du jour, a-t-il trouvé moins dur d'abandonner ses travaux ? Non. Parce qu'il ne laissera pas ses enfants dans la misère, trouve-t-il moins af-

Digitized by Google

freux de les quitter? Non. Parce que la compagne de sa vie n'aura pas à travailler de ses mains, le nœud est-il plus aisé à rompre? Non! Non! Pour une ou deux sources de douleur qui paraissent rester fermées, il y en a toujours et partout d'autres qui s'ouvrent. Ah! pauvre, pauvre, si tes yeux pouvaient percer la muraille, tu en serais bientôt à dire, en joignant tes mains défaillantes : « Mon Dieu, ta parole a raison... *Le pauvre et le riche se rencontrent!* »

V.

Mais en dépit de nos rectifications, il reste et il restera toujours, nous le savons, des faits que nous ne pouvons songer à amoindrir. Ce sera toujours une triste chose qu'un homme qui manque de pain à la porte d'un homme qui regorge de biens.

Nous demandera-t-on, par conséquent, ce que nous aurions donc à dire à qui nous poserait nettement et directement la question : Pourquoi suis-je pauvre? — Ce que nous lui dirions? Nous n'essaierions pas de lui répondre; nous tâcherions de lui apprendre à changer sa question.

Digitized by Google

Pourquoi suis-je pauvre? Mais autant vaudrait demander pourquoi la pluie a fécondé un champ plutôt qu'un autre, pourquoi la grêle est tombée ici et non là, pourquoi la mort a frappé à gauche plutôt qu'à droite, chez vous plutôt qu'ailleurs, ou ailleurs plutôt que chez vous. Méfiez-vous de ces questions qui vont droit à Dieu sur son trône. Qui êtes-vous, que savez vous, que vous osiez contester avec lui? Mais ce n'est pas avec lui semblez-vous dire. Lui, il nous aime, nous le savons assez. Ce sont les hommes, c'est la société qui nous opprime. Illusion! double illusion! Illusion d'abord en ceci, que, parmi les maux dont vous faites la société responsable, il y en a beaucoup auxquels un peu de réflexion vous prouverait qu'elle ne peut rien, absolument rien; illusion encore en ceci, que vous avez beau la nommer, et ne nommer qu'elle, le véritable objet de vos murmures, ce n'est pas elle, c'est Dieu.

Oui, disons-le, et bien haut: la *société*, dans le sens où l'on prend ce mot lorsqu'on se met à la maudire, ce n'est, au fond, qu'un mot substitué à celui de Providence; ce n'est qu'un subterfuge, involontaire peut-être, mais facilement criminel, pour murmurer à l'aise et pour attaquer de côté

Digitized by Google

Celui que, malgré soi, on respecte encore en face. Si la société, envisagée dans ses vices, n'est évidemment pas l'œuvre de Dieu, la place que nous y occupons n'en est pas moins, pour chaque homme en particulier, le résultat d'un décret providentiel. De quelque circonspection qu'on use dans les termes, c'est à ce décret qu'on s'attaque.

Il n'y a donc, et vous voyez que tout nous ramène à cette idée, il n'y a, en définitive, qu'un moyen d'arrêter, je ne dirai pas les murmures, ce serait peu, mais, avant tout, le sourd mécontentement qui les inspire. C'est qu'on réapprenne à voir Dieu, et la main de Dieu, là où l'on s'est habitué, de nos jours, à ne voir que les hommes, les vices et les injustices des hommes. Ce n'est qu'en Dieu que toutes les obscurités s'éclaircissent, que tous les *pourquoi* se résolvent. *Le pauvre et le riche se rencontrent,* dit la Bible; et, sans aller chercher d'autres raisons : *C'est Dieu,* ajoute-t-elle, *qui les a faits l'un et l'autre.* Il les a *faits,* vous l'entendez; et il est clair qu'il ne s'agit pas là d'une simple communauté d'origine. Quelque féconde que soit déjà l'idée que nous sommes tous ses enfants par le fait de la création, elle ne suffirait pas. « Nous sommes les enfants de

Digitized by Google

Dieu, disent beaucoup de pauvres, mais des enfants déshérités. » Insensés! Un père qui déshérite, c'est celui qui donne son bien à d'autres. Est-ce *son bien* que Dieu a donné aux riches? Depuis quand les biens de la terre sont-ils véritablement les biens de Dieu? En vérité, on est presque confus d'avoir à répéter cela. C'est l'alphabet du christianisme; c'est moins que du christianisme : c'est du simple bon sens

Que la perspective des biens de l'âme et des félicités du ciel n'ait pas toujours, en pratique, l'empire qu'elle devrait avoir, c'est triste, mais on le comprend; que, dans un moment de détresse, sous l'influence délirante des privations, de la faim, du froid, de la maladie, on s'abandonne à raisonner, ou plutôt à déraisonner, comme s'il n'y avait rien à espérer au-delà, hélas! nous le comprenons encore. La chair est si puissante en ses lamentables détresses! Mais que l'on aille de sang-froid, du sein de l'abondance peut-être, semer parmi les pauvres des doctrines où l'élément céleste n'est pour rien, et où, sans enseigner nettement qu'il n'y ait rien après ce monde, tout s'arrange comme s'il n'y avait rien... Ah! les bras vous en tombent de douleur et d'indignation! Malheu-

Digitized by Google

reux ! Quand il ne dépendrait en effet que des puissants et des riches, non-seulement de soulager, mais d'anéantir la misère, quand vous auriez le pouvoir de réaliser toutes vos promesses, de quel droit, dites-nous, de quel droit laissez-vous dans l'ombre les promesses de Dieu? Ah ! vous l'avez senti : c'est qu'elles feraient pâlir les vôtres ; c'est que vous ne pourriez redire aux pauvres ce que Dieu a fait pour eux, sans renoncer à régner sur leurs âmes au nom des satisfactions de la terre.

Oui, dans tout ce que la Bible a dit des pauvres, jamais elle ne nous a paru plus éloquente qu'au milieu des déchirements actuels. En les entourant de tant d'amour, en leur garantissant pour l'avenir, en leur offrant dès ici-bas, s'ils veulent aimer et croire, de si hautes compensations, elle semble avoir eu tout particulièrement en vue de les armer contre les séductions dont on les assiége aujourd'hui. Tandis qu'on s'évertue à leur prouver qu'ils sont les plus malheureux des hommes, voilà Dieu qui leur dit qu'ils sont, au contraire, les plus heureux. Tandis qu'on leur peint le bonheur des riches, voilà Dieu qui leur dit : « Malheur aux riches !... » et qui ferme aux riches son ciel s'ils ne sont *pauvres en esprit*, c'est-à-dire s'ils ne

Digitized by Google

revêtent l'humilité qui sied au pauvre. Tandis qu'on les aigrit en leur disant : « Voyez ! vous êtes les méprisés, les parias, la balayure du monde !... » voilà Dieu qui leur montre, assis dans le ciel à sa droite, un méprisé aussi, un homme de douleur et de néant. Tandis qu'on se plaît à creuser, entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas, un abîme de défiance et de haines, voilà la voix lointaine d'un des anciens messagers du Très-Haut qui laisse tomber sur la terre, comme une rosée de paix, ces simples et adorables paroles : « *Le pauvre et le riche se rencontrent; c'est Dieu qui les a faits l'un et l'autre.* »

VI.

Encore un mot cependant. Si les riches ne devaient voir dans ces considérations qu'un rempart entre eux et les exigences du pauvre, s'ils s'imaginaient qu'en lui enseignant à lever les yeux vers une autre vie, Dieu n'ait eu d'autre but que de leur assurer, à eux, les biens de celle-ci, oh ! alors, nous la fermerions plutôt cette Bible, en lui demandant pardon de lui avoir fait plaider une si mauvaise cause; nous les déchirerions ces pages

Digitized by Google

que nous venons d'écrire, car elles ne feraient qu'envenimer les plaies que nous avons essayé d'adoucir.

Mais il importe aussi qu'on veuille bien se rappeler ce que nous disions plus haut sur le sens à donner aux mots de *pauvre* et de *riche*. Il y a, nous l'avons montré, beaucoup plus de riches qu'on ne pense. En vain nous obstinons-nous communément à n'appeler de ce nom que ceux qui possèdent plus que nous : le riche, au point de vue chrétien, c'est quiconque a au-dessous de soi quelqu'un qu'il peut aider, n'importe de quelle manière, argent ou verre d'eau ! C'est quiconque peut se trouver responsable, au dernier jour, des souffrances d'un de ses frères. Quand le pauvre dit : « Pourquoi suis-je pauvre ? » voilà un murmure coupable, et nous ne saurions trop faire pour lui ôter du cœur cette fatale question. Mais la question inverse : « Pourquoi suis-je riche ? » ah ! celle-là, faisons-nous-la, si nous le pouvons, tous les jours. Oui, pourquoi suis-je riche ? Pourquoi ai-je du superflu, même peu, très-peu, tandis que d'autres n'ont pas le nécessaire ? Pourquoi ai-je de l'ouvrage, tandis que d'autres n'en ont pas ? Pourquoi mes mains se prêtent-elles aux plus

Digitized by Google

rudes travaux, tandis que d'autres se consument dans l'oisiveté d'un lit d'angoisses? Pourquoi ai-je eu les occasions de cultiver mon intelligence et mon âme, tandis que d'autres, qui m'auraient bien valu, sont restés dans une grossière ignorance? Pourquoi... Mais nous n'en finirions pas, et il faudrait descendre bien avant dans les rangs de ceux qui souffrent, pour y trouver un homme qui ne pût réellement s'adresser aucune de ces questions. Et lequel est le plus heureux, en somme, celui qui énumère les maux, ou celui qui s'arrête aux moindres traces de faveur, pour y reconnaître et pour y bénir la main de Dieu, pour se demander s'il n'est pas, lui aussi, à quelques égards, un des privilégiés de ce monde?

Mais vous qui n'avez pas même besoin de les chercher, ces traces de faveur, vous qui ne pouvez ouvrir les yeux sans vous voir entourés, pressés, des marques d'un amour auquel vous n'aviez pas plus droit que d'autres, — prenez garde! Les temps sont graves. De jour en jour le riche a plus à faire pour qu'on lui pardonne son bonheur, même apparent et faux. Qu'il lutte, et de toutes ses forces, contre des doctrines désordonnées, car ce n'est pas seulement la richesse, c'est la société,

Digitized by Google

c'est la famille qui est aujourd'hui en péril. Mais les égarements des hommes peuvent cacher des enseignements de Dieu. De toutes les folies professées sur ces sujets, il ressort, ce nous semble, un fait profondément d'accord avec les principes évangéliques : c'est que le temps n'est plus où le riche pouvait ne se croire tenu qu'à des aumônes. Faites-en, des aumônes, il en faut, et ce sera, comme toujours, « *prêter à l'Éternel ;* » mais, à côté des aumônes d'argent, il faut de la bienveillance et de l'amour, il faut des aumônes pour l'âme ; il faut ce que saint Paul avait en vue lorsqu'il disait : « Quand je donnerais tout mon bien aux pauvres, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. »

VII.

Mais pour cela, qu'on se le dise bien, il faut que les deux y concourent. De quel droit le pauvre se plaindrait-il de la dureté du riche, s'il a rendu lui-même la bienveillance impossible par son ingratitude et ses récriminations? De quel droit dirait-il qu'on a violé envers lui l'égalité naturelle des hommes, si c'est lui qui la foule aux pieds le premier, en se croyant dispensé d'être juste envers

Digitized by Google

quiconque a plus que lui? A Dieu ne plaise que nous venions conseiller de répondre à l'ingratitude par l'abandon ! Mais que le pauvre se défie de quiconque lui parlera de ses droits sans lui parler de ses devoirs; qu'il écoute plutôt ceux qui, au risque de lui déplaire, lui diront ses devoirs d'abord, ses droits après. Mais non; qu'il n'écoute pas les hommes ; qu'il s'en tienne à la Parole de Dieu. C'est là qu'il trouvera, mais dans leurs véritables termes, toutes ces questions aujourd'hui si mal posées. C'est là que l'homme lui apparaîtra tel qu'il est, dans sa véritable misère, dans sa véritable grandeur. A l'ombre de la croix, il n'y a ni pauvres ni riches : il n'y a plus que des pécheurs humiliés dans la même poussière, et sauvés par le même sang.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

LES RICHES.

« Tu dis : Je suis riche; j'ai acquis de grands biens; je n'ai besoin de rien; et tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu. »

(*Apocalypse*, ch. III, v. 17.)

I.

Nous venons de parler aux pauvres. Nous faisions remarquer, en premier lieu, que l'importance aujourd'hui accordée à toutes les questions sociales ne tient pas seulement à des sentiments honorables, à d'incontestables progrès de la justice et de l'humanité, mais malheureusement aussi à l'affaiblissement des idées religieuses, à l'oubli de la véritable fin de l'homme, à l'habitude, toujours plus répandue, de parler de la terre, comme s'il n'y avait rien au-delà.

Digitized by Google

Nous montrions, en second lieu, que ceux qui se plaignent le plus ne sont généralement pas ceux qui auraient le plus à se plaindre.

Nous combattions ensuite les illusions qu'on se fait dans ces matières. Ni le bonheur du riche, disions-nous, ni le malheur du pauvre, ne sont généralement bien jugés. Et nous le prouvions.

Nous confessions, enfin, qu'après toutes les rectifications possibles, il restera toujours des faits humainement inexplicables, des *pourquoi* qui vont droit à Dieu, des problèmes qui ne peuvent amener que haine et troubles, si on ne se résigne à lui en laisser la solution.

C'était donc à Dieu, en définitive, que nous adressions ceux qui souffrent; non pas, comme nous l'avons dit et redit, pour ôter aux heureux du monde une seule parcelle de leur responsabilité, mais pour montrer aux pauvres que cette responsabilité a forcément des limites, que ceux qui leur disent le contraire se trompent ou les trompent; qu'il y a, en un mot, des inégalités et des souffrances manifestement destinées à ne cesser que dans un autre monde.

Maintenant donc que nous voulons nous adresser plus particulièrement aux riches, nous com-

Digitized by Google

mençons par prendre acte de ce que nous avons dit aux pauvres. Que dirions-nous, sans cela, qui ne pût être mal compris et dangereusement interprété? Nous aurions l'air de courtiser les plus déplorables passions. Il faut que, la Bible à la main, nous nous plaçions assez haut pour que nos paroles ne puissent être considérées comme l'écho des récriminations d'en-bas. Il faut que nous parlions, enfin, non pas au nom des pauvres, mais au nom de Dieu.

Que venons-nous donc dire aux riches? Qu'il y a des pauvres? Ils le savent. Que ces pauvres sont leurs frères? Ils peuvent l'oublier parfois, mais ils le savent aussi. Nous voulons le leur rappeler autrement que par un vulgaire appel à la bienfaisance. C'est en eux-mêmes, c'est dans leur propre misère que nous chercherons nos raisons. « *Tu dis : Je suis riche ; j'ai acquis de grands biens ; je n'ai besoin de rien ; et tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu !* » Les voilà, les vrais pauvres ; les voilà, ceux dont la misère est bien autrement profonde que celle qui a toujours chance de cesser avec un peu d'or ou de pain, et qui cesse infailliblement à la tombe ; les voilà, ceux à qui nous voulons parler en ce moment.

Digitized by Google

II.

Je suis riche, je n'ai besoin de rien. — Si la leçon ne devait concerner que ceux qui tiennent littéralement ce langage, jamais peut-être il n'y aurait eu moins d'occasions de l'appliquer. Jamais, en effet, il n'y eut moins d'hommes disposés à se considérer comme assez riches pour n'avoir plus besoin de s'enrichir; *Je n'ai besoin de rien* est pour ainsi dire banni du langage usuel.

Il s'est assurément toujours trouvé bien des hommes dont la vie entière était consacrée aux affaires, et qui, arrivés à l'aisance, à l'opulence même, ne s'arrêtaient pas, n'avaient pas l'idée de s'arrêter; mais jamais ce fait ne s'était produit si universellement, ni surtout si ouvertement. Institutions, mœurs, usages, tout porte écrit au frontispice qu'on est ici-bas pour gagner, que c'est la grande affaire, qu'il y aurait folie à n'y pas donner tous ses soins, tout son temps, toutes ses facultés, toute son âme. Cette doctrine n'est pas seulement enseignée, directement ou indirectement, dans toutes les publications du jour : elle est dans tout ce qu'on voit, dans tout ce qu'on entend; elle est dans

Digitized by Google

l'air qui nous entoure. Il n'est pas jusqu'aux livres les plus moraux, quelquefois même jusqu'à ceux qu'on nous donne pour religieux, qui n'en soient profondément imprégnés.

Dire qu'elle est comme dans l'atmosphère, c'est dire que tous la respirent; et nous voilà conduits à une première observation, assez peu d'accord, nous l'avouons, avec l'idée qu'on se fait d'une exhortation aux riches. Cette observation, la voici.

De même qu'il y a, selon l'expression de l'Écriture, des pauvres *en esprit*, c'est-à-dire des hommes capables de revêtir, quoique riches, l'humilité du pauvre, — il y a aussi, malheureusement, des riches *en esprit;* il y en a aujourd'hui plus que jamais. Egoïsme, avarice, attachement outré aux biens du monde, inquiétudes sans fin pour se maintenir ou s'avancer, tous ces vieux péchés de la richesse, il n'est pas besoin d'être riche pour les avoir dans son cœur; et Celui qui juge les cœurs, non les fortunes, n'est que trop souvent appelé, dans sa justice, à voir au bord du même abîme ceux que nous voyons séparés par toute la distance qu'il y a de l'opulence à la misère, de la gloire à l'obscurité. « Un câble, disait Jésus-Christ, passerait plutôt par le trou d'une aiguille, qu'un riche

Digitized by Google

n'entrerait dans le royaume du ciel. » Mais ce riche, ce mauvais riche, car c'est d'un mauvais riche qu'il est évidemment question,—quel est-il, et où est-il ?

III.

Ce riche, ce mauvais riche, c'est vous, qui peut-être ne possédez encore rien, mais qui avez en vous les germes de tout ce que vous reprochez à ceux qui possèdent. Ce riche, c'est quiconque aspire à être riche, et y aspire autrement que Dieu ne permet d'y aspirer.

Les riches ne songent qu'à leur fortune, dites-vous. Et vous, à quoi ? La seule différence, le plus souvent, c'est qu'ils songent à ce qu'ils ont et vous à ce que vous aurez, à ce vous espérez avoir, à ce que vous craignez de n'avoir pas. C'est le même péché, plus la convoitise, le mécontentement, le murmure et ce qui s'ensuit. Mais ils vous méprisent, ajoutez-vous ; ils oublient que tous les hommes sont frères. Ils ont grand tort ; mais voyons : ne l'oubliez-vous jamais ? Êtes-vous bien sûr de ne mettre, de n'avoir jamais mis, dans vos relations ordinaires, aucune différence entre le pauvre et le riche, ou même entre un pauvre qui n'a rien et un

Digitized by Google

autre qui n'est pas sans quelque avoir? Vous est-il absolument égal d'avoir l'un ou l'autre pour ami, de paraître en public avec l'un ou avec l'autre? Un commencement de fortune n'a-t-il amené dans votre manière d'être aucun changement quelconque? Examinez; répondez. — Ils n'ont jamais assez, ces gens-là, dites-vous encore. Mais vous, vous êtes-vous arrêté au strict nécessaire? Ou bien, si vous n'y êtes pas encore arrivé, êtes-vous prêt à affirmer, devant Dieu, que vous vous y arrêteriez? Ah! certes, nous ne voulons pas faire ici l'apologie des riches, pas plus que celle des pauvres; aux uns comme aux autres, nous ne leur devons que la vérité. Mais quand on voit ce que deviennent généralement, dans l'opulence, les plans et les promesses de ceux qui en parlaient le plus hardiment avant d'y être, il faut avoir une singulière foi en soi-même et en ses principes pour s'imaginer qu'on serait plus sage, qu'on marcherait droit là où tant d'autres ont bronché. Illusion! illusion! Vous aimez l'argent, que vous n'avez pas; vous feriez comme ceux qui l'aiment parce qu'ils l'ont.

N'insistons pas. Voilà notre terrain déblayé. Il fallait commencer par là, et montrer que nous n'entendons nullement ne nous adresser ici qu'aux ri-

Digitized by Google

ches, dans le sens vulgaire du mot, c'est-à-dire à un très-petit nombre. Qui est-ce qui se croit riche? Qui est-ce qui songe à s'appliquer les menaces de Dieu contre les riches? Maintenant, voilà le cercle élargi, et c'est à tous que nous parlons. Que vous disiéz : *Je suis riche,* ou que vous pensiez : *Si j'étais riche!* —c'est, au fond, le même sentiment; et voilà l'Esprit de Dieu qui vous crie : « Tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu! »

IV.

Quel est-il donc ce sentiment qui ne se cache pas moins sous les espérances ou les jalousies de celui qui n'a pas, que sous l'orgueil de celui qui a? Que signifient, dans leur bouche, ces mots : *Je n'ai besoin de rien;* ou, *je n'aurai besoin de rien?*

Ce sentiment, c'est qu'en arrivant à la fortune, — et il est clair que nous n'entendons pas par-là l'argent seulement, mais les avantages de tout genre, les biens terrestres, dans leur plus large acception, — c'est, disons-nous, qu'en y arrivant, on arrive au vrai, au seul but; qu'on est alors un homme, dans le sens le plus complet de ce mot; que le seul désir à avoir encore, c'est celui de se

Digitized by Google

reposer ou de monter plus haut, la seule crainte, celle de descendre ou de perdre.

Est-ce à dire que l'on s'en fasse ouvertement un système? Pas toujours. S'il est des hommes qui vous parlent de la fortune comme d'un piédestal du haut duquel on peut se rire des plus solennels avertissements de la religion, il en est d'autres, et c'est le plus grand nombre, qui n'oseraient ni le dire, ni s'avouer à eux-mêmes qu'ils le pensent. N'importe. La tendance y est; elle se trahit à chaque instant. Ils ne vous diront pas qu'ils n'ont que faire des idées religieuses; mais vous apercevrez aisément qu'ils les regardent comme faites surtout pour mettre un frein aux passions de la multitude. Ils ne vous répèteront pas la vieille maxime incrédule qu'« il faut une religion pour le peuple; » mais vous aurez bientôt vu qu'ils ne s'effraient nullement à l'idée de s'en passer. Ils ne nieront pas les bienfaits du christianisme; ils les admireront peut-être, mais de loin. Ils salueront l'édifice, mais ils n'y entreront pas; il n'auront pas l'air de comprendre qu'ils soient appelés à y entrer, ou à y faire entrer les autres. Leur zèle ira du froid au tiède, du tiède au froid. Dieu aura beau frapper à la porte de leurs cœurs : ou ils la laisseront fer-

Digitized by Google

mée, ou ils l'entr'ouvriront à peine ; heureux encore s'ils ne s'imaginent pas avoir fait beaucoup d'honneur à Celui qui frappait ! Ils ne se mettront pas, enfin, comme c'était la mode au dernier siècle, à diviniser les vertus de l'homme ; ils avoueront volontiers qu'il y a beaucoup de mal en lui, et qu'eux, en particulier, ils ne se croient point parfaits ; mais quant à en être affligés et à en gémir devant Dieu, ne leur en parlez pas ; quant à regarder à Jésus pour être sauvés, ah ! qu'allez-vous leur dire là ! Ils ne vous comprennent pas ; ils ne cherchent pas même à vous comprendre. Comment parler de guérison à des gens qui ne se croient pas malades ?

V.

C'est donc tout particulièrement au point de vue de notre misère originelle, de notre salut par Jésus-Christ, que nous devons interpréter les paroles qu'on a lues en tête de ces pages. Ce n'est pas qu'il ne fût permis de les appliquer aussi à nos misères temporelles. « Tu dis, signifieraient-elles alors, tu dis : *je suis riche, je n'ai besoin de rien...* Et tu ne vois pas qu'un bonheur fondé sur la richesse peut s'évanouir au premier jour. Tu te crois

Digitized by Google

à l'abri des maux de la vie, et tu n'offres que plus de prise aux coups de l'adversité. Demain, demain peut-être, de tout cet édifice si laborieusement élevé, il ne restera que des ruines, et, sur ces ruines, un homme en pleurs, toi, toi-même, aujourd'hui si resplendissant d'espérance et de vie ! » Mais non ; quelque graves que soient sous cette forme, aujourd'hui plus que jamais, les enseignements du néant humain, ce n'est pas là qu'ils doivent apparaître au chrétien dans ce qu'ils ont de plus grand et de plus terrible.

Tu es malheureux, dit le Saint-Esprit ; c'est-à-dire, avant tout : « Tu te crois heureux, ô riche, et tu ne l'es pas ; tu crois que tu serais heureux, ô pauvre, et tu ne le serais pas. »

C'est là, en effet, ce qu'il importe de constater avant tout. Si nous nous bornions à faire observer, dans un sens purement humain, que la richesse ne fait pas le bonheur : « Non, pourrait-on répondre, mais elle y contribue puissamment. » Et on aurait raison. Nous allons donc plus loin, et voici ce que nous disons.

Le vrai bonheur d'un être, quel qu'il soit, c'est d'être fidèle à sa nature ; c'est d'arriver au but pour lequel il a été fait.

Digitized by Google

Donc, tout ce qui lui cache ou peut lui cacher ce but, tout ce qui lui dérobe, chemin faisant, la vue d'un danger, ce n'est pas un bien, mais un mal. Le sommeil est un bien ; sera-ce un bien que de dormir au bord d'un précipice ? Et si vous apercevez un homme dans cette situation, ne lui crierez-vous pas de se réveiller et de prendre garde ?

Eh bien, l'Evangile ne fait pas autre chose. Là, point de ces exagérations dans lesquelles la sagesse humaine est tombée quand elle a voulu prêcher le mépris des choses du monde ; point de ces déclamations qui n'aboutissent qu'à rendre le renoncement impraticable ou ridicule. Tu es riche ? Garde tes biens. Tu es pauvre ? Travaille à en acquérir. Dieu ne le défend pas. Seulement, prends garde! Il y a là un piége, un précipice dont tu ne saurais te garantir sans le secours de sa grâce ; si tu n'en sens pas le besoin, de ce secours, malheur à toi ! Malheur à toi, car tu oublieras Dieu, tu vivras loin de Dieu, sans Dieu ; malheur à toi, car tu n'auras pas d'autre Dieu que ces biens mêmes, dont la jouissance ou le désir absorbera ton âme. Voilà le danger, le vrai danger ; et si cette cause était moins la nôtre à tous, si nous pouvions

Digitized by Google

y être tout-à-fait désintéressés, et qu'on vînt à nous peindre une situation semblable, dirions-nous : Voilà le bonheur !

VI.

Tu es misérable et pauvre, nous dit encore la Parole de Dieu.

Le pauvre, selon l'idée la plus simple et la plus juste qu'on puisse s'en former, c'est celui qui est hors d'état de pourvoir lui-même à ses besoins.

Cela posé, que pouvons-nous, avec les biens de la terre, pour les besoins de nos âmes?

Rien, non, rien, pas même pour ceux de ces besoins qui ont le plus de rapport avec ces biens, et que la simple possession semblerait devoir satisfaire.

C'est ici que nous pourrions répéter ce qui a été tant dit : Que l'avidité croît en proportion de la fortune ; qu'arrivé à un point qu'on regardait, au départ, comme le plus haut auquel on pût espérer d'atteindre, on ne se sent, le plus souvent, ni plus satisfait ni plus heureux ; que le but semble s'éloigner à mesure qu'on s'en approche ; qu'après l'avoir vingt fois atteint, on en est toujours à l'at-

Digitized by Google

feindre. Tout cela est vrai, trop vrai ; mais ce n'est pas cette considération seule qui pourrait jamais arrêter personne sur cette fatale pente.

Nous aimons donc mieux en venir immédiatement aux vrais besoins, aux besoins éternels de l'âme. Ceux-là, évidemment, nul moyen de les satisfaire avec les biens de ce monde. Ceux-là, par conséquent, si une fois ils occupent dans nos pensées le rang auquel ils ont droit, plus de place pour les vains désirs de la terre.

Mais c'est là qu'est précisément la difficulté capitale. Ces nobles besoins, dans lesquels nous trouverions le plus de force contre tant d'autres besoins factices et dangereux, tout, en nous et autour de nous, conspire à les affaiblir. A peine aperçoit-on encore, dans les derniers replis de l'âme, un ou deux germes qui aient échappé à la destruction, ou qui ne se soient pas développés autrement qu'ils n'auraient dû.

Au premier rang de ces instincts faussés, vous trouvez ce même désir de bonheur dont nous avons déjà parlé dans un autre point de vue.

Quelle ne serait pas notre surprise si nous venions à rencontrer un arbre dont une des branches, au lieu de s'élever vers le ciel, se dirigeât

Digitized by Google

vers le sol, et s'y attachât par ces feuilles mêmes faites pour s'étaler, libres et pures, aux rayons vivifiants du soleil! S'il avait une âme, cet arbre, et qu'il pût vous entendre, que ne lui diriez-vous pas! « Quel désordre, vous écrieriez-vous ; quel délire ! » Arrêtez ; cet arbre, c'est vous. Cette branche qui va balayer le sol et qui s'y fixe, c'est ce besoin de bonheur que Dieu vous avait donné pour qu'il s'élançât vers le ciel, et dont vous avez fait la plus forte des attaches qui vous tiennent courbé vers cette terre. Ah! soufflez, soufflez, vents d'orage, qui seuls pouvez encore briser ces fausses racines et rendre à la branche sa liberté! Venez, afflictions ; venez, dégoûts de ce monde; venez révéler à ces âmes qu'elles sont faites pour quelque chose de mieux. Venez les forcer de reconnaître que, du moment qu'elles auront repris leur direction véritable, les choses de la terre ne pourront plus rien sur elles et seront comme n'étant plus. Riche, riche ! Si ce vent a déjà soufflé pour toi, si tu as une fois connu l'épreuve et recueilli les fruits qu'elle est destinée à produire, qu'as-tu besoin de nos démonstrations? C'est toi qui nous diras si tu ne t'es pas aperçu qu'avec tous tes trésors tu étais misérable et pauvre.

Digitized by Google

VII.

Ce n'est pas tout. Même épuré, même dirigé vers le ciel, ce besoin de bonheur nous cache encore un écueil.

Heureux, nous l'avons vu, heureux qui arrive à se dire qu'avec les biens de ce monde on est misérable et pauvre ; mais insensé qui s'arrêterait là. Il me faut le ciel ; c'est au ciel que je suis appelé... Oui ; mais à quelle condition? Vais-je me croire sûr du ciel par cela seul que je commence à me détacher de la terre, ou même, car le plus souvent on ne va pas seulement jusque-là, parce que je commence à voir que je ferais bien de m'en détacher? A quoi me servira de sentir que je suis pauvre, si je ne sens encore, toujours selon la parole de l'apôtre, que je suis *aveugle et nu ?*

Nos précédents détails ont assez montré d'avance dans quel sens on doit prendre ici ces mots. Dans le langage expressif de l'Ecriture, *aveugle et nu* n'est autre chose que l'état de l'homme devant Dieu, la misère originelle, *le péché,* enfin ; *non les péchés* seulement, ces fautes journalières qu'on avoue sans peine, ces faiblesses vulgaires dont il

Digitized by Google

est si facile de se déclarer atteint, mais, nous le répétons, *le péché*, l'état de péché, l'impossibilité de se changer et de se sauver par soi-même, la nécessité du salut par Jésus-Christ.

Qui ne verrait, dès lors, combien les prospérités terrestres sont propres à nous faire illusion sur ce que nous sommes, à nous empêcher d'accepter un régénérateur et un sauveur!

Maître de ses actions, habitué à ne voir autour de lui que des gens qui l'approuvent ou n'osent le blâmer, le riche, le puissant, quiconque, enfin, a prospéré dans ce monde, se laissera facilement aller à être avec Dieu, pour ainsi dire, sur le même pied qu'avec les hommes. Indépendant de ceux-ci, il arrive insensiblement, nous ne dirons pas à se croire indépendant de Dieu, mais à oublier sa dépendance, à chercher et à trouver en lui-même ses ressources, sa vie, son univers. Alors, s'il s'humilie encore quelquefois devant Dieu, c'est par habitude, c'est des lèvres; suivez-le dans ses sentiments intimes, et vous le verrez traiter avec Dieu comme d'égal à égal. Ses hommages, semble-t-il croire, ont plus de prix que ceux des autres hommes; ses moindres vertus, ses moindres efforts pour en avoir, comment Dieu ne lui en saurait-

Digitized by Google

il pas gré? Pauvre insensé! Quand tu vaudrais réellement un peu mieux, humainement parlant, que ceux qui ont eu à lutter contre les tentations de la misère, qui s'y sont usés et abrutis, qu'as-tu, te dirons-nous avec l'Ecriture encore, qu'as-tu que tu ne l'aies reçu, et, si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifierais-tu? Au lieu de t'en glorifier, tremble plutôt. S'il t'a été beaucoup donné, il te sera beaucoup redemandé. Ces hommes que tu méprises, es-tu au moins, relativement à eux, à une hauteur proportionnée aux grâces que tu as reçues de plus?

Mais non; point de ces comparaisons-là. Chacun est trop porté à les faire à son avantage; il faut une dose peu commune de droiture et d'humilité pour n'en tirer que des conséquences justes et chrétiennes. Le meilleur est donc de s'en abstenir; c'est ici ou jamais qu'il faut dire: Chacun pour soi. Grand ou petit, pauvre ou riche, chacun comparaîtra seul au dernier jour; grand ou petit, pauvre ou riche, l'homme naturel, le vieil homme est aveugle et nu devant Dieu. Que nul ne songe donc à les renvoyer à autrui, ces tristes qualifications. Qu'il les prenne pour lui; qu'il fasse tous ses efforts pour sentir combien elles lui sont propres; et alors,

Digitized by Google

seulement alors, il voudra sérieusement aller à Celui dont le sang les efface.

VIII.

Mais qui les ouvrira ces yeux depuis si longtemps fermés, sur lesquels le péché a épaissi ses écailles?

Sera-ce la science? Hélas! en illuminant l'esprit, elle ne sert, si elle est seule, qu'à augmenter les ténèbres du cœur. C'est une richesse aussi que la science, et souvent la plus fatale de toutes, la plus fertile en conséquences d'endurcissement et d'orgueil.

Sera-ce la philosophie? — La philosophie ne donne le dernier mot de rien. Ses lumières, quand elles ne sont pas fausses, sont faibles, insuffisantes; elles agitent et fatiguent bien plus qu'elles n'éclairent.

Sera-ce l'adversité? — Ah! l'adversité est bien puissante; mais pour qu'elle devienne vraiment et chrétiennement utile, il faut que les sentiments qu'elle inspire soient purifiés et dirigés par quelque chose de plus puissant encore, qui ne peut venir que d'en-haut. Sans cela, elle pourrait n'être et elle n'est en effet trop souvent qu'une source

Digitized by Google

nouvelle d'aveuglement et d'erreurs. Quiconque souffre est porté à se faire de ses souffrances un titre aux joies du ciel. Désabusé des choses de la terre, au lieu de conclure de là que la seule chose importante est de se préparer pour l'autre vie, on se tranquillise, on s'endort, on s'aveugle plus que jamais sur les misères de son âme ; on se pare de ses malheurs comme d'un manteau de vertus, et l'on s'expose à arriver devant Dieu dans cet état de nudité spirituelle, que la Parole de Dieu nous représente comme le plus grand des malheurs.

Et nous voilà encore une fois ramenés, en terminant, à l'idée trop méconnue que ce n'est pas aux riches seulement, mais à tous, à s'appliquer ce que Dieu nous dit des richesses. Si les paroles que nous avons spécialement examinées devaient signifier que le riche seul est, devant Dieu, misérable, aveugle et nu, que le pauvre, au contraire, par cela seul qu'il est pauvre, a des droits assurés à l'amour de Dieu et aux biens du ciel, — elles seraient en désaccord formel avec l'ensemble et l'esprit de l'Évangile. L'heureux aura à rendre compte de son bonheur, mais le malheureux de son malheur ; le pauvre de sa pauvreté, aussi bien que le riche de sa richesse. Si le pauvre est appelé bien-

Digitized by Google

heureux, ce n'est pas que la pauvreté couvre une seule de ses fautes; ce n'est pas que, par elle-même, elle le place d'un pas plus près du Ciel. Il a plus d'occasions d'y penser, moins d'occasions de s'en tenir éloigné : voilà tout. Les routes peuvent être diverses; elles n'en aboutissent pas moins au pied d'un trône devant lequel il n'y a que des pécheurs. Ne l'oublions pas! Et alors, frères devant l'éternité, il ne nous sera pas difficile d'être des frères dans ce monde.

BUNGENER, Ministre.

Digitized by Google

UN EXEMPLE DE DÉVOUEMENT

ET D'AMOUR CHRÉTIEN (1).

C. L. Tellström était un peintre d'enseignes qui vivait paisiblement de son état à Stockholm. Comme il arrive souvent aux ouvriers de cette ville il n'avait eu aucune objection à travailler le dimanche, jusqu'à ce que, assistant un jour au service suédois dans la chapelle anglaise, il fut conduit à se poser sérieusement cette question : Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? Il prit dès lors la résolution de faire un arrangement avec ceux qui l'employaient, par lequel, en sacrifiant la septième partie de sa nourriture et de son médiocre salaire, il obtint de ne pas travailler le jour du Seigneur. Lorsqu'il eut trouvé la paix avec Dieu, il fit rapidement de grands progrès dans le zèle et la charité,

(1) Tiré d'une lettre du Rév. G. Scott, publiée dans l'*Evangelical Christendom*.

Digitized by Google

et fut bientôt occupé à différentes manières de faire du bien. Depuis longtemps, dit l'auteur auquel nous empruntons ce récit, il m'avait dit qu'ayant rencontré un livre où l'état de ténèbres et d'ignorance des Lapons était fidèlement raconté, il éprouvait un vif désir de travailler de quelque manière à leur être utile. Il sentait qu'ils étaient ses compatriotes, et, quoi qu'il fût convaincu que bien des personnes auraient été plus propres que lui à cette œuvre, la certitude qu'il avait que la partie du pays qui avait le plus besoin de secours était complètement abandonnée, augmentait toujours plus le désir qu'il avait de s'y rendre.

Or, il se trouvait justement, continue M. Scott, que quelque temps avant cette conversation j'avais reçu de quelques amis d'Angleterre une somme d'argent qui devait être employée au bénéfice spirituel des Lapons. Il semblait que Dieu m'envoyait l'agent convenable. Je fus confirmé dans cette idée par le résultat d'un examen consciencieux que je jugeai nécessaire de faire subir à Tellström. Je crus devoir lui faire remarquer qu'en outre des difficultés inhérentes à toute œuvre de cette nature, il y en avait ici quatre extraordinaires, *le langage, la température, la nourriture* et *l'isolement*. Sur

Digitized by Google

le premier point il me répondit : J'y ai pensé; je suis allé demander à un libraire s'il y avait quelque ouvrage en lapon. Il m'a répondu qu'une grammaire laponne et latine avait été publiée il y a quelques années ; mais je l'avais cherchée inutilement dans plusieurs librairies. Celui de qui j'avais reçu cette information m'ayant affirmé qu'elle ne pouvait être épuisée, j'ai recommencé mes recherches, et enfin j'ai trouvé dans les rebuts d'un magasin un paquet en feuilles de cette grammaire, et de plus un Nouveau Testament en lapon ; j'ai essayé d'étudier la langue, et je crois fermement que je pourrai m'en rendre maître. Je fis observer alors à mon ami que le froid était encore beaucoup plus intense en Laponie qu'à Stockholm, et qu'il était beaucoup plus difficile de s'en garantir. J'y ai aussi pensé, me répliqua-t-il, et, pendant les derniers grands froids, afin de voir jusqu'à quel point je puis les supporter, j'ai marché nu-pieds dans les escaliers et dans la cour de la maison que j'habite ; je n'en ai point souffert, et je suis pleinement convaincu qu'à cet égard je suis fait pour la Laponie. Je lui fis encore observer qu'il aurait à subir beaucoup de privations en ce qui concerne les aliments, les légumes et les farineux ne se trouvant presque

Digitized by Google

jamais dans l'intérieur du pays ; on n'a pour toute nourriture que de la viande de renne fumée, ou autre chose semblable. Quant à ceci, me répondit Tellström, je ne m'en suis pas préoccupé ; mais comme je ne m'en suis pas trouvé plus mal, quand, pour m'assurer le repos de mes précieux sabbats, j'ai jeûné un jour par semaine, je suis assuré que, si Dieu m'envoie en Laponie, il pourvoira à mes besoins. Enfin, je crus devoir lui rappeler que là-bas il serait séparé de toute relation chrétienne, et qu'il pourrait parcourir des lieues et des lieues sans rencontrer un visage ami. Ceci, me répondit-il, est bien ce qui me découragerait le plus. Je suis converti au Seigneur depuis si peu de temps, j'ai si peu d'espérance, que je redoute d'être éloigné de la surveillance de l'Eglise ; je sens combien j'en ai besoin ; cependant si Dieu conduit mes pas en Laponie, mon âme se reposera sur cette parole : *Je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Et si Jésus est avec moi, n'est-ce pas assez ?

Il n'y avait point de doutes à conserver sur la vocation de Tellström ; mais il y avait encore bien des préparatifs à faire. Quoique ce fût au printemps de 1833 que cette conversation avait eu lieu,

Digitized by Google

ce ne fut que pendant l'hiver de 1834 à 1835 que Tellström quitta son état pour se consacrer à des études, pour lesquelles j'employai, continue M. Scott, l'argent que j'avais reçu d'Angleterre. Je ne dois pas omettre une preuve de la délicatesse de sa conscience. Je ne le payais point régulièrement; mais il était entendu qu'il viendrait à moi quand il aurait besoin d'argent. Plusieurs fois je lui en avais offert sans qu'il eut accepté. Se trouvant obligé d'acheter quelques vêtements, il avait eu l'idée de m'en demander; mais considérant que la somme confiée à ma garde était pour les missions, et tout particulièrement sacrée, il ne voulait pas y toucher tant qu'il possédait lui-même quelque argent. Les dons faits par les parrains à leurs filleuls sont tenus, en Suède, à un haut prix, et se transmettent de génération en génération; or, Tellström avait reçu, à son baptême, une cuiller à soupe en argent. Il hésita d'abord à en faire le sacrifice; mais la résolution de ne pas toucher à l'argent des missions tant qu'il possèderait quelque chose, l'emporta, et il vendit sa cuiller.

La veille de son départ pour la Laponie, un ami qui ignorait complètement le fait que nous venons de raconter, lui donna une cuiller en argent, et

Digitized by Google

il eut encore le temps d'y faire graver ces paroles du Sauveur : « Personne n'aura quitté pour le » royaume de Dieu, ou sa maison, ou son père et » sa mère, ou ses frères, ou sa femme et ses en- » fants, qui ne reçoive beaucoup plus dans ce » siècle-ci, et, dans le siècle à venir, la vie éter- » nelle. »

Au printemps de 1835 se forma la Société suédoise des Missions ; c'était là première fois que l'église luthérienne suédoise reconnaissait le principe que les chrétiens doivent travailler à étendre le règne de leur Sauveur, et il se trouvait ainsi un corps qui pouvait ouvrir la Laponie aux travaux de Tellström. L'Evêque d'Hermösand, dans le diocèse duquel cette contrée est placée, ayant fait savoir qu'il serait fort heureux de donner à Tellström la charge de catéchiste si la Société des Missions pouvait se charger des frais, ce zélé serviteur vit enfin ses vœux se réaliser, et, en juillet 1835, il s'embarqua pour le port d'Amla, afin d'aller de là dans l'intérieur des terres, à Lycksèle, paroisse frontière, où, sous les soins de l'excellent prélat, il devait se perfectionner dans la langue du pays.

Pendant qu'il demeura dans ce lieu, il donna des

Digitized by Google

preuves réjouissantes de son zèle et de sa prudence. Le premier dimanche de son séjour, il n'y eut, selon l'usage, qu'un seul service à l'église, et ce jour parut à Tellström comme un jour de jeûne. Pendant la semaine qui le suivit, il obtint du pasteur la permission de réunir le dimanche suivant, après midi, les domestiques qui n'étaient pas nécessaires, pour leur faire une méditation en langue suédoise. Plusieurs villageois ayant demandé à y être admis, il n'y consentit que lorsque le pasteur y eut donné son approbation. Au bout de peu de semaines, la chambre de notre missionnaire fut tellement remplie d'auditeurs, que le pasteur permit d'ouvrir l'église tous les dimanches après midi. Il est probable que si le pauvre catéchiste l'eût demandée dès le commencement, cette autorisation n'eût pas été accordée.

Tellström ayant acquis, non sans peine, une connaissance suffisante de la langue, put enfin commencer à communiquer l'Evangile à des Lapons adultes. Mais il rencontra des obstacles si formidables, qu'il semblait qu'il dût renoncer à toute espérance de succès. Les Lapons sont encore nomades, et suivent les mouvements de leurs troupeaux de rennes. Aussi longtemps que ces animaux

Digitized by Google

trouvent la mousse dont ils font leur nourriture, ils restent tranquilles, et les familles de leurs propriétaires peuvent jouir de quelque repos. Mais aussitôt que cette nourriture commence à leur manquer, ils partent pour un lieu plus favorisé, et les maîtres sont obligés de plier leurs tentes et de les suivre. Il est donc impossible de trouver des Lapons réunis en grand nombre, et les voyages sont accompagnés de grands dangers. En été, le pays est couvert de grands marais, qu'on traverse sur des troncs de sapins qui ne peuvent porter qu'un seul voyageur. Celui-ci, chaussé d'une botte de peau de veau-marin qui se prête à la forme du tronc d'arbre, peut, s'il est doué d'une certaine adresse, maintenir son équilibre, et, au prix de beaucoup de fatigue, faire quelques lieues dans la journée. En hiver, tout est gelé, mais rien n'est si facile que de se perdre dans ces déserts abandonnés ; c'est ce qui est arrivé une fois à notre missionnaire, et ce qu'il souffrit dans cette occasion lui a causé des mois de grandes douleurs, et l'a mis aux portes du tombeau.

Le seul moyen de trouver les Lapons réunis, c'est de les aller chercher aux foires annuelles ou semi-annuelles où les marchands suédois apportent

Digitized by Google

des objets manufacturés qu'ils échangent contre des peaux de rennes; les indigènes s'y rendent en nombre considérable de toutes les parties du pays. Tellström, ayant appris cet usage, résolut d'en profiter. Mais il trouva bientôt que les obstacles que suscite la méchanceté de l'homme sont plus grands encore que ceux de la nature. La veille du jour de la foire, le comptoir de chaque boutique est occupé par une jarre d'eau-de-vie qui est gratuitement à la disposition de tout Lapon. Cette offre est si généralement accueillie, que, pendant tout le temps de la foire, tous ces malheureux sont dans un tel état d'ivresse qu'il est impossible de leur faire prendre le moindre intérêt à un sujet religieux.

Le missionnaire conclut sagement qu'il devait dorénavant diriger son attention sur la jeunesse, et la Société de laquelle il relevait l'y encouragea fortement. Il ouvrit donc une école, où dix-huit enfants furent placés pour leur instruction religieuse. Et comme, pour cela, ils devaient être pendant deux ans séparés de leurs familles, ils furent habillés, logés et nourris aux frais de la Société. Au bout des deux années, ils furent rendus à leurs parents, avec une ample provision de livres reli-

Digitized by Google

gieux, propres à propager les connaissances qu'ils avaient reçues. Plusieurs jeunes gens que Tellström a gagnés à l'Evangile, placés à la tête d'écoles semblables, travaillent maintenant à la même œuvre, et, quoique cette mission soit très-dispendieuse, on n'aurait pu d'aucune autre manière faire autant de bien dans cette partie si négligée de l'Europe, où dominent tant de superstitions, et où le tambour des devins est aussi redouté que peut l'être en Afrique le fétiche le plus célèbre. Il y avait, en 1848, sept écoles, contenant près de cent cinquante enfants. Depuis leur origine, grand nombre de jeunes gens y ont passé, et les catéchistes qui les dirigent entreprennent, à tour, des voyages évangéliques dans l'intérieur du pays. Le grain de senevé semé en 1835 a poussé, et est devenu un grand arbre. Tellström écrivait il y a quelque temps: « Le lendemain des examens, les Lapons » s'assemblèrent dans la maison d'école pour pren- » dre congé de leurs enfants et de leurs maîtres. » Après le service, ils demandèrent aux enfants » de chanter encore un cantique ; ceux-ci élevèrent » leurs voix, et les parents les écoutèrent avec un » sentiment que des pères et des mères peuvent » seuls comprendre. En s'en allant, ils dirent avec

Digitized by Google

» une profonde émotion : Dieu veuille récompen-
» ser les bonnes gens qui aiment tant nos en-
» fants. »

Voyons maintenant quels ont été les résultats du zèle et du dévouement du missionnaire; nous les tirons d'un rapport officiel, fait en mai 1849, par un employé de l'Etat, du département duquel il relève.

Un changement notable a eu lieu chez les Lapons du Nord, au milieu desquels règne maintenant un esprit religieux remarquable. Il y a même plusieurs personnes chez lesquelles il se manifeste d'une manière si prononcée, qu'elles sollicitent ardemment ceux qui ne sont pas encore parvenus au même point de se repentir et de se convertir. Sans doute il y a dans le nombre de ceux qui agissent de cette manière des gens qui sont animés par l'orgueil spirituel; il en est d'autres qui diffèrent d'avec leurs frères sur plusieurs points de doctrine, principalement en ce qui concerne la confession des péchés; mais tous demandent la régénération du cœur, une foi vivante, et, ce qui en est le fruit, une vie vertueuse. Ils se sont éloignés de tous les vices grossiers, et mènent une conduite honorable et respectable.

Digitized by Google

Ce changement spirituel s'est particulièrement manifesté en ce qui concerne la tempérance dans l'usage des liqueurs fortes. Aux marchés (ou foires) de Karesand et de Wittangi, qui ont lieu au même moment que la levée des taxes et la réunion des cours de district, on n'a vu ni eau-de-vie ni liqueur spiritueuse. Les paysans qui, là encore plus qu'ailleurs, avaient été antérieurement adonnés à l'ivrognerie, ont pris un tel dégoût pour l'eau-de-vie, que si quelque ivrogne eût été désireux de satisfaire son penchant, non-seulement il aurait fallu qu'il eût apporté sa bouteille avec lui, mais il aurait dû y recourir en cachette, afin d'éviter les reproches et même les vexations du peuple, qui regarde généralement l'eau-de-vie comme une boisson infernale. Un riche propriétaire du village de Sappet, qui était précédemment connu comme un des plus grands commerçants en liqueurs, a cessé ce trafic, et vient de persuader à son fils, qui faisait le même métier, d'y renoncer aussi. A la foire de Wittangi, un libraire qui s'y était rendu a vendu pour 5 à 600 piastres de livres religieux.

Le changement dans l'état religieux du peuple a amené une grande diminution dans les procès et dans les accusations criminelles. Il est

Digitized by Google

plusieurs grandes paroisses (le rapport les nomme) où, chose inouïe, il ne s'est commis dans le courant de l'année dernière aucun crime. Si les procès civils continuaient à diminuer dans la même proportion, une perte considérable serait inévitablement éprouvée par les juges, dont les salaires seront fort réduits par le déficit des honoraires que leur paient les plaideurs.

Tous ceux qui ont connu les paysans lapons et leur insurmontable passion pour les liqueurs fortes, qui ont été témoins des tromperies opérées sur eux par la cupidité de leurs voisins suédois qui en profitaient, des scènes sauvages qui en résultaient dans les foires et dans tous les lieux de rassemblement, seraient remplis de la plus grande surprise en assistant à une pareille transformation, et en rencontrant dans les mêmes lieux où ils ont vu autrefois ces turbulents sous l'influence de l'ivresse, aussi calmes et tranquilles que s'ils étaient rassemblés dans le cimetière avec l'intention d'entrer dans le temple. Ce changement est dû aux efforts et au zèle déployé par plusieurs pasteurs et catéchistes pour implanter au milieu de ce peuple les principes religieux et l'horreur du vice.

Duby, Pasteur.

Digitized by Google

LA TÂCHE DE LA JEUNE CHRÉTIENNE.

SERMON

POUR UNE RÉCEPTION DE CATÉCHUMÈNES,

Par JULES PALLARD, pasteur.

Puisque vous savez ces choses, vous serez heureux si vous les pratiquez. (Jean XIII, 17.)

MES BIEN AIMÉS FRÈRES EN JÉSUS-CHRIST NOTRE SAUVEUR !

C'est avec joie que l'Eglise se rassemble pour présenter au Seigneur quelques nouveaux disciples, et pour réparer ainsi, par des acquisitions qu'elle espère devoir être précieuses, les pertes multipliées que le temps, dans sa marche, ne cesse de lui causer. — C'est avec joie et avec reconnais-

Digitized by Google

sance que des parents religieux viennent offrir au Père commun de tous les hommes, des enfants qu'ils chérissent et sur lesquels ils implorent de tout leur cœur les bénédictions d'en-haut. — C'est avec une sainte joie et une chrétienne émotion que ces jeunes personnes, instruites des leçons de l'Evangile, et touchées de leur divine beauté, sont entrées dans ce temple pour y prendre place dans les rangs des chrétiens, et pour prêter solennellement à leur Dieu et à leur Sauveur un serment d'obéissance et d'entière fidélité.

En effet, mes Frères, elle est intéressante et belle la position de la jeune catéchumène qui, le cœur pénétré et l'âme profondément touchée des saintes vérités de la foi, désire avec ardeur de ratifier le vœu de son baptême, demande à l'Eglise de l'enrôler sous l'étendard de la croix, et, en présence de ses Frères, s'engage librement à vivre et à mourir dans la religion de Jésus-Christ. — Oh ! qu'il est grand parmi nous le nombre de ceux qui trouvent cette position digne d'envie ! qui, se reportant à l'époque où ils entrèrent eux-mêmes dans l'Eglise, se rappelant leurs saintes espérances, leurs pieux transports et la pureté de leur cœur, se rappelant aussi le triste changement qui s'est opéré

Digitized by Google

en eux et l'emploi qu'ils ont fait de leurs jours, voudraient effacer la trace des années écoulées depuis lors, et regrettent amèrement de s'être éloignés du Dieu qu'ils avaient promis de servir, d'avoir commis tant de fautes et négligé tant de devoirs ! — Puissiez-vous, Catéchumènes, puissiez-vous sentir toute la beauté, tous les avantages de votre situation actuelle ; puisse votre cœur offrir ses actions de grâce à ce Dieu tout bon, qui a fait luire pour vous cette sainte journée ; puisse votre âme, brûlant de zèle pour le christianisme et d'amour pour son Sauveur, recevoir en ce moment solennel des impressions qui s'y gravent en traits ineffaçables ; puissiez-vous, vous éloignant avec effroi de tout ce qui n'est que vanité, mensonge et séduction, vous attacher sincèrement aux lois de l'Evangile, et en demeurer toute votre vie de fidèles observatrices !

Mais si vous avez raison de vous réjouir de cette fête religieuse, je ne voudrais pas cependant qu'il n'y eût point de place dans vos cœurs pour un autre genre d'émotion ; c'est aussi le jour des graves réflexions, des idées sérieuses et des engagements sacrés ; c'est un jour qui doit vous inspirer une crainte salutaire, pour peu que vous réfléchissiez à

Digitized by Google

votre faiblesse, à votre avenir, à votre responsabilité. Vous venez dire à Dieu comme David : *Nous observerons constamment ta loi, nous ne cesserons de la pratiquer;* mais c'est peu de faire cette promesse : il s'agit de la tenir, toute difficile et toute immense qu'elle soit; le saurez-vous toujours? Saurez-vous toujours *choisir la bonne part,* toujours résister au monde et à ses dangers, toujours triompher de vos mauvais penchants et des tentations dont ils sont la cause, toujours prêter une oreille docile à la voix du devoir et de la religion, toujours demeurer vertueuses et pures, toujours chercher et trouver votre bonheur dans l'obéissance au Maître que vous voulez servir? — Ah! si votre jeunesse et votre inexpérience vous empêchent peut-être, Catéchumènes, d'éprouver à un haut degré ces inquiétudes et cette défiance de vous-mêmes, pour nous, il nous est impossible de ne pas les ressentir vivement. Le passé parle trop haut pour ne pas nous effrayer sur l'avenir; les exemples qu'il nous fournit sont trop nombreux et trop affligeants pour ne pas nous inspirer des craintes à votre égard; les chutes sont trop fréquentes pour que nous n'ayons pas le droit et le devoir de vous dire : *que celle qui est debout prenne garde de tomber!*

Digitized by Google

Aussi voulons-nous consacrer cette heure à méditer avec vous sur la grande tâche que vous impose votre entrée dans l'Eglise ; nous vous présenterons ces idées avec simplicité, désirant par-dessus tout que vous en compreniez bien l'importance, et que vous en fassiez souvent le sujet de vos réflexions ; nous vous demandons de les écouter avec calme, avec recueillement, avec un esprit de prière et un vif désir d'en profiter ; nous espérons, chrétiens, que vous nous accorderez aussi votre attention religieuse, et que, faisant sur vous-mêmes un retour bien naturel, vous vous appliquerez ce que nous adressons plus spécialement à ces jeunes chrétiennes.

O mon Dieu, source de lumière, de sagesse et de vérité, ton faible serviteur ne peut rien sans ton secours. Il l'implore du fond de son âme ; il te conjure de faire entendre toi-même cette voix qui remue les consciences et qui les touche à salut, de bénir ses efforts, de lui inspirer les conseils les plus utiles pour ces néophytes de la foi. Il te conjure aussi de bénir tous les chrétiens rassemblés dans ce temple, de sanctifier toutes les résolutions qui vont être formées, et d'exaucer toutes les prières que des cœurs émus font monter jusqu'à toi ! Amen !

Digitized by Google

Puisque vous savez ces choses, disait Jésus à ses apôtres après leur avoir donné d'importantes instructions, *puisque vous savez ces choses, vous serez heureux si vous les pratiquez.* — Catéchumènes, nous vous appliquons ces paroles. Puisque vos différents devoirs vous ont été exposés en détail, puisque vous n'ignorez pas les engagements que contracte tout disciple en devenant membre de l'Eglise chrétienne, *vous serez heureuses* si vous vivez dans ce monde dévouées à cet Evangile, attachées à tous ces devoirs, et religieusement fidèles à ces engagements.

Toutefois, il est une première pensée qui me préoccupe, et que je ne puis vous cacher. Jusqu'à quel point pouvons-nous dire : *puisque vous savez ces choses ?* Est-il bien vrai que vous les connaissiez suffisamment, ces grandes vérités et ces importants devoirs ? Est-il bien vrai que vous ayez gravé jusqu'au fond de votre âme les enseignements que vous avez reçus ? Est-il bien vrai que, toutes, vous soyez en état de rendre compte de votre foi et de vos espérances? — Hélas ! nous ne le savons que trop bien, votre instruction religieuse est loin d'être complète; il n'est aucune de vous qui puisse la regarder comme achevée, et, pour quelques-unes,

Digitized by Google

elle est à peine commencée. — Pour la plupart, vous arrivez à l'âge où la raison se forme sans avoir été préparées à la connaissance si importante de la religion. C'est pour vous une chose nouvelle; ni des lectures particulières, ni un culte de famille, ni même l'étude de la Parole de Dieu, n'ont jeté dans votre cœur quelques bonnes semences, prêtes à y germer et à porter des fruits; puis, même pendant la durée de votre instruction, vous ne pouvez pas toujours y consacrer le temps convenable, vous dérobez à des occupations qui remplissent toute votre journée quelques instants beaucoup trop courts pour une œuvre qui est pourtant *la seule chose nécessaire*, et, arrivées au terme, vous semblez croire trop souvent que tout est fini, et que vous n'avez plus rien à apprendre sur ce grave sujet.— Je le sais: il y a sur ce point des exceptions à faire; il y a des positions, plus heureuses selon le monde, qui laissent quelques-unes de vous libres de l'emploi de leurs heures; il y a des parents chrétiens qui développent chez leurs enfants les sentiments religieux, qui leur donnent, soit par leurs leçons, soit par leur exemple, le goût des choses saintes et des habitudes de piété; il y a des catéchumènes qui font une instruction solide, et qui

Digitized by Google

en offrent des preuves satisfaisantes. — Et cependant, c'est aux unes comme aux autres que je demande si, dans le fond de leur conscience, elles peuvent se dire : *puisque nous savons ces choses;* si elles ont pu prendre place sur ces bancs en se rendant le témoignage d'être parfaitement préparées à recevoir le titre de disciples de Jésus-Christ ; si elles ont, en un mot, cette foi ferme et éclairée qui les empêchera de *flotter à tout vent de doctrine*, qui les garantira de *la tromperie des hommes*, et leur permettra de *répondre à tous ceux qui demanderont raison de leur croyance*. — Non, Catéchumènes, nous augurons assez bien de votre modestie et de votre sincérité pour être sûr que vous ne vous faites pas de pareilles illusions, et que vous reconnaissez avec candeur tout ce qu'il vous reste à acquérir pour que votre instruction religieuse soit vraiment complète, solide, féconde en fruits de sanctification, de salut et de vie.

Mais ce n'est pas tout encore. Si, avec cette instruction chrétienne imparfaite à quelques égards, mais que vous aurez soin de continuer, avec cette foi que je voudrais plus ferme, mais dont j'aime à reconnaître la sincérité, vous n'aviez à parcourir qu'une route facile où chacun s'empressât de vous

Digitized by Google

soutenir et de vous diriger, qu'à remplir un petit nombre de devoirs qui n'exigeassent de votre part ni lutte ni sacrifices, je m'inquièterais peu pour vous de l'avenir, et je vous répèterais encore avec confiance : *puisque vous savez ces choses, vous serez heureuses si vous les pratiquez.* — Mais, je m'empresse de vous le dire, la carrière où vous entrez est semée d'obstacles et pleine de dangers ; la tâche qui devient la vôtre va s'agrandir de jour en jour, et vous ne tarderez pas à la trouver difficile, pesante, peut-être beaucoup trop forte pour vous.

Jusqu'à présent elle a été bien facile, cette tâche, et, d'ailleurs, à peine pouvait-on dire que vous fussiez responsables de la manière dont vous la remplissiez. Dès aujourd'hui, cette grave responsabilité commence ; vous prenez des engagements, et il s'agira de les tenir ; vous devenez membres de l'Eglise de Jésus-Christ ; vous le choisissez pour votre maître ; vous devrez par conséquent le servir, et vous aurez un compte à lui rendre. — Comprenez bien ce changement que le cours des années et la cérémonie que nous célébrons apportent dans votre existence ; ce Dieu, *devant qui,* vous le savez, *tout est nu et à découvert,* ce Dieu jugera désormais vos actions, vos paroles et vos pensées. Il ap-

Digitized by Google

préciera dans votre conduite le bien et le mal, les efforts que vous ferez pour lui rester fidèles, aussi bien que vos négligences et vos chutes; et, un jour, il prononcera sur l'ensemble de votre vie une sentence irrévocable : il vous récompensera de votre fidélité, ou vous punira de vos désobéissances. — Le livre où s'inscriront les détails de votre conduite est encore un livre blanc, mais ses pages vont commencer à se remplir, et c'est de vous qu'il dépend d'y retrouver un jour des choses qui vous couvriront de honte, ou qui pénètreront vos cœurs de la plus vive joie.

A cette idée si propre à vous inspirer les plus sérieuses réflexions, joignez, Catéchumènes, l'étendue de votre tâche. Pour être dignes du beau nom de chrétiennes que vous allez recevoir, vous devez vous acquitter fidèlement de toutes les obligations qu'impose la doctrine de notre Sauveur, et; plus vous avancerez dans la vie, plus vous verrez s'agrandir rapidement le cercle de ces obligations. — Ce qu'on vous demande maintenant, c'est de vous conduire dans l'intérieur de vos familles comme des enfants soumis, comme des filles dévouées; c'est d'aimer vos parents d'un amour véritable qui vous empêche de rien faire qui puisse

Digitized by Google

leur causer du chagrin; c'est de leur prodiguer des soins et des égards, de leur témoigner plus de respect à mesure que le temps, en diminuant leurs facultés et leurs forces, augmente les vôtres et vous accorde de nouveaux dons. — Ce qu'on vous demande maintenant, c'est d'aimer vos frères et vos sœurs, de vivre avec eux dans une parfaite harmonie, de supporter patiemment leurs défauts, de les consulter s'ils ont plus d'expérience que vous, de les protéger et de concourir à leur éducation s'ils sont plus jeunes. — Mais bientôt de nouveaux devoirs vous attendent, devoirs qui, dérivant des circonstances particulières de votre vie, pourront varier de nature ; devoirs que le voile qui cache votre avenir ne permet pas de vous signaler par des détails précis, mais devoirs toujours aussi sérieux que difficiles, aussi nombreux que sacrés. — Plusieurs de celles qui m'écoutent, placées par la Providence dans une condition inférieure selon le monde, devront dès à présent gagner leur vie du travail de leurs mains; elles connaîtront, toutes jeunes encore, les inquiétudes et les fatigues de l'âge mûr ; elles devront supporter peut-être de nombreuses et sévères privations, et suivre une route semée d'écueils, qu'une conduite à la fois prudente

Digitized by Google

et religieuse pourra seule leur faire éviter. — D'autres, au contraire, différemment partagées, entourées de toutes les jouissances du luxe, prévenues dans tous leurs désirs, n'ayant qu'à choisir entre les joies de ce monde, se verront par cela même exposées à tous les pièges de la vanité, à tous les dangers des richesses, à tous les écueils d'une oisive et périlleuse frivolité. Ah ! n'est-il pas à craindre que leur cœur, en s'attachant à la terre, ne s'éloigne de Dieu, et que les choses visibles ne leur fassent oublier le ciel et l'éternité ! — Quelques-unes de vous ne conserveront pas longtemps encore les êtres chéris qui leur ont donné le jour. Livrées à elles-mêmes à une époque de la vie où l'on a besoin sans cesse de directions et de conseils, privées de la tendre mère qui connaissait si bien le fond de leur cœur, et dans le sein de laquelle elles déposaient avec tant de confiance leurs plus secrètes pensées; ou bien, séparées d'un père affectionné qui aurait protégé leur faiblesse et guidé avec amour leurs premiers pas dans la carrière, elles trouveront autour d'elles un vide bien difficile à combler; effrayées de leur tâche, exposées à une foule de séductions et de dangers, elles regretteront plus d'une fois les paisibles années de leur première jeu-

Digitized by Google

nesse ; puissent-elles tout au moins en conserver l'innocence ! — D'autres, que le monde appellera plus heureuses, recevront dans quelques années le titre sacré d'épouses, et commenceront pour ainsi dire une existence toute nouvelle. Peut-être, et Dieu le veuille, y trouveront-elles le bonheur ; mais ce qui est encore plus certain, c'est qu'elles y trouveront des devoirs nouveaux, multipliés, quelquefois même bien pénibles à remplir ; c'est que leur imagination aura paré cet avenir de couleurs si brillantes, qu'il sera presque impossible, même aux mieux partagées, de ne pas éprouver de mécompte, et de ne pas se dire plus d'une fois : le vrai bonheur ne se trouve pas sur la terre. Et si Dieu leur accorde la joie d'être mères, de voir grandir sous leurs yeux une jeune famille qui les consolera de bien des peines, et fera naître dans leur cœur bien des espérances, que l'avenir ne se charge pas de réaliser toujours, combien d'importantes obligations viennent s'ajouter à toutes les précédentes, combien leur tâche devient sérieuse, combien augmente leur responsabilité !

Je ne m'arrête pas sur un avenir encore éloigné de vous, et, dans cette rapide esquisse de vos devoirs, j'ai à peine effleuré les principales idées.

Digitized by Google

Mais, à côté de ces devoirs qui rivalisent d'importance, je suis frappé, Catéchumènes, des dangers de tout genre qui, en les rendant plus difficiles et souvent même pénibles, ne tarderont pas à menacer votre foi et votre vertu.

Aujourd'hui, je veux le croire, vous aimez la religion, vous en sentez le prix et la beauté divine, vous bénissez ce Dieu tout bon qui a daigné se faire connaître aux hommes, et ce Sauveur adorable qui est descendu sur la terre pour vous instruire, qui est *mort pour nos offenses,* qui est *ressuscité pour notre justification;* ce n'est pas sans une émotion sincère que vous êtes venues vous asseoir sur ces bancs, et les engagements que vous allez prendre, c'est du fond de vos cœurs que vous voulez les prêter. — Mais, à la même place que vous occupez à cette heure, combien n'y a-t-il déjà pas eu de jeunes personnes tout aussi bien disposées que vous pouvez l'être, tout aussi sincères dans les manifestations de leur piété, tout aussi fermes dans la foi qu'elles professaient, et qui, plus tard, ont attristé notre église par leur tiédeur, par leur indifférence, par la violation de leurs promesses. Peu de temps après leur réception, on les cherchait inutilement, le dimanche, dans nos saintes assemblées; on les

Digitized by Google

voyait ne s'approcher de la table sainte qu'à de longs intervalles, et avec des dispositions qui auraient dû les en éloigner tout-à-fait ; et quand on leur demandait si la prière et la lecture de la Parole étaient, ainsi qu'elles l'avaient juré, leurs devoirs de tous les jours, leur réponse n'était qu'un mensonge ou qu'une déplorable négation. Ah! croyez-en celui qui vous parle, ce ne sont là ni des suppositions, ni des exagérations ; ce sont de tristes réalités dont chaque année fournit de nouveaux exemples, et il n'est pas un seul de vos pasteurs qui, s'il en était besoin, ne pût justifier par des noms propres la vérité de mon assertion. — Eh bien, ce qui a déraciné dans le cœur de ces catéchumènes infidèles la foi qu'on y avait plantée, ce qui les a éloignées de Dieu, peut aussi ébranler vos principes religieux et vous faire déserter la route du salut et de la vie. Vous vivrez comme elles dans un monde où règnent l'indifférence et la tiédeur ; vous entendrez comme elles des conversations où les maximes d'une morale tout humaine remplacent les préceptes sublimes des Ecritures, où l'on ne rougit pas de tourner en ridicule les choses saintes, et de nier sans preuves les vérités de la foi ; vous verrez comme elles des familles qui s'ap-

Digitized by Google

pellent chrétiennes, et qui ne le sont pas, qui même en sont venues par degrés à s'abstenir de tout acte religieux; peut-être lirez-vous comme elles ces écrits dangereux qui, en faussant votre jugement, en égarant votre sensibilité, ou même en corrompant votre cœur, compléteront le mal que le contact du monde aura commencé, ensorte que vous vous trouverez sans défense au milieu des piéges, des séductions, des dangers, dont le chrétien ne peut sortir vainqueur quand il ne saisit pas toutes les armes de son Dieu.

Et, je ne dois point vous le cacher aujourd'hui, ce n'est pas seulement le monde que vous avez à craindre : il faut encore vous défier de votre propre cœur. — Vous entrez, en effet, dans l'âge des passions, et le calme qui, jusqu'ici, a pu régner dans votre âme, ne durera pas longtemps encore; vous commencez ces belles années de la jeunesse qui s'offrent à vous parées des dons les plus précieux, riches en promesses et en espérances, et qui, si souvent, ne laissent après elles que d'inutiles regrets et des remords amers. — Pour les prévenir, ces remords, saurez-vous veiller continuellemment sur vos cœurs? Le cœur, c'est *la source de la vie;* c'est *de là, comme d'un bon trésor, que vous devez tirer*

Digitized by Google

de bonnes choses; c'est du cœur que viennent les nobles pensées, les saintes résolutions, les généreux sacrifices, la force contre le mal, le dévouement au devoir, tout ce qui honore et relève le chrétien. Mais *c'est aussi du cœur que vient tout ce qui souille l'homme;* votre cœur peut vous perdre aussi bien qu'il peut vous sauver. Saurez-vous vous tenir en garde contre des dispositions dangereuses, dont vous portez le germe au-dedans de vous, et auxquelles le contact du monde menace de donner un redoutable développement? Saurez-vous étouffer ces passions naissantes, contre lesquelles vous pouvez aujourd'hui lutter avec succès, mais dont, plus tard, il ne serait plus temps de vouloir triompher? Saurez-vous, pour en indiquer quelques-unes entre beaucoup d'autres, saurez-vous résister à cet amour de la flatterie, qui aura pour vous tant d'attraits, et qui a perdu tant de jeunes personnes? Profitant de votre inexpérience et comptant sur votre crédulité, le flatteur, par son langage doucereux, par ses paroles insinuantes, par ses éloges adroits, mais exagérés ou menteurs, pourra vous faire bien du mal, égarer votre jugement, vous tromper sur vos devoirs, vous éloigner peut-être du sentier de la vertu, si vous ne le fuyez

Digitized by Google

pas comme un être dangereux, ou si vous ne savez pas soulever le masque dont il se couvre, pour le voir sous ses véritables traits, et pour vous assurer ainsi qu'il n'y a que fausseté sur ses lèvres et perfidie dans son cœur.

Saurez-vous résister à cette ardeur pour le plaisir et la dissipation, qui se développera rapidement, si vous n'avez pas soin de la combattre, si vous ne savez pas vous dire qu'un pareil penchant s'oppose à la pratique des vertus chrétiennes et à l'accomplissement des devoirs les plus sacrés, qu'il frappe de stérilité les facultés les plus nobles, les dons les plus heureux, et que ce n'est pas pour les dépenser follement, et n'en retirer aucun fruit, que Dieu vous donne ici-bas quelques années de vie?

Saurez-vous résister, enfin, à une passion qui fait tant de mal dans les rangs de vos devancières, et qui menace spécialement votre âge et votre sexe, je veux dire la vanité? Malheur à vous, si elle était un jour le mobile de vos projets et de votre conduite! c'est un ennemi dont les coups portent juste, dont les attaques sont dangereuses, et les triomphes déplorables; c'est le secret adversaire de votre vertu, de votre perfectionnement, de votre âme immortelle ; si vous devenez jamais ses esclaves,

Digitized by Google

vous ne craindrez pas longtemps d'employer de coupables moyens pour satisfaire ses désirs multipliés, ses exigences qui ne connaissent point de bornes ; la route est glissante, et mène à un précipice, sur les bords duquel il vous serait impossible de vous arrêter. Hélas ! de combien d'exemples il nous serait facile d'appuyer nos paroles, et que de voix, jusque dans ce temple, pourraient se joindre à la nôtre pour confirmer une si triste vérité !

Catéchumènes, votre tâche est grande, votre tâche est difficile, j'ai cherché à vous le montrer ; mais cette tâche, si vous savez la remplir, assurera votre bonheur présent, et surtout votre bonheur à venir : *puisque vous savez ces choses, vous serez heureuses si vous les pratiquez.* — A peine avez-vous fait quelques pas dans la route de la vie, et vous savez déjà quelle satisfaction est attachée à l'accomplissement d'un devoir ; vous connaissez déjà les douces émotions d'un cœur qui a repoussé le mal pour faire le bien, et imposé silence à la voix de quelque mauvais penchant, pour écouter et pour suivre celle de la conscience ; vous n'ignorez pas non plus les regrets, le mécontentement, le secret malaise, qui suivent inévitablement une

Digitized by Google

faute, et qui en sont la punition première. — Il en sera de même pendant toute votre vie, ne l'oubliez jamais, jeunes chrétiennes. Plus vous serez fidèles à vos engagements, plus vous ferez d'efforts pour tenir toutes vos promesses, plus vous *vivrez dans ce monde selon la tempérance, la justice et la piété*, et plus il y aura dans votre âme de calme, de paix, de joie, de véritable bonheur; quand vous aurez eu le courage de faire quelque sacrifice au devoir, de vous refuser, par exemple, un plaisir, pour vous acquitter d'une obligation pénible, vous en recueillerez toujours une douce récompense et des avantages précieux, car, dans ce monde, après Dieu, il n'y a que le devoir qui ne trompe jamais. — Je ne viens pas vous dire que vous éviterez ainsi les peines et les traverses de la vie, et que vous en atteindrez le terme sans avoir connu les épreuves et versé des larmes quelquefois bien amères. Non, non; vous aurez, comme les autres, votre part dans les afflictions; vous aurez vos soucis, vos inquiétudes et vos douleurs, vos nuits d'angoisse et vos journées de deuil; et je ne vous en plains pas, Catéchumènes, car c'est la route qui mène au royaume de Dieu ! — Mais s'il y a une chose au monde qui puisse adoucir ces amertumes, vous soutenir dans

Digitized by Google

cette lutte parfois si redoutable, surtout vous consoler avec quelque efficace quand vous serez plongées dans la tristesse, sachez-le bien, ce sera la conscience d'être restées fidèles à votre Dieu, d'avoir pris sa Parole pour règle de vie, et son divin Fils pour modèle. — C'est ainsi que, même au jour de l'adversité, *vous serez heureuses*, si vous êtes véritablement chrétiennes ; *le joug du Seigneur vous paraîtra doux et son fardeau léger*, alors qu'il semble dur et insupportable à ceux qui s'éloignent du Créateur et qui refusent de faire sa volonté ; vous aurez *choisi la bonne part*, et, comme la pieuse Marie, vous la garderez soigneusement jusqu'à votre heure dernière.

C'est à ce moment si grave, si solennel, que vous comprendrez mieux encore la folie de ceux qui n'ont été que de nom disciples de l'Évangile, et vous vous applaudirez d'avoir *aimé Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme ;* vous verrez sans effroi arriver l'heure du départ ; vous quitterez la terre, sachant que les êtres chéris que vous y laissez vous rejoindront bientôt ; *vous serez heureuses* d'aller auprès de votre Père céleste, car vous ne connaîtrez ni les remords, ni les terreurs, qui bouleversent alors l'âme du méchant. — Et que vous

Digitized by Google

dirai-je, que vous dirai-je du bonheur qui vous attend dans les Cieux? Vous parlerai-je de l'accueil que vous y recevrez de votre divin Sauveur, qui prépare déjà, vous le savez, *des places* pour ses disciples fidèles : *Venez à moi*, vous dira-t-il, *vous que mon père a bénies, venez posséder l'héritage qui vous a été promis; vous vous êtes déclarées pour moi devant les hommes, je vais me déclarer pour vous devant le trône du Tout-Puissant.* Vous parlerai-je du jugement qui sera porté sur votre vie, et de la sentence qui vous sera adressée? *Cela va bien, bon serviteur; puisque tu as été fidèle dans le peu que je t'avais confié, je te confierai de plus grandes choses; entre dans la joie de ton Maître; la vie éternelle appartient à ceux qui, par la persévérance dans les bonnes œuvres, cherchent la gloire, l'honneur et l'immortalité.*—Vous parlerai-je, enfin, de cette éternité qui alors s'ouvrira devant vous, et qui sera donnée à tous ceux qui auront *conservé le précieux dépôt de la foi?* de cette éternité, *où il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni tristesse, où la mort ne sera plus*, où Jésus accomplira ces promesses magnifiques : *celui qui vaincra, je le ferai asseoir sur mon trône; je n'effacerai point son nom du Livre de vie, et il sera comme*

Digitized by Google

une colonne dans le temple de mon Dieu. — Oui, Catéchumènes, si, pendant votre séjour ici-bas, vous *pratiquez* fidèlement les choses que vous avez apprises, ce n'est pas seulement un bonheur imparfait, un bonheur de quelques jours, que nous vous promettons de la part de Dieu; mais, nous vous le déclarons en son nom, nous vous le déclarons dans cette chaire de vérité, *vous serez heureuses* pendant l'éternité tout entière.

Oh ! que cette grande idée, que cette promesse glorieuse, que ces célestes espérances, vous soutiennent et vous encouragent ! Votre tâche est grande, et réclame toutes vos forces, nous ne l'avons point déguisé ; mais qu'elle est belle, cette *couronne de justice,* qui ceindra le front du véritable disciple de Jésus-Christ ! Quels efforts, quels progrès, quelles vertus, quel dévouement pourraient se comparer jamais à la récompense qui lui est offerte ! — Aussi, je n'en doute nullement, cette couronne et cette récompense, vous voulez travailler pour les obtenir un jour; vous voulez *faire valoir les talents que le Maître vous a confiés ;* vous voulez *suivre les traces* de ce divin Jésus, dont vous avez médité et admiré la vie ; comme saint Paul, vous voulez *poursuivre votre course, afin d'atteindre*

Digitized by Google

dre le but, et, comme les vierges sages, *tenir vos lampes allumées*, pour n'être pas surprises par l'arrivée de l'époux.

Mais suffirait-il, en ce jour, de vous rappeler la grandeur et les difficultés de votre tâche, et d'exciter votre zèle en vous montrant les sublimes perspectives du disciple fidèle? Faibles enfants de la poudre, suffirait-il de vous dire : travaillez, luttez, combattez, persévérez, et vous triompherez dans la lutte, et vous remporterez le prix du combat?— Ah! qu'un tel langage serait éloigné de celui de l'Évangile, et comme l'expérience vous apprendrait bientôt qu'avec vos seules forces vous êtes pour ainsi dire désarmées contre vos ennemis!— Quelque fermes que puissent être aujourd'hui vos résolutions chrétiennes, quelque sincère que soit votre désir d'accomplir la volonté du Seigneur, quelque sainte horreur que vous inspire maintenant le péché, si vous ne pouviez compter que sur vous pour tenir vos engagements et pour repousser le mal, hélas! je n'hésite pas à le dire, vous seriez bientôt punies de votre présomption et humiliées par vos défaites. — Mais, vous le savez, Catéchumènes, et depuis longtemps vous en bénissez votre Père céleste, il a eu pitié de notre faiblesse,

Digitized by Google

et il fait jaillir tout autour de nous des *sources vives*, où chacun peut puiser avec abondance la véritable force et les secours les plus efficaces. Vous les connaissez déjà, ces sources précieuses que Jésus vous signale dans nos saints livres, et auprès desquelles il vous appelle avec tant de sollicitude et d'amour; écoutez ses invitations touchantes, et, comme des brebis fidèles, suivez la voix de ce bon Berger.

Que la prière soit pour vous un auxiliaire de chaque jour, et qu'elle vous fasse chercher auprès de Dieu la force qui vous manque, car s'*Il est pour vous, qui sera contre vous?* Ah! si vous pouviez savoir tout le bien que produit une prière fervente qui, partant du cœur, le réchauffe et l'ennoblit, combien est fort contre la tentation celui qui, au moment du péril, retrempe son courage en élevant son âme à Dieu, et comme ce Dieu voit avec complaisance une jeune chrétienne qui, pénétrée de sa faiblesse, tourne les yeux vers le Ciel pour y demander du secours, —vous vous engageriez sur l'heure à prendre cette sainte habitude et à n'y jamais manquer. A la prière, jeunes filles qui entrez dans l'Église! Ce n'est pas là le cri du monde, mais c'est le plus utile conseil que nous puissions

Digitized by Google

vous donner; ne commencez jamais la journée sans vous placer sous la protection du Très-Haut, sans le conjurer d'être avec vous, de vous soutenir par son Esprit et de *vous préserver du mal;* ne terminez jamais la journée sans vous humilier devant Dieu, sans implorer son pardon, sans le bénir du fond de votre cœur. Alors la prière sera pour vous ce qu'elle fut pour le vertueux Joseph, un bouclier qui vous garantira des séductions, et, au milieu des piéges de ce monde, nous serons tranquilles sur votre sort, car *Celui qui sera en vous est plus puissant que le monde.*

Vous possédez dans la Bible un second et précieux auxiliaire. Qu'elle soit toujours comme *une lampe à vos pieds* et comme *une lumière dans vos sentiers;* jamais vous n'y chercherez en vain des conseils, des directions, des secours; jamais vous ne l'ouvrirez sans vous sentir plus attachées au devoir, plus éloignées du mal, plus dévouées à votre Dieu et à votre Sauveur; jamais vous ne la fermerez sans reconnaître toute la vertu de ce livre, et sans éprouver un salutaire effet.

Venez à la table sainte toutes les fois que le Seigneur vous y appellera, mais n'en approchez jamais sans vous être sérieusement préparées à

Digitized by Google

cette grande solennité, par la retraite, par de pieux exercices, par un examen consciencieux de votre cœur et de votre conduite. Alors vous y trouverez le secours d'en-haut, vous vous unirez plus étroitement à votre Rédempteur, vous y retremperez vos âmes, et vous recommencerez la lutte avec une nouvelle ardeur.

Que, le jour du Dimanche, à moins d'un obstacle insurmontable, l'heure du service divin vous ramène régulièrement dans le temple. N'allez pas vous en éloigner parce que vous ne serez plus catéchumènes; *n'abandonnez pas les saintes assemblées* à l'instant où vous promettez au Seigneur de les fréquenter assidûment ; gardez-vous de manquer ainsi à vos engagements et de rejeter un puissant moyen de salut.

Et vous, Pères et Mères, gardez-vous aussi de détruire chez ces chères enfants, par vos discours ou par votre conduite, l'œuvre que Dieu a commencée en elles. Malheur à vous, si vous étiez pour ces catéchumènes une occasion de chute, et si elles devaient perdre leurs habitudes de piété, en voyant chaque jour votre indifférence, ou même votre incrédulité. Malheur à vous, si le Juge suprême, qui vous demandera compte des enfants qu'il vous

Digitized by Google

a confiés, devait un jour vous adresser ces paroles foudroyantes : C'est vous qui les avez perdues! Mon Dieu! mon Dieu! qu'il ne se perde aucune de ces jeunes âmes qui se donnent à toi avec amour! Nous ignorons ce que leur réserve l'avenir, mais nous savons que tu te tiens auprès d'elles, et que, quand elles te chercheront, elles te trouveront toujours!

Allons, Catéchumènes, entrez dans la noble carrière que doit parcourir le chrétien; prenez place à côté de celles qui vous ont précédées dans la lice; venez vous joindre à ces femmes chrétiennes dont notre Eglise s'honore à juste titre, et dont elle serait heureuse de voir le nombre s'augmenter; venez donner l'exemple d'une piété modeste et sincère, d'une foi vivante et éclairée, d'une conduite charitable et pure! — Prenez-y garde, cette heure est solennelle! C'est l'heure où vos noms se gravent dans le Livre de vie, et il dépend de vous qu'un jour, à côté de ces noms, l'ange du Seigneur inscrive ceux de *sauvé* ou de *condamné!* Cette heure est solennelle; vous vous la rappellerez à votre lit de mort; vous vous la rappellerez peut-être avec joie, peut-être avec d'inutiles remords.—

Digitized by Google

Oh ! je voudrais remuer profondément vos cœurs, et les toucher à salut. Ecoutez la voix de l'Eglise qui vous reçoit avec empressement dans son sein, qui vous conjure de ne jamais l'affliger par votre conduite, qui espère trouver en vous des membres fidèles et dévoués. Ecoutez la voix de vos pasteurs qui vous supplient de ne point oublier les instructions qu'ils vous ont données, de marcher d'un pas ferme dans le sentier du devoir, et de ne pas leur faire regretter le jour où ils vous admirent à la table sacrée. Ecoutez la voix de vos parents qui vous entourent avec émotion dans cette sainte journée, qui adressent au ciel pour vous les plus ferventes prières, qui placent dans des enfants chéris toutes leurs joies, tout leur bonheur, toutes leurs espérances. Et, par-dessus toutes ces voix, écoutez celle de votre Maître qui accueille avec bonté de nouveaux disciples, qui vous confère le titre de chrétiennes, mais qui veille sur vous, qui vous voit de nuit comme de jour, et qui vous jugera pour l'éternité.

Que de graves pensées doivent, à cette heure, se presser au-dedans de vous ! Humiliez-vous, Catéchumènes, humiliez-vous devant Celui qui sonde les cœurs ; priez-le de toute votre âme pour qu'il

Digitized by Google

vous fortifie, pour qu'il vous soutienne, pour qu'il vous prenne à lui.

Chrétiens, mes bien-aimés Frères, joignez-vous à ces jeunes disciples qui vous demandent aussi vos vœux et vos prières, et, tous ensemble, disons du même cœur : O Eternel, nous t'invoquons pour ces nouveaux enfants que nous venons placer sous ta protection et entourer de ton amour ; c'est au nom de leurs parents, de leurs amis, de l'Eglise tout entière, que nous assiégeons le trône de tes miséricordes. Dirige ces faibles Catéchumènes, sauve-les des périls qui les menacent, viens à leur secours ; nous te le demandons avec la plus profonde humilité ; viens à leur secours, Dieu de l'Évangile, ensorte que cette Eglise soit toujours fière de les appeler ses enfants, ensorte que leurs parents puissent toujours les approuver et les bénir, ensorte que Jésus-Christ les place à sa droite au grand jour du jugement, et qu'à une vie chrétienne dans ce monde succède pour elles une bienheureuse immortalité ! Amen!

Digitized by Google

LA PESTE A GENÈVE

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Lorsque, dans nos prières liturgiques, le pasteur prononce ces paroles : « *Nous te prions, Seigneur, pour les peuples affligés de la peste,* » cette phrase n'éveille guère de sentiments précis en notre cœur. Vaincue par les progrès de la science, la peste ne désole plus que les contrées barbares de l'Orient, et, dès que les préjugés musulmans auront fait place aux lumières européennes, on peut espérer que ce fléau n'existera plus que dans l'histoire. Mais au seizième siècle, et à Genève, cette prière renfermait une des plus ardentes supplications qu'un peuple pût adresser à Dieu. Sans cesse menacés dans leur repos et dans leur vie, nos ancêtres demandaient l'éloignement d'un fléau qui venait si souvent se joindre à leurs autres souffrances, et

Digitized by Google

ces mots : « *délivre-nous de la peste,* » réveillaient des impressions douloureuses dans une foule de familles récemment décimées, qui ne pouvaient pas ne pas trembler de l'être bientôt encore.

Le pasteur qui les prononçait avait la perspective d'un devoir redoutable, celui d'assister des pestiférés. Qu'on ne dise pas qu'il n'y a pas plus de mérite à braver la contagion qu'à jouer sa vie sur un champ de bataille. Enivré par le carnage et le bruit, le soldat perd bientôt toute idée de péril. La vue de son camarade mourant à ses côtés n'excite en lui que la soif de la vengeance, et, le lendemain, en reprenant ses armes, il espère que le sort lui sera aussi favorable que la veille. Mais quelle position que celle du pasteur qui doit rester des semaines, des mois, en face du péril, sans aucune excitation extérieure, sans l'enivrement de l'exemple, sans nulle récompense humaine à espérer pour le sacrifice de sa vie, offert froidement chaque jour, à chaque heure ! Est-ce avec ses propres forces que le ministre s'élèvera à la hauteur de cette tâche? Non. Un principe autrement énergique et pur que le courage humain soutient le serviteur de Christ dans ces effrayantes fonctions. C'est le secours de Dieu, la force d'en-haut, proportionnée à l'épreuve

Digitized by Google

du moment; c'est la paix qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Nous avons entendu de vénérables serviteurs de Christ raconter ce qu'ils avaient éprouvé dans de pareilles circonstances. Ils déclaraient que lorsqu'il faut approcher d'un malade dont le contact et l'haleine sont chargés de miasmes mortels, le premier moment est terrible. Un rude combat se livre entre le devoir et la crainte, car si l'on surmonte aisément la peur de la mort pour soi-même, le cœur se trouble à la pensée de ceux qu'on aime, et dont on est peut-être le seul soutien visible. Le premier moment est donc d'une redoutable solennité. Mais il faut obéir, ou renoncer au saint ministère. Comment se terminera la lutte? Par une de ces demandes où l'âme brisée concentre, pour parler à son Dieu, tout ce qui lui reste de force. Alors, en un instant, les dispositions sont changées, l'idée du danger s'en va, le calme fait place à l'angoisse, la foi chasse les craintes au sujet de la veuve et de l'orphelin. Alors l'âme n'est plus partagée qu'entre la soumission à la volonté divine, et la préparation constante à une fin qui peut venir tous les jours.

Au seizième siècle donc, cette mission se renouvelait fréquemment. A diverses reprises, on avait

Digitized by Google

choisi par le sort les ministres qui auraient à s'y dévouer. Ils l'avaient fait avec zèle, et en soutenant eux-mêmes le courage de leurs familles au moment de la séparation.

Deux mois après la mort de Calvin (août 1564), la Vénérable Compagnie des Pasteurs fut solennellement convoquée. Chacun savait le motif de cet appel. La peste sévissait dans la ville; plusieurs quartiers étaient atteints, et l'on voyait d'heure en heure passer le fatal brancard entouré de gardes, qui transportait un malade au lazaret de la Coulouvrenière.

Les pasteurs examinèrent d'abord le mode le plus convenable d'apporter les soins religieux aux personnes atteintes de la contagion. Ce qui frappe dans cette délibération, c'est le calme et le sang-froid de l'assemblée, qui semble discuter un règlement de discipline, et non voter sur une question de vie et de mort pour ceux que la volonté de Dieu appellera à cette œuvre solennelle.

Les premiers qui parlèrent furent d'avis que, vu le grand nombre de localités atteintes, chaque ministre fût chargé des pestiférés de sa paroisse. D'autres pasteurs, tels que Raymond et Cop, rappelèrent les cas où un pasteur élu par le sort avait été spécialement investi de cette fonction périlleuse.

Digitized by Google

Après une courte délibération, la majorité se rangea à cet avis, et l'on pria le Conseil de venir en aide au ministre qui serait désigné, vu qu'il serait obligé de vivre loin de sa famille, d'entretenir un serviteur et de se munir de remèdes coûteux. Au moment de passer à l'élection, un pasteur propose d'exempter M. de Bèze ; mais celui-ci refuse de toutes ses forces cette faveur, déclarant que ses frères n'ont pas le droit de le relever de son serment. Plusieurs ministres âgés approuvèrent le modérateur, rappelant que, dans les temps de contagion, les chefs des Eglises réformées avaient rempli leur mandat avec le même dévouement que les plus humbles ecclésiastiques ; que Bullinger à Zurich, Bucer à Strasbourg, OEcolampade à Bâle, s'étaient conduits avec la plus grande abnégation, et qu'il était même notoire que Calvin, durant son exil de Genève en 1537, étant ministre et professeur de théologie à Strasbourg, avait soigné les pestiférés de cette église, les visitant et les consolant comme s'il n'eût couru aucun danger.

La Compagnie se rangeait à cet avis, lorsqu'un message du Conseil vint trancher la question. Les magistrats déclaraient que M. de Bèze leur était trop précieux par son puissant crédit auprès des

Digitized by Google

cours protestantes, pour qu'ils consentissent à le voir exposé sans utilité réelle pour la république. Le modérateur fut donc exempté, malgré sa répugnance et ses refus.

Voici comment le sort fut jeté. (Qu'on nous pardonne ces détails auxquels le temps et la solennité des événements donnent quelque intérêt.) Les ministres invoquèrent l'assistance divine et redirent avec les disciples de la primitive église : « Seigneur, toi qui sondes les cœurs de tous les hommes, fais connaître celui que tu as choisi pour ce ministère. » Puis, le modérateur écrivit sur des billets les noms des pasteurs de la ville. On mit ces noms dans une urne close, et laissant à peine l'espace suffisant pour introduire la main ; on prit un second vase dans lequel on mit des billets en nombre égal à celui des pasteurs en office. Ces billets étaient blancs, sauf un qui portait ces mots : *La volonté de Dieu soit faite.* Puis, sur l'invitation du modérateur, un ministre tira de la première urne un des billets et lut le nom du pasteur qui s'y trouvait. Celui-ci s'avança, et prit un billet dans la seconde urne. Les cinq premiers appelés tirèrent des bulletins blancs; à la sixième épreuve, Jean Legaigneux rencontra

Digitized by Google

le billet d'élection. Alors, avec une simplicité courageuse, il demanda au Seigneur la force nécessaire pour bien remplir sa mission; puis il alla se loger à la Coulouvrenière, afin d'être plus à la portée des pestiférés.

A peine cette scène eut-elle été racontée aux magistrats, que ceux-ci, ne voulant pas accepter cet acte de dévouement, enjoignirent à la Vénérable Compagnie de nommer d'office deux jeunes ministres surnuméraires, afin de conserver les anciens pasteurs qui avaient déjà tant fait leurs preuves.

La Compagnie, tout en remerciant les conseillers de leur bienveillance, remontra que le serment des serviteurs de Jésus-Christ ne leur permettait pas de se retirer devant un pareil danger; que l'église de Genève devait donner l'exemple, et ne jamais demeurer en arrière quand il s'agissait d'accomplir un devoir. Durant trois mois, le pasteur Legaigneux exerça ses fonctions dans le lazaret; puis, la peste ayant à peu près disparu, il rentra dans sa paroisse, recevant les félicitations de ses collègues, et les remerciements publics des magistrats.

Il semblerait que le pasteur qui avait prodigué

Digitized by Google

ses soins aux pestiférés acquérait ainsi une position exceptionnelle. Les malades échappés à la mort, les familles obligées de se séparer d'un père ou d'un enfant, ne devaient-elles pas conserver la plus tendre reconnaissance pour l'homme qui s'était consacré à ces êtres abandonnés et repoussés par la société humaine? Il paraît cependant que les choses se passaient autrement, et, soit par ingratitude, soit par une espèce de honte à convenir qu'on avait eu la peste, les pasteurs n'obtenaient que de très-insignifiants souvenirs de la part de leurs malades du lazaret. Mais cette manière d'agir ne les décourageait pas.

On remarqua que le sort tombait presque toujours sur des hommes plus aptes que leurs confrères à ces terribles fonctions. Le pasteur Perrot, par exemple, fut délégué à deux reprises; le fatal bulletin échut trois fois aux pasteurs Chausse et Colladon. Le pasteur Legaigneux entra quatre fois au lazaret. Son caractère énergique lui faisait accepter avec joie cette douloureuse mission. Malheureusement, il tomba dans l'écart où se jettent souvent les hommes qui ont rendu de grands services à leur Eglise : ils veulent dominer sur les héritages du Seigneur; ils imitent certains martyrs

Digitized by Google

des premiers siècles, qui, ayant échappé à la mort après l'avoir affrontée, se permettaient une conduite relâchée et pleine d'orgueil, montrant ainsi qu'il est plus facile d'être à la hauteur de son devoir durant les temps de crise, que dans le cours ordinaire de la vie. Legaigneux en fit la triste expérience. S'appuyant trop sur ses services passés, il se rendit coupable de notables infractions à la discipline, et fut obligé de se retirer en France, où son caractère inquiet lui fit maintes fois changer de poste, au grand mécontentement des Eglises où il ne faisait qu'un court séjour.

Il ne faut pas croire qu'en temps de peste les pasteurs bornassent leur ministère à des consolations, à des paroles d'espérance. C'était déjà beaucoup pour ces pauvres malades séquestrés, sans communication possible avec leurs familles ; mais les ministres entraient dans d'autres détails. Profitant de leur isolement, ils méditaient sur les moyens de resserrer la peste dans ses plus étroites limites. Leur attention était constamment tournée vers l'amélioration de l'état extérieur du malade. C'est à leurs énergiques remontrances que fut dû l'abandon de ces précautions barbares, longtemps prises contre la contagion. En divers lieux, en effet, les

Digitized by Google

pestiférés séquestrés étaient en plein air et sans abri. On leur jetait des vivres du sommet de quelque hauteur voisine, et les médecins leur criaient de là l'usage des remèdes qu'ils recevaient avec les aliments. A Genève, le lazaret, composé de *Capites* bien bâties, offrait toutes les ressources nécessaires. Dès qu'un abus ou une négligence se manifestait, le Conseil en était informé par le pasteur. Des aumônes abondantes permettaient aux pauvres les remèdes et les bons aliments destinés aux malades riches, dont les parents encombraient l'appartement du ministre; celui-ci, se conformant à la volonté des donateurs, faisait la répartition du superflu entre les indigents. L'hôpital des pestiférés, à Genève, se trouvait muni des mêmes soins que la charité peut aujourd'hui prodiguer dans les meilleurs hospices.

Les deux pasteurs dont le caractère se montre le plus saillant au milieu de ces tristes circonstances, furent MM. Chausse et Perrot, choisis par le sort en 1568. Chausse se retira à Saint-Gervais, et Perrot fut nommé consolateur à l'Hôpital. La contagion était terrible, dit le registre; la grande

Digitized by Google

salle de l'Hôpital se trouvait encombrée ; quelle que fût la brièveté des maladies et la rareté des convalescences, les places étaient constamment remplies, et des files entières de malades changeaient journellement. La terreur empêchait de trouver des infirmiers en nombre suffisant ; les enterreurs refusaient le service, et quelques protestants français, s'étant dévoués, moururent bientôt à la peine. Pendant deux mois, M. le pasteur Perrot ne quitta pas un seul jour les salles encombrées de mourants. Il aida de ses mains dans les moments où les infirmiers manquaient ; puis, lorsque la mortalité fut éteinte, et qu'il ne resta plus que quelques convalescents hors de danger, M. Perrot, dit le registre, rentra chez lui, et fut remercié par le Conseil.

Mais si la louange humaine et le souvenir des contemporains devait être la seule récompense de ces œuvres chrétiennes, qui voudrait s'y dévouer? Il n'y a qu'heur et malheur dans les affaires de ce monde. — Belzunce, évêque catholique, est connu de tout l'univers pour sa conduite à Marseille, pendant la peste de 1720; à Genève, des pasteurs s'exposent à la mort durant des mois entiers, et deux où trois lignes de registre sont les seuls restes humains de leurs travaux. Pourtant, le dévouement

Digitized by Google

fut poussé aussi loin qu'il pouvait aller, soit par M. Perrot qui voit sa vie préservée, soit par M. Chausse qui succombe. — J'ai dit qu'en 1568 ce dernier fut envoyé à St.-Gervais. Il se logea dans une maison isolée, tout près du temple. Si l'Hôpital était encombré, des scènes affreuses se passaient dans les rues ; à diverses reprises, on surprit des misérables frottant les angles des murailles et les portes des maisons avec des lambeaux de vêtements arrachés aux cadavres des pestiférés. Le Conseil fit prompte justice de ces empoisonneurs, pris en flagrant délit ; mais le crime était consommé, et, à St.-Gervais, il y avait peu de maisons sans malades. Le pasteur Chausse ne se donnait aucun repos ; jour et nuit on le voyait au chevet des mourants ; lui-même transportait les remèdes et les provisions que les personnes charitables de la ville faisaient passer sans relâche dans le faubourg. Bientôt la contagion traversa le Rhône, et, au bout de huit jours la peste était partout dans la ville. Dès lors, les pasteurs se rendirent tous auprès des malades, observant seulement les précautions accoutumées, qui consistaient à mettre des gants parfumés et à porter autour du cou un petit sachet d'odeurs fortes.

Digitized by Google

Lorsqu'on vit tous les ministres au service des pestiférés, des murmures s'élevèrent dans les maisons épargnées, et de graves remontrances parvinrent au Conseil. Les magistrats représentèrent alors aux ministres que beaucoup de malades ordinaires ne voulaient plus recevoir leurs visites, et que le service pastoral souffrait grandement de cet excès de zèle. La Vénérable Compagnie répondit que les ecclésiastiques remplissaient leur charge avec tant de prudence et de discrétion que, depuis cinq semaines, pas un cas fâcheux n'était advenu, et qu'en nulle occasion le germe de la maladie contagieuse n'avait été transmis d'une maison à l'autre par la faute d'un pasteur; du reste, ajoutaient-ils, les pestiférés sont dans un tel abandon, vu le nombre et la gravité des cas actuels, qu'il est impossible que les ministres diminuent pour un seul jour leurs visites; on ne peut, comme autrefois, s'en tenir à un ou deux élus, et les malades que Dieu épargne de la contagion devraient lui rendre grâce, au lieu d'entraver le service par des plaintes hors de saison, puisqu'en des temps si fâcheux chacun doit porter sa part du fardeau.

Heureusement, l'approche de l'hiver diminua l'intensité du mal, et, vers la fin de l'année, toute trace de contagion avait disparu.

Digitized by Google

Neuf ans se passèrent, sans que le fléau recommençât. Des cas isolés, comme il en reste toujours après les grandes crises, venaient seulement de temps à autre porter l'alarme dans la population ; mais on observait que ces malades ne communiquaient pas le principe destructeur, en sorte que l'inquiétude n'était pas générale. Mais, en 1574, quelques marchandises venant de Lyon et déposées dans un magasin de Genève, donnèrent la peste à plusieurs portefaix. Le mal s'étendit rapidement dans Saint-Gervais.

M. Chausse y avait laissé de touchants souvenirs. Le sort se trouva conforme aux vœux de ses paroissiens « des mauvais jours ». Ce courageux ministre retourna dans son ancien logis et reprit ses rudes travaux ; mais, au bout de quelques semaines, son cœur fut brisé par la nouvelle que la peste avait atteint sa propre maison. Néanmoins, il ne voulut point quitter ses malades, et il ne retourna chez lui que pour assister à l'agonie de l'aînée de ses filles, victime du fléau. Ce malheur sembla lui enlever une partie de sa force morale. Pour vaincre sa douleur, il redoubla de zèle, et multiplia tellement ses travaux, que le Conseil lui intima l'ordre de se modérer et de penser au soin de sa santé. Mais

Digitized by Google

les avis furent inutiles. Vers le milieu de juin, la peste atteignit le digne pasteur, et, comme sa maison en était encore visitée, sa femme et ses enfants obtinrent de soigner le malade bien-aimé dans leur propre demeure. Quand cette nouvelle se répandit dans Saint-Gervais, ce fut un deuil général. Valides et convalescents se portèrent en foule autour du brancard, avides de recevoir un regard, une parole, un adieu du martyr de son zèle. — Le lendemain, quelques magistrats se transportèrent chez M. Chausse, lui promettant que, si Dieu le retirait, sa veuve et ses trois filles seraient adoptées par l'État, « ce qui n'était que justice, puisque la République devait regarder comme siens les enfants des courageux serviteurs qui se dévouent au bien public, sans autre souci que de faire leur devoir. » Le malade assura les conseillers que ces paroles payaient largement les peines qu'il avait souffertes ; puis il les pria de se retirer et de recevoir ses derniers adieux, craignant pour eux les dangers d'une trop longue visite.

Le jour suivant, la Vénérable Compagnie se rendit en corps auprès du mourant. « Chers frères, » dit le pasteur, je me sens ému de votre témoigna- » ge de courageuse sympathie. Finalement je suis

Digitized by Google

» frappé à mort, et du fond du cœur je remercie
» Dieu de me retirer à lui. Les temps sont si mi-
» sérables, que souvent la foi défaille devant l'œu-
» vre ; je m'en vais tranquille, non point par la
» souvenance de ce que j'ai essayé d'accomplir,
» mais par l'assurance de la rémission de mes pé-
» chés, et de mon salut en la grande miséricorde
» de notre Sauveur Jésus-Christ. — Avant de mou-
» rir, je désire vous recommander de ne pas laisser
» ma famille dans une triste solitude. Remerciez,
» mieux que je n'ai pu le faire, les magistrats, pour
» les biens, les assistances particulières, les hon-
» neurs que j'ai reçus de leur part. Dieu leur fasse
» la grâce de marcher de mieux en mieux dans le
» devoir, afin qu'ils soient toujours des instruments
» de bénédiction pour le pays. Quant à vous, chers
» frères, je prie, à ma dernière heure, que le Sei-
» gneur vous donne la force de vous acquitter de
» vos obligations envers l'église. Daignez me par-
» donner les manques de zèle dont je suis coupa-
» ble. Encore une fois, ayez bonne souvenance de
» ma femme et de mes enfants, que je laisse pau-
» vres et chargés de dettes. Hélas ! dans ces jours
» de misère publique, j'ai fait mon possible pour
» soulager les malades ; mais je n'ai pu soigner

Digitized by Google

» les affaires de ma maison, comme je l'aurais dé-
» siré. Je m'en remets avec une foi entière à la di-
» vine Providence ; je sais que vous serez les ins-
» truments de sa bonté à l'égard des miens, et, fon-
» dé sur cet espoir, je laisse sans inquiétude cette
» misérable vie. »

La confiance du mourant ne fut pas trompée : la République adopta ses enfants (1).

Cette épreuve fut à peu près la dernière de ce genre dont le pays eut sérieusement à souffrir. Dès lors, la peste diminua sensiblement ; ses apparitions furent à la fois plus rares et moins meurtrières ; elle céda devant les précautions sanitaires, fruit de la science, dont Genève était le centre. Les occasions d'exposer leur vie au service de leur Maître ne se présentèrent plus pour les pasteurs ; on inscrivit dans les registres les dévouements dont je viens d'offrir une pâle et incomplète esquisse, puis le peuple et les pasteurs les oublièrent. Sur un plus grand théâtre, avec d'autres formes religieuses, on eût peut-être mis au nombre des saints ces martyrs de leur ministère. Mais la rigueur cal-

(1) Le registre porte que la veuve et les trois filles de M. Chausse reçurent, leur vie durant, 10 florins et une coupe de blé par mois.

Digitized by Google

viniste était avare d'éloges aussi bien que de marques de souvenir. Du reste, ce n'est pas au 16e siècle seulement que se voit cette indifférence des contemporains paur les faits les plus honorables. Depuis les temps primitifs de l'Église, l'histoire enregistre avec soin les envahissements des passions humaines dans le champ de l'Évangile ; elle raconte les luttes et les hérésies avec leurs plus affligeants détails. Mais les actes de vie religieuse sont toujours mieux connus de Dieu que des hommes. Il nous a été doux de remettre en lumière quelques-uns des beaux traits de christianisme dont notre histoire abonde, heureux si ces souvenirs de nos pères nous inspirent la pensée de porter dignement le nom de la famille dont nous sommes membres.

J. Gaberel.

Digitized by Google

LA CONSCRIPTION ET L'USURE.

A mesure qu'on s'éloigne des événements, les détails s'adoucissent, les teintes pâlissent, les proportions changent, et l'on porte sur les mêmes faits, vus à distance, des jugements tout autres que ceux des contemporains. Quand vous lisez dans l'histoire les hauts faits des généraux les plus illustres, vous exaltez les merveilles de la stratégie, les improvisations du génie, le coup-d'œil prompt et vif de l'homme de guerre, les traits de bravoure ou de présence d'esprit des soldats et de leurs chefs, les conséquences les plus importantes de leurs victoires; vous battez des mains en détournant les yeux des champs ensanglantés, des ambulances qui regorgent de blessés, d'hommes mutilés, et vous oubliez que lorsque le canon grondait sur les remparts, et que les voûtes des temples re-

Digitized by Google

tentissaient des accents du *Te Deum*, coulaient silencieuses les larmes des parents privés de leurs fils, des veuves dont les soutiens gisaient sur la poussière, ou étaient jetés pêle-mêle dans ces fosses que l'on creusait assez larges pour engloutir les nombreuses victimes du fer et du feu. C'est ainsi que, dans une cathédrale pompeuse, sous un mausolée magnifique, destiné à rappeler les exploits d'un Condé ou d'un Turenne, on contemple les devises, les écussons, les ornements, les colonnes, les trophées d'armes, les emblêmes de la puissance et de la grandeur, et tous ces chefs-d'œuvre des arts, multipliés et admirés, ne recouvrent qu'un cadavre.

De nos jours, on ne parle plus guère des courtes années de l'empire français au début de ce siècle, qu'avec un accompagnement d'éloges et de regrets de ce qu'elles ne sont plus. Quel temps prodigieux ! quelle prospérité que celle de la France! quel éclat! Les gerbes de sa lumière absorbaient et éclipsaient tout ; rien, dans son ancienne et brillante histoire, n'est comparable à ces années glorieuses maintenant évanouies.

Je me souviens des jours de l'empire. Les bulletins étaient sonores et fabuleux ; toutes les voix de

Digitized by Google

la renommée publiaient les triomphes du chef de la France; les plus puissants Etats se courbaient et s'effaçaient devant lui; Paris célébrait des fêtes; le canon des Invalides annonçait de sa bruyante voix d'étonnantes conquêtes; les aigles victorieuses volaient sur tous les clochers des capitales de l'Europe, et le nouveau Charlemagne, entouré de ses seigneurs et de ses preux, en imposant des lois à tous les souverains du continent, élevait jusqu'au ciel et faisait répéter d'un bout du monde à l'autre le nom belliqueux et redouté de la France.

Oui, voilà ce qu'on admirait sur l'avant-scène; voilà ce que redisaient les panégyristes et les bulletins; voilà les feux d'artifice qui éblouissaient les yeux des habitants de la capitale. Mais les provinces! mais les familles! mais les mères! Quelle dépopulation! quelle tristesse! que d'angoisses! que de terreurs et que de larmes!

Nous nous rappelons le retour hâtif de cette conscription fatale, qui glaçait de peur les familles et troublait le sommeil de toutes les mères. Elles se désolaient de voir grandir leurs fils; ce qui naguère eût charmé, eût égayé leur cœur, les tourmentait; elles se consolaient d'infirmités et d'accidents fâcheux qu'elles eussent déplorés à toute autre épo-

Digitized by Google

que, parce qu'elles y découvraient un motif de réforme pour leurs enfants. Chaque année qui s'écoulait accroissait leur anxiété, en montrant plus voisin le jour funeste d'un départ qui, dans des guerres gigantesques, devenait synonyme de mort.

Tantôt on voyait de prétendus volontaires qui passaient enchaînés pour être conduits dans les casernes ou dans les camps; c'étaient quelquefois des hommes de cinquante ans, des pères de famille qui, ne pouvant en l'absence de leurs fils pourvoir aux besoins d'une maison nombreuse, se vendaient pour procurer à leur femme et à leurs filles quelques années ou quelques mois de subsistance; on les voyait défiler entourés de gendarmes, la tête basse et l'air consterné. Tantôt c'était l'époque annuelle où la génération tout entière qui avait atteint l'âge autrefois heureux de vingt ans, était saisie et livrée à une coupe certaine, comme une moisson que dévore la gelée ou la grêle. Tantôt c'étaient de jeunes hommes qui appartenaient à des familles riches, qui s'étaient à grand peine procuré des remplaçants coûteux, une, deux, trois fois, et qui devaient enfin partir eux-mêmes. L'effroi, la douleur et le deuil envahissaient les hameaux et les

Digitized by Google

villes, comme la marée montante qui couvre la grève et les pieds des falaises, sans qu'aucun effort humain puisse lui résister.

Quelquefois ces rigueurs entraînaient des désobéissances, et ces désobéissances se payaient avec du sang. Un jour, nous vîmes deux adolescents qu'on menait à la mort. Ils avaient à peine vingt ans; ils paraissaient plus jeunes; ils étaient minces et d'une taille peu élevée. Désolés d'avoir été arrachés au toit paternel et à l'amour de leur famille, ils n'avaient pas rejoint les drapeaux. Pour l'exemple, un conseil militaire les avait condamnés à passer par les armes. Ils montaient lentement et en sanglottant l'une des rues de notre ville pour se rendre sur les remparts, là où s'élève aujourd'hui l'Observatoire astronomique. Ils étaient suivis par une foule d'hommes, d'enfants et de femmes, qui compâtissaient sans doute à leur malheur, mais qui, avides d'émotions, risquaient de donner d'eux de tout autres idées. Quand ce lugubre cortége eut atteint la plateforme de St.-Antoine, et que cette foule se mit à tourbillonner, comme une fourmilière agitée, autour de ces enfants qu'on allait tuer, un vieillard qui était détenu dans la maison des fous, dont les croisées donnaient sur l'esplanade,

Digitized by Google

et qui semblait avoir conservé seul la sagesse et la sensibilité qui échappaient à la multitude, cria d'une voix émue et forte : « Allez, allez sur nos » remparts voir couler le sang de ces jeunes hom- » mes, comme si ce n'était pas assez de nos enfants » qui, à cette heure, expirent dans les hôpitaux, » ou tombent sur les champs de bataille. » On avait espéré que l'inexpérience et le repentir des victimes, qui demandaient un sursis et qui promettaient de courir à la guerre, auraient obtenu leur grâce après une aussi rude leçon; mais il fallait des exemples pour décourager de nombreux imitateurs ; il fallait du sang, et le sang coula.

De pareils spectacles étaient fréquents dans ces jours, si indiscrètement divinisés par ceux-là mêmes qui ne se souviennent plus de les avoir exécrés.

Si de l'une des extrémités de l'empire, où nous vivions alors, nous nous transportions par la pensée dans un vaste centre de population, au milieu des grandes cités de la France, c'est là que se répétaient sous toutes les formes les scènes les plus déchirantes, les tortures morales les plus cruelles. Que de transes dans l'attente du tirage fatal et de la destinée qui devait en être la conséquence inévitable ! Que d'angoisses, quel abattement et quelle

Digitized by Google

stupeur pour les familles frappées! C'était l'immense majorité. Chaque soir, le chevet du lit des pauvres mères était mouillé de larmes, quand elles essayaient en vain d'y reposer leur tête inquiète et fatiguée. L'image de leurs fils se présentaient à elles; elles les voyaient veillant, trempés de pluie, souffrants, blessés dans les hôpitaux, gisant peut-être sur une terre humide, demi-morts de froid, regrettant la paix, les soins, les affections de la maison paternelle; elles gémissaient, elles priaient, elles maudissaient les conquêtes et la gloire. Quels tourments d'esprit quand on apprenait la captivité de ses enfants, leurs blessures, leur mort, ou quand on n'entendait plus rien, quand on passait six, sept mois entiers sans nouvelles. C'était comme un silence de mort. Ah! c'était mourir bien des fois!

Je me rappelle un homme respectable, dont un des fils, digne d'être tendrement aimé, après avoir fourni son remplaçant, avait dû partir pour l'armée comme garde d'honneur. Des combats se livrent, des luttes de géants se prolongent, et, pendant une année entière, il n'est pas plus question de ce fils que s'il n'eût jamais existé. Est-il captif? Est-il blessé? Est-il mort? Pauvre famille, que de

Digitized by Google

suppositions! que de craintes! que de pleurs! Enfin ce malheureux père, ne pouvant plus supporter cette incertitude, se résout à faire le tour des hôpitaux dans les lieux qui viennent d'être dévastés par la guerre. Qu'on se le représente visitant chaque lit, regardant les blessés l'un après l'autre, redoutant de reconnaître son fils, et désolé de ne point le découvrir ; puis revenant dans la même incertitude, chargé de son désespoir, augmenter celui de sa famille.

Le garde d'honneur avait été enfermé dans une place assiégée, dont les portes ne s'ouvrirent qu'à la paix. Jusqu'à ce jour, que de tourments! Et encore, ici, l'issue fut heureuse. Tant d'autres pères virent succéder à cette phase de silence une époque plus terrible encore : ils apprirent la mort de leurs fils; d'autres la conclurent de l'affreux silence qui fut toujours gardé sur leurs enfants. A la fatale retraite de Russie, où la constance des soldats fut mise à la plus rude épreuve, où ils déployèrent tant de valeur et d'héroïsme, au milieu d'un froid inoui et d'innombrables cohortes ennemies, il s'éleva des cris de douleur de plusieurs centaines de milliers de familles, plongées à la fois dans le deuil et la désolation.

Digitized by Google

Ce sont ces années que l'on regrette, et que l'on peint des plus brillantes couleurs.

Quand les événements se pressaient, se heurtaient sur le théâtre du monde, qu'ils changeaient la face politique de l'Europe, et que les trônes s'écroulaient au bruit du tambour et des armes; quand l'Empereur exposait sa vie dans les batailles, prenait les places fortes, s'emparait des dépouilles des nations, et que la terre effrayée se taisait devant lui, la gloire au moins dorait les chaînes du soldat, et décorait les ambitieux de son manteau de pourpre.

Dans le même temps, une autre guerre bien différente se poursuivait au sein des villages les plus modestes et des hameaux les plus isolés; c'était la guerre de l'usure.

Les malheureux habitants, courbés déjà sous le poids des impôts, et fléchissant sous les revers de l'époque, étaient à la merci de conquérants sans gloire et d'insatiables vampires. Jusque-là, les agriculteurs avaient vécu à force d'économie et de travail; chaque membre de la famille concourait par ses efforts et son dévouement à la prospérité de tous; « on attrapait le bout de l'année, comme dit le fabuliste, et la semaine amenait son pain. »

Digitized by Google

Mais quand on enlevait les fils au moment où, avec leurs bras et leur industrie, ils auraient dédommagé leurs parents des sacrifices consommés pour eux, le découragement et le chagrin énervaient les âmes, l'imagination épouvantée grossissait les périls ; les femmes se lamentaient ; le chef de la famille sentait ses forces défaillir, et ses peines s'accroître de toute l'anxiété de ses alentours. — C'était l'heure des usuriers ; c'est alors qu'ils tendaient leurs filets, et qu'ils dressaient leurs piéges avec chance de succès. Sous l'apparence de visiteurs compâtissants, ils parcouraient nos campagnes ; ils rôdaient autour des maisons menacées, comme des loups autour d'une bergerie. Quand approchait l'époque du départ des conscrits, ils se présentaient chez les parents ; ils spéculaient sur leur tendresse et leur douleur ; ils témoignaient de la sympathie, ils faisaient naître un rayon d'espérance dans les cœurs abattus ; ils montraient de l'or. A la vue de cet or, à la pensée de pouvoir conserver sous leur toit l'enfant dont l'absence allait consommer leur malheur, ces parents infortunés ne voyaient que le moment présent ; ils fermaient les yeux sur l'impossibilité de combler, avec le revenu de leurs terres, l'abîme profond creusé par la dette qu'ils

Digitized by Google

contractaient; ils échangeaient contre cet or leur signature, ou la croix qu'ils avaient appris à tracer, et, pour épargner leur fils, ils hâtaient leur ruine. Bientôt, dépouillés de leur patrimoine, chassés par l'usure du toit qui avait abrité leur enfance, et à l'ombre duquel ils auraient aimé mourir, ils quittaient en pleurant l'héritage de leurs pères, ils allaient, sur leurs vieux jours, faire le dur apprentissage de la domesticité et en subir le joug inaccoutumé; pendant que l'usurier, les yeux brillants de plaisir, se jetait avidement sur sa proie, et saisissait des biens acquis sans péril, mais grevés des larmes et des malédictions du pauvre.

Je pourrais citer plusieurs de nos anciens villages, je pourrais en signaler deux qui, plus que les autres, furent dévastés par l'usure; je pourrais nommer les propriétaires expulsés; quelques-uns vivent encore. Que de détails à donner! Que de malheurs à décrire! Combien de patriarches sont morts, attristés, loin du berceau de leur enfance, loin des tombeaux de leurs aïeux, pour avoir racheté, à haut prix, l'enfant que le sort condamnait à périr, ou dans les sables de l'Allemagne, ou dans les déserts glacés de la Russie!

Les témoins et les victimes de ces désastres ne

Digitized by Google

peuvent souscrire aux apothéoses de ces jours de gloire. Derrière la pompe des descriptions, ils voient couler des larmes, se creuser des tombeaux ; ils entendent des gémissements et des cris de douleur.

CHENEVIÈRE, professeur.

Digitized by Google

LAURENT PALIER,

NOUVELLE GENEVOISE.

Il était perdu, et il est retrouvé.
Luc XV, 24.

I.

LA RENCONTRE SUR LE COTEAU.

— Arrêtez, malheureux !

Ce cri sort des lèvres d'un homme âgé, dont la figure exprime le blâme et la compassion. Le costume de cet homme, ses longs cheveux argentés, l'expression méditative, mais cependant ferme et calme de son regard, les traits accentués et fins de sa physionomie, et surtout la dignité sévère de son maintien, lui donnent quelque chose d'imposant et d'apostolique. C'est le pasteur Laroche.

Digitized by Google

Il est sorti sur le soir du presbytère, et se délasse d'une journée d'étude, en gravissant le coteau des Chèvres. Tantôt il écoute les mille bruits de la vallée,

Dont le tableau changeant se déroule à ses pieds;

tantôt il admire les teintes dont le soleil empourpre à son coucher les pentes rocheuses du vieux Salève. Tout à coup, il aperçoit un jeune homme assis sous l'ombre allongée d'un grand noyer.

L'étranger (car c'en est un) paraît indifférent au magnifique spectacle qui se déploie sous son regard. Le sac et le bâton jetés dans le fossé, le laisser-aller de l'attitude, les vêtements poudreux, tout indique un voyageur à pied, las de sa course.

Les traits du jeune homme sont nobles et expressifs; mais la souffrance morale est empreinte sur son front soucieux, et il y a dans les contours de sa bouche quelque chose d'amer et de désolé.

— Qui sait, pense aussitôt M. Laroche, si Celui qui conduisit le bon Samaritain auprès du Juif blessé, ne m'a point préparé là quelque saint devoir?

Et déjà il s'avance pour aborder l'inconnu,

Digitized by Google

quand celui-ci, qui n'a point aperçu le pasteur, prend son sac dans le fossé, en tire un pistolet, l'examine, l'amorce..... mais M. Laroche, qui suspecte l'intention du jeune homme, s'élance et le désarme.

— Arrêtez ! s'écrie-t-il, malheureux.... Que voulez-vous faire ?

Le jeune homme reste un moment interdit, mais il se remet bientôt de sa surprise, et, regardant le pasteur :

— N'attendez pas, lui dit-il, que je vous remercie ! Ma position est amère et désespérée. Ah ! vous me rendez un funeste service !

— Vous me remercierez plus tard, reprend M. Laroche. J'ai fait l'expérience de la vie, et je connais les exagérations du désespoir. Que de malheureux n'ai-je pas vus qui me parlaient comme vous ! Ils se croyaient aussi perdus sans ressource; puis l'épreuve passait, et son fruit était doux pour eux. Prenez courage ! Dieu n'est-il pas toujours là pour nous secourir !

— Dieu ! s'écrie le jeune homme.

Mais le regard ferme et bienveillant de M. Laroche arrête le blasphême sur les lèvres de l'infortuné.

Digitized by Google

— Oui, Dieu ! répète doucement le pasteur. Cherchez-le et vous le trouverez !... Mais vous êtes épuisé de fatigue, venez vous reposer chez moi. Je suis ministre de Jésus-Christ ; j'ai eu mes mauvais jours comme vous, et les ans ont blanchi ma tête. J'ai donc des droits à votre confiance ; vous me direz vos peines, et Dieu nous éclairera. Croyez-moi, c'est dans le creuset de l'épreuve que celui qui demande reçoit. *Je ne rejetterai pas celui qui me cherche*, a dit notre Maître.

II.

LE PRESBYTÈRE.

L'étranger accepte l'invitation cordiale du bon pasteur. Ils descendent le coteau des Chèvres, et arrivent bientôt au presbytère.

La maison du pasteur et le temple forment au sud et au nord les deux côtés parallèles d'une vaste cour pavée. Quelques dépendances ferment cette cour au levant, et une grande porte grise, enchâssée

Digitized by Google

à plein cintre sous l'arceau d'un mur, borne au couchant cet agreste enclos.

A l'angle sud-est de la cour et tout près de la porte par où les hommes de la paroisse ont coutume d'entrer au temple, se dresse le tronc puissant et quadrifurqué d'un marronnier séculaire.

L'aspect de ce colosse élancé dans les airs est saisissant et majestueux. Presbytère, temple, clocher, tout ce qui est de main d'homme se rapetisse en présence de cette œuvre gigantesque de Dieu. Les cris des oiseaux qui nichent dans les fissures du vieux tronc et qui fourmillent en été sous l'épais feuillage, agrandissent encore ce dais verdoyant.

Et quelle prédication que ce grand arbre !

Il est là, debout, au seuil du temple, et il parle à tous ceux qui passent de la brièveté de la vie.

Que de pasteurs ont médité sous ce dôme majestueux ! Que d'enfants ont joué sous ce frais ombrage ! Que de vieillards se sont reposés le dimanche sur ce banc rustique ! L'arbre est plein de vie ; chaque printemps, il déploie un nouveau feuillage ; et vous tous, pasteurs, enfants, vieillards, où êtes-vous?... O fuite du temps ! O rapide passage de la créature humaine ! . . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

A l'arrivée du pasteur et de son hôte, une femme est assise sous le marronnier ; c'est la sœur de M. Laroche.

Mademoiselle Charlotte (c'est son nom) est habituée aux bonnes œuvres de son frère, et elle prend au sérieux, comme lui, cette belle parole de nos Ecritures : *Exercez l'hospitalité, car en la pratiquant quelques-uns ont logé des anges sans le savoir*. Elle ne témoigne donc, à la vue de l'étranger, ni contrariété, ni surprise, et son accueil n'a rien qui puisse l'embarrasser.

A peine le jeune homme a-t-il échangé quelques mots avec ses hôtes, que son front s'éclaircit et que son cœur serré se dilate.

Mais laissons-les entrer dans la maison, car le jour baisse; et tandis qu'ils prennent ensemble le repas du soir, un mot sur les habitants du presbytère.

III.

LES HABITANTS DU PRESBYTÈRE.

Le presbytère a trois habitants.

D'abord, le maître du logis, le pasteur Laroche.

Digitized by Google

Les premières années de sa vie se sont passées dans des travaux austères et dans les rudes combats d'une position difficile. Peu de pasteurs ont été préparés comme lui à leur sainte tâche. La paroisse trouve en lui le modèle des vertus qu'il prêche, et jamais homme ne prouva mieux combien les contraires peuvent se concilier et se fondre en un tout harmonieux dans le caractère du vrai chrétien : enthousiasme et jugement, abandon et prudence, énergie et douceur, sensibilité délicate et fermeté sévère. Mais quelques anecdotes le peindront mieux qu'une sèche analyse.

M. Laroche visitait un jour une famille riche de sa paroisse. Quelques étrangers se trouvaient dans le salon à son arrivée, et l'un d'eux dit à l'oreille de son voisin : *J'ai cru voir entrer le patriarche Abraham.*

Le pasteur à peine sorti, la conversation s'engage sur la prédication et sur les prédicateurs ; on compare les hommes et les genres. « Nos prédicateurs montent en chaire, dit la dame de la maison, mais on dirait que M. Laroche y est *descendu !* »

Un autre jour, notre pasteur se trouve tête-à-tête avec un incrédule du grand monde. Sarcasmes sur le clergé tout d'abord. M. Laroche y ré-

Digitized by Google

pond avec esprit et avec douceur. Mais bientôt l'incrédule s'échauffe, et, passant de la légèreté railleuse au matérialisme brutal, il ajoute : « Quant à la vie future, voyez-vous, je n'y crois pas ! » Le pasteur comprend qu'il ne s'agit pas ici de raisonner. Il se lève, il prend gravement son chapeau, fait quelques pas vers la porte ; puis, se retournant, il dit d'un ton ferme à l'athée : *Eh bien, Monsieur, vous en aurez la surprise !*

L'incrédule resta cloué sur la place.

A cette rare présence d'esprit, M. Laroche joint une évangélique charité.

— Comment faites-vous donc, lui demandait un jour M. Guérin, son collègue, pour dire à chacun ses torts, sans jamais blesser? Donnez-moi votre secret.

— Mon secret ! dit M. Laroche, c'est cette parole du Sauveur : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Voyez-vous, mon ami, la raison a toujours tort sans la charité. Et voilà ce qu'on oublie presque toujours. On est appelé à discuter ou à reprendre ; et que fait-on ? On commence par une déclaration de guerre au prochain ; on range en bataille des arguments ; on veut que l'ennemi capitule devant les batteries d'une logique hargneuse;

Digitized by Google

on prévoit tout, on combine tout, on pense à tout, l'essentiel excepté. En un mot, nous ressemblons parfaitement à cet homme qui, pour prendre possession d'un appartement, avait tout préparé, meubles, paquets, bagage, et n'avait oublié... que la clef. La clef des cœurs, ce n'est pas la logique ; c'est la charité !

Voici donc ma règle. J'interroge mon cœur devant Dieu ; si je sens que je n'aime pas mon prochain, je me tais ; et je parle si j'aime.

— Bien ! repartit M. Guérin, la recette me plaît; mais avec cette recette, il faudra, je crois, moins souvent parler que se taire.

Nous avons entrevu déjà le second habitant du presbytère, Mlle Charlotte.

Quand son frère eut perdu d'abord son unique enfant, puis sa femme, elle quitta tout pour le consoler. Et que de bien ne fait-elle pas dans la paroisse ! Sa vie est le commentaire vivant de cette belle parole, qui est la loi du célibat pour la femme chrétienne : *Celle qui n'est pas mariée s'applique aux choses qui regardent le Seigneur*. On la chérit et on la vénère ; car la chose que l'on respecte le plus, c'est la piété, quand elle est vraie.

Digitized by Google

Voyez-vous maintenant cette bonne vieille, proprette, alerte et toujours gaie, malgré son âge ! C'est une de ces fidèles servantes dont l'espèce est, peu s'en faut, perdue aujourd'hui. Elle a vu naître Charlotte, et elle l'aime comme sa fille.

Tu ne pensais guère, discrète et fidèle Perronne, que ton humble nom figurerait dans un livre, à côté de celui de tes maîtres. Et pourquoi non ?

Gens fameux dans l'histoire, grands hommes encensés par la foule, qu'êtes-vous là, dépouillés du prestige qui vous entoure ? Les types brillants de passions vulgaires, les méprises de la renommée, et souvent, hélas ! les fléaux du monde ! Mieux vaut le dévouement obscur et sa gloire pacifique. Ecoutez, serviteurs modèles qui vous attachez à votre maître comme le lierre grimpant au vieux saule qui le protége, écoutez ce qu'a dit le Maître : *Si quelqu'un aspire à être grand, qu'il soit le serviteur des autres !*

Perronne, vous le comprenez, n'est pas traitée comme une servante ordinaire.

Perronne a les clefs du logis.

Perronne dit *nous* en parlant de ses maîtres.

Perronne tient conseil avec ses maîtres dans les affaires de famille.

Digitized by Google

Perronne est honorée et considérée dans le village.

Y a-t-il quelque événement heureux dans la famille, on la félicite. Y a-t-il quelque revers, on lui fait des condoléances.

Les trois habitants du presbytère supportent fort bien leur isolement. Leur vie est retirée et monotone ; mais ce qu'elle perd en plaisirs et en variété, elle le gagne en repos et en profondeur. M. Guérin disait à ce propos : *Mieux vaut être beaucoup avec peu de gens, que d'être peu avec beaucoup !*

IV.

LE CULTE DU SOIR.

Le repas frugal est achevé ; Perronne a desservi, et la nuit est venue.

Quelques paroissiens de M. Laroche se trouvent réunis chez lui pour le culte du soir. Les uns sont des voisins dont la maison touche, le temple et qui viennent souvent à l'heure du culte chez le pasteur; les autres sont des amis qui passent rarement à cette heure-là devant le presbytère sans y entrer.

Digitized by Google

Sans perdre le temps en vains propos, on entre dans le grand salon ; M. Laroche ouvre sa Bible, et lit ces paroles qui font suite à la lecture de la veille :

Jésus étant entré dans la barque, ses disciples le suivirent, Et voici, une grande tempête s'éleva sur la mer, en sorte que la barque était couverte de flots. Or, Jésus dormait. Et ses disciples, s'étant approchés, le réveillèrent, disant : Seigneur ! sauve-nous ; nous périssons. Et il leur dit : Pourquoi êtes-vous effrayés, gens de petite foi ? Alors, s'étant levé, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Et ces gens furent dans l'admiration, et dirent : Qui est celui-ci, que les vents et la mer lui obéissent ? (Matth. VIII, 23-27.)

Voilà, mes amis, ajoute M. Laroche, une scène bien frappante ! Une mer agitée, une barque ballotée par les vents et par les flots, de pauvres hommes qui s'effraient, le Maître qui dort à dessein au milieu d'eux ; puis, un grand calme qui se fait tout à coup à la voix de ce bon Maître ; oh ! n'est-ce pas la représentation fidèle, l'emblême saisissant de la vie ?

Oui, la vie de tous, et des meilleurs eux-mêmes,

Digitized by Google

a ses orages. C'est une navigation périlleuse. Et il le faut ainsi.

Gâté par le péché, l'homme a besoin d'orages pour se sanctifier. Il faut que le pauvre *moi*, si vain, si léger, si lâche, si avide de satisfactions périssables, passe au crible des tribulations. Et quand l'épreuve visite une âme déjà préparée, elle porte toujours un fruit de vie. Je l'ai vu cent fois dans mon ministère; cent fois j'ai dit, au sortir de maisons cruellement visitées : *Le Seigneur nous châtie pour notre bien, afin de nous rendre participants de sa sainteté.* Ah! laissons faire à Celui qui nous connaît tous.

Au reste, poursuit M. Laroche, si le Seigneur permet que les siens se trouvent en péril, c'est souvent aussi pour augmenter leur foi par le caractère tout providentiel de la délivrance. Prenez la vie de tous les enfants de Dieu; comptez les délivrances qui viennent les tirer d'angoisse, au moment même où ils disent, comme les apôtres : Nous périssons! et vous serez frappés d'étonnement et d'admiration. Vous comprendrez que Dieu les éprouve, non pour les éprouver, mais pour les délivrer; pour leur faire voir qu'il est là, qu'il voit tout, qu'il dirige tout, et peut tout. Et quel trésor, mes amis, que

Digitized by Google

cette pensée : Je suis sous la main d'un Dieu tout-puissant, sous la main d'un père !

Représentez-vous seulement la joie et la foi des disciples, quand ils voient les flots se calmer et le vent s'abattre à la voix de Jésus : *Calme-toi ! et il se fit un grand calme.*

Ah ! ils savent maintenant en qui ils ont cru. Et la trouvent-ils trop payée, cette foi bénie, au prix de quelques moments d'angoisse sur le Génézareth? Voudraient-ils avoir été laissés sur ce rivage, vers lequel leurs yeux se tournaient avec anxiété pendant la tempête? Non, certes; non, ils ne se plaignent pas de leur Maître; ils ne lui en veulent pas de les avoir conduits sur les flots soulevés.... ils l'en bénissent!

Bénissons-le, comme eux, en toutes choses.

Vous, que ballotte çà et là le vent des tribulations, cherchez les secours humains à votre portée; mais cherchez aussi et avant tout Celui à qui les vents et la mer obéissent.

Vous, dont la vie est calme, profitez-en pour sonder vos voies devant Dieu, et tenez-vous prêts! Qui sait? peut-être que l'orage va gronder sur vous. Hâtez-vous donc; jetez par-dessus le bord tout ce qui ferait naufrager votre navire; jetez

Digitized by Google

votre égoïsme, votre mondanité, votre orgueil, vos convoitises, vos murmures et vos défiances. Lestez votre barque de foi, d'espérance et de charité!

Et nous tous, prenons le Seigneur pour guide; car il commande aux cieux et sur la terre! Et appuyés sur ce guide fidèle, nous atteindrons bientôt ces éternels rivages où habite la paix. Amen!

Après la méditation, la petite asemblée chante le verset suivant du psaume LXXXVe. Le voisin Janeret conduit le chant.

J'écouterai ce qu'il prononcera
Pour ceux qu'il aime et qui le chercheront.
Ce Dieu clément de paix leur parlera,
Et de leur faute ils se repentiront.
Quand on le craint, qu'on l'invoque au besoin,
D'un Dieu si bon le secours n'est pas loin.
Par sa faveur nous verrons de nos yeux
Sa gloire encore habiter dans ces lieux.

M. Laroche termine le culte par la prière.

Peu de paroles, beaucoup de simplicité et de vie, gravité et onction qui pénètrent les cœurs. Des larmes, longtemps contenues, coulent silencieusement le long des joues de l'étranger; les

Digitized by Google

amis et voisins comprennent qu'il y a là quelque bonne œuvre de leur pasteur. Ils s'abstiennent donc de tout regard curieux, de toute question déplacée, et, prenant congé de M. Laroche, ils se retirent discrètement.

V.

LE CALME APRÈS L'ORAGE.

Le pasteur conduit son hôte dans la chambre qui lui est destinée.

— Reposez-vous, lui dit-il; demain vous me confierez vos peines. Et maintenant, reprenez cette arme; je vois sur votre figure que je peux vous la rendre. Dormez en paix, et placez-vous sous la garde de ce bon Maître *sans la permission duquel il ne tombe pas un passereau en terre.*

— Et moi, maintenant, répond vivement le jeune homme, je vous remercie. Vous m'avez fait du bien par vos paroles ; vous m'accueillez dans votre maison, moi, étranger, inconnu, suspect...

Digitized by Google

Oh ! ne craignez pas que je la profane ! Elle est gardée par votre charité ! . . . . . .

. . . . . .

L'inconnu est seul. Les larmes qui baignaient ses joues pendant la prière du bon pasteur coulent encore. Mais est-ce bien le même être qui allait commettre, sur le côteau des Chèvres, un crime irréparable ? Est-ce bien le même être dont le cœur ulcéré débordait de pensées amères, maudissait les hommes et accusait Dieu ? O mystère profond de l'âme humaine ! Qu'elle est courte la distance qui sépare le bien du mal ! Quel mélange incompréhensible, effrayant, d'éléments contraires ! Quelles rapides alternatives de lumière et d'obscurité ! O mon Dieu, tu as donné la victoire à l'ange, dans cette lutte ; tu as dit : Calme-toi, et il s'est fait un grand calme ! . .

. . . . . .

Il s'agenouille et il prie.

La nuit enveloppe de ses voiles le hameau, les champs et le presbytère ; un calme profond plane sur cette paisible demeure. La cloche du temple, qui sonne lentement les heures, le cri de quelques insectes cachés sous l'herbe fleurie, le frémissement du marronier dont la cime frissonne agitée

Digitized by Google

par une brise légère, entrecoupent seuls de moment en moment ce vaste silence. La lune baigne de sa lumière argentée ces lieux agrestes; mille étoiles brillantes scintillent dans les cieux.

Et par-delà ces mondes, le Créateur n'abaisse-t-il point son regard sur la terre? Ne montre-t-il point à l'Esprit du mal cette demeure silencieuse, et ne lui dit-il point, comme du temps de Job : As-tu remarqué mon serviteur, cet homme intègre et droit? L'as-tu vu ramener son frère qui se perdait?

Et les anges chantent dans les profondeurs du ciel : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux! Paix sur la terre! Bienveillance entre les hommes!*

VI.

DANS LE BOSQUET.

M. Laroche connaît tout le prix des heures matinales; aussi se lève-t-il toujours avec l'aurore.

Le lendemain donc, après quelques instants de

Digitized by Google

recueillement et de prière dans son cabinet, il descend respirer l'air frais et vivifiant du matin.

A peine dans le jardin, qu'aperçoit-il ?

C'est l'étranger qui manie d'un bras vigoureux la pelle carrée. Il s'est mis à labourer une plate-bande entamée la veille, et il y va de si bon cœur, qu'il ne voit M. Laroche que lorsque celui-ci lui frappe légèrement sur l'épaule.

— Bien ! lui dit le pasteur ; je vous prends encore les armes à la main ; mais je me garderai, certes, de vous ôter celles-ci ; vous les maniez trop bien, et, dans le chagrin, rien de plus puissant que le travail, après la prière.

— C'est vrai, réplique le jeune homme, et je ne demande qu'un travail honnête qui me fasse vivre. La fatigue ne m'effraie pas; mais on m'a tant éconduit, rudoyé..... et si vous m'abandonniez aujourd'hui, que ferais-je ? Dieu le sait.

— Oui, Dieu le sait, et il y pourvoira !

— Je commence à le croire, ou plutôt je le crois, répond l'inconnu. Non, je ne suis plus le même homme qu'hier... Mais il me tarde de vous dire mon histoire ; car, ce que vous avez vu de moi.... je crains que vous ne soupçonniez quelque faute honteuse !...

Digitized by Google

— La charité ne soupçonne point le mal ; j'attendrai votre récit pour juger. Et s'il y a dans votre vie quelque faute grave, pourquoi vous abandonnerais-je ? Non, mon devoir de chrétien et de pasteur est de vous aider et de vous ramener, et je le ferai, s'il plaît au Seigneur !

Les occupations de M. Laroche l'absorbent jusqu'au dîner. Après le repas, qu'il fait à midi, ayant réglé sa vie sur celle de ses paroissiens, il conduit l'étranger dans un frais bosquet de charmille et de rosiers, qui occupe le centre de son petit domaine. C'est un pavillon d'été entre le jardin, la vigne et le verger fleuri du presbytère.

Ils y trouvent Mlle Charlotte, qui se retire discrètement ; mais le jeune homme ayant témoigné le désir qu'elle soit présente à l'entretien, elle revient avec son ouvrage et s'assied à côté d'eux.

Le bosquet de charmille, encadré par un majestueux paysage, offre en ce moment un paisible et riant tableau. La chaleur du soleil est tempérée par un souffle léger ; la campagne radieuse est baignée dans un océan de lumière ; mais on n'aperçoit, à cette heure du jour, aucun travailleur dans les champs ; on n'entend d'autre bruit que le murmure vague, indéfinissable et charmant, de la

Digitized by Google

nature dans les beaux jours de l'été. C'est le bourdonnement de l'abeille, le gazouillement de l'oiseau, le cri de l'insecte, le bruissement de la feuille, et le grondement lointain du fleuve derrière le coteau. Tout est charme, repos, bien-être, et splendeur agreste. On voudrait, dans ces moments-là, arrêter le cours précipité de la vie, ou plutôt, la condenser tout entière dans ces heures délicieuses! Rappelez-vous.....

N'arrive-t-il pas alors à notre âme comme une fugitive émanation des joies perdues, du premier Eden! Recueillement, amour, adoration!

C'est là sans doute ce qu'éprouvait Abraham à l'entrée de sa tente, dans les vastes solitudes de Mamré. C'est ainsi que Nathanaël méditait sous le figuier pendant la chaleur du jour.

Heureux celui qui compte dans ses souvenirs un grand nombre de ces haltes bénies!

Nos trois personnages restent quelques instants sous le charme de cette magnifique nature; mais un intérêt trop sérieux préoccupe l'étranger et le pasteur. Le premier rompt enfin le silence, et commence son récit en ces termes.

Digitized by Google

VII.

L'ENFANT VOLÉ.

Rien de plus étrange et de plus triste que mon histoire, dit l'inconnu. Enlevé tout jeune à mes parents, je n'ai qu'un souvenir confus de mes premières années.

Voici ce que je retrouve dans ma mémoire.

D'abord, une rue montante, malpropre, étroite et peu fréquentée; puis une allée obscure, et une vaste chambre sous un galetas, d'où l'on apercevait le ciel et les tuiles humides et verdâtres des toits voisins. Je vois aussi l'image presque effacée d'une femme maigre, pâle, de haute taille, et pauvrement vêtue. Elle me caressait, surtout en l'absence d'un homme que je ne voyais guère que le soir. Les manières brusques et le ton rude de ce dernier nous faisaient trembler, moi et la femme.

C'étaient sans doute mon père et ma mère.

Je me rappelle encore la visite d'un soldat qui vint un jour à la maison et me dit : Embrasse ton parrain. Son uniforme brillant, son plumet, son

Digitized by Google

sabre, et surtout les jouets qu'il m'apportait, me transportèrent d'admiration et me comblèrent de joie. Ce fut un grand événement dans ma vie que cette visite ; je ne rêvais et ne parlais plus que du parrain.

Un jour, je pouvais avoir à peu près quatre ans, ma mère me laissa seul avec mes jouets. Mais j'en eus bientôt assez, et je me mis à fureter dans la chambre. J'arrive à la porte, je la pousse, elle cède, car ma mère avait oublié, contre sa coutume, de tourner la clef, et, à l'instant j'en profite et je m'évade.

D'abord, j'avance prudemment sur l'escalier, et j'écoute. J'avais, il m'en souvient, à la fois peur et plaisir; puis je descends quelques marches, et d'encore en encore, me voici dans la rue. Bref, je perds de vue notre maison ; et, attiré tantôt par un objet et tantôt par un autre, j'arrive près d'un pont. Là, quelques enfants qui formaient cercle autour d'un pêcheur, m'entraînent avec eux à la porte de la ville.

Nous étions là, sous les arbres qui bordaient la lisière d'un grand chemin, et nous ne pensions plus qu'à jouer, quand passe tout près de nous un cabriolet découvert.

Digitized by Google

Un cocher à barbe grise est sur le siége ; dans l'intérieur, un militaire dont la tournure et le costume me rappellent aussitôt mon parrain. Je m'élance, et, tendant les bras vers la voiture, je crie à tue-tête : Mon parrain ! mon parrain !

L'officier, car c'en était un, me regarde, sourit, et, faisant arrêter, il me dit : Veux-tu monter, petit drôle?

Cette proposition m'enchante. Oui, mon parrain ! m'écriai-je transporté de joie. Je grimpe.... et fouette cocher !

Les enfants que j'avais suivis ne me connaissaient pas, car ma mère ne me laissait pas sortir de la maison. D'ailleurs, absorbés par leurs jeux, à peine s'aperçurent-ils de ce qui se passait.

Le vieux soldat qui servait de cocher fut tué dans une escarmouche devant le fort de Bard ; mais je tiens d'un de ses amis, qui le lui avait entendu dire, que le major m'avait ramassé à Genève.

Digitized by Google

VIII.

LE MAJOR.

Mon ravisseur, poursuit le jeune homme, se nommait le major Thourel.

C'était un homme léger, vif, emporté, ami du plaisir, et plus habitué à la vie de garnison qu'à celle des camps. Riche et célibataire, sans parents proches et sans devoirs de famille, il était, disait-il, entièrement son maître, c'est-à-dire l'humble serviteur de ses fantaisies.

D'ailleurs, aucune croyance! Je crois (répétait-il quelquefois, comme je ne sais quel personnage de comédie, auquel il se vantait de ressembler) je crois que deux et deux font quatre.

Et le même homme, qui se moquait de la religion et des dévots, avait des superstitions étranges. Il croyait aux rêves et à la sorcellerie, et, s'il était par hasard le treizième à table, il pâlissait de frayeur.

Quel motif eut-il pour me ramasser sur sa route? Ne fut-ce qu'un caprice dont il comprit trop tard la portée? Crut-il, à la vue de mes hail-

Digitized by Google

lons, que j'étais un enfant abandonné, et qu'il m'arrachait à une vie misérable? Dieu le sait.

Quoi qu'il en soit, je me fis sans peine à mon nouveau genre de vie.

Le major fut obligé de rejoindre le corps d'armée qui allait combattre en Italie Wurmser et Alvinzi. Il me mit donc à la campagne dans une métairie du Languedoc, appelée Valcrose. Je trouvai là de bonnes gens, qui m'apprirent à lire et à écrire, et je passai auprès d'eux les jours les plus heureux de mon enfance.

L'image de ma pauvre mère se présentait bien quelquefois à mon souvenir; mais l'enfance est oublieuse, et la vie des champs, le bien-être qui m'entourait, les gâteries de la fermière Jeanneton, qu'on appelait la mère Touné, dans le patois du pays, eurent bientôt tout effacé.

Ces années d'insouciance et de bonheur furent bien courtes. Le major me reprit, et je ne le quittai plus.

Une blessure, qu'il avait reçue à la prise du bourg de Casteggio, l'avait fait placer dans un corps de réserve. Il me fallut le suivre de garnison en garnison. Je lui servais de domestique, mais il me traitait plutôt comme son enfant, et je conti-

Digitized by Google

nuai, sur son ordre, à l'appeler : Mon parrain! Bien des gens m'insinuaient que ce nom-là cachait une parenté plus étroite. Quoi qu'il en soit, on m'appela *André Monparrain*, et ce nom m'est resté. Je n'en ai point d'autre.

Ecoute, André! me dit un jour le major, il faut faire une fin, mon garçon. A ton âge j'étais lieutenant, et je n'étais qu'un âne auprès de toi. Nous avons des blancs-becs dans le régiment, qui se donnent des airs et ne te valent pas. Qui sait? il y a peut-être un bâton de maréchal dans ton havresac. En tout cas, j'en ai assez fait; avise pour toi. Choisis ton arme, et je te pousserai. Et ce soir j'attends ta réponse. — Et il sortit en fredonnant :

Nous n'avons qu'un temps à vivre;
Amis, passons-le gaîment!

Ma répugnance pour le métier de soldat était grande; j'en avais vu de près les misères. Le champ de bataille ne m'effrayait guère, et le bâton de maréchal encore moins; mais l'obéissance passive ne m'allait pas, et, par-dessus tout, j'avais horreur des casernes. Cependant le major s'était prononcé; il fallait obéir.

J'étais plongé dans mes réflexions; pour la première fois je m'interrogeais sérieusement sur

Digitized by Google

mon passé et sur mon avenir, et j'étais décidé à demander au major une explication complète, quand on le rapporta percé d'une balle.

Au dessert d'un repas d'*amis*, une plaisanterie avait provoqué une réponse blessante ; la réponse un soufflet ; le soufflet un duel. Le malheureux major fit d'inutiles efforts pour me parler. Ses traits contractés, son front baigné d'une froide sueur, ses yeux à demi voilés par la mort, exprimaient une horrible angoisse. Il s'agita, balbutia quelques mots entrecoupés, me saisit la main ; puis, retombant sur son lit, il ferma les paupières, respira fortement, et mourut.

IX.

ABANDON.

André Monparrain (laissons-lui ce nom, puisqu'aussi bien nous ne lui en connaissons pas d'autre) reste un instant absorbé par ses souvenirs.

Il est des retours sur le passé qui s'emparent de l'âme et lui ôtent presque la conscience du mo-

Digitized by Google

ment présent. Lieux, hommes et choses, tout s'évanouit devant la vision terrible ou charmante, évoquée par le souvenir. André n'est plus dans le bosquet du presbytère : il est au lit de mort de son malheureux ravisseur ; il tient sa main, qui ne répond plus à la sienne; il se penche sur son front glacé ; il écoute, en retenant son haleine, ces mots syncopés qui ne sont déjà plus qu'un râle d'agonisant ; il contemple cette prison de chair, où l'âme, affranchie de sa captivité, ne reviendra plus....

Mais une question de Mlle Laroche dissipe le charme, et la vision s'évanouit.

— Vous n'aviez donc jamais questionné sérieusement le major? lui dit-elle.

— Je ne l'osais guère, répond André. Au premier mot, il détournait brusquement l'entretien. « De quoi te plains-tu? Est-ce qu'il t'a jamais manqué quelque chose? Laisse-moi donc faire, et ne t'inquiète pas ! » Si j'osais insister, il s'emportait, et ce n'était, pendant plusieurs jours, que boutades et mauvaise humeur.

D'ailleurs, pourquoi m'inquiéter? me disais-je aussi à moi-même. Le major ne me traite ni en étranger, ni en domestique ; il pourvoit à mes besoins; il me fait acquérir de l'instruc-

Digitized by Google

tion; il me rend la vie agréable. Que faut-il de plus? Le mystère s'expliquera plus tard.

Mes rêves furent cruellement déçus.

Le major à peine enseveli, on vit fondre à Bagnols, où nous vivions depuis deux ans, ses nombreux créanciers. Il en vint de Nîmes, d'Avignon, d'Uzès, de Roquemaure, du Saint-Esprit. Bref, ce qui restait de sa fortune, y passa.

J'assistai à l'inventaire des effets et à la visite des papiers du défunt; mais je n'y trouvai rien qui pût m'éclairer sur ma position. On me congédia donc comme un domestique, avec quelque argent et quelques hardes, parmi lesquelles un petit mouchoir d'enfant que je crus reconnaître : il portait à l'un des coins un L et un P.

Comment vous décrire ce que j'éprouvai, au sortir de cette maison que je m'étais habitué à regarder comme la mienne? Plus de protecteur, plus d'asile, et point de ressource ! pas même un nom et une patrie !

Le voyageur qui s'endort sous de frais ombrages et se réveille, brisé, au fond de l'abîme où il a roulé pendant son sommeil ; le matelot qui parcourt gaiement une île inconnue, et qui, de retour sur la plage, n'aperçoit plus son navire et ne voit que

Digitized by Google

l'immensité, comprendront seuls ma stupeur.

Que faire? La nécessité m'éperonnait. J'appris qu'un négociant de Bagnols cherchait un commis; je me présentai. Mon extérieur ne déplut pas; la modestie de mes prétentions fut fort goûtée. Mais d'où sortez-vous? me dit le négociant, en relevant ses lunettes pour me considérer plus à l'aise. Au nom du major, il tressaillit, et, se levant brusquement, il me dit : C'est assez! Une place de commis n'est pas votre affaire... Cherchez ailleurs!

Je sortis, ne sachant si je devais rire ou pleurer, car il y avait quelque chose de plaisant dans l'effroi subit de l'honnête homme au nom de Thourel. Hélas! ce terrible nom me fit partout éconduire. Mes chétives ressources s'épuisaient, et, à la lettre, je ne savais que faire.

X.

ÉCLAIRCIE.

Un jour (poursuit André), j'avais rêvé tout le matin près des roches sablonneuses de l'Ancise, et

Digitized by Google

j'avais pris machinalement la route d'un village appelé La Roque. J'étais assis, triste et découragé, au bord du chemin, quand une carriole passe tout près de moi, et une voix me crie : *Est-ce toi, Monparrain? Et que fais-tu là, pauvre gars?*

C'était le lieutenant Fleuret, vieux soldat, qui m'avait tenu sur ses genoux à Valcrose, où il charmait nos veillées par le récit pittoresque de ses campagnes. Il avait fait la guerre sous la République, et laissé une de ses jambes à Charleroi. Maintenant, il vivait tranquille et retiré à Lussan, bourg voisin d'Uzès et de Bagnols.

— Je vais à La Roque, me dit-il, et si tu as le temps, tu vas monter et me tenir compagnie.

Je m'assieds donc à côté du vétéran, et je lui raconte aussitôt mes affaires.

— Voilà qui ne m'étonne pas ! me dit-il. J'avais toujours pensé que cela finirait mal. L'amitié du libertin n'est qu'un égoïsme déguisé ; malheur à qui s'y fie ! Au reste, ma maisonnette est grande pour deux, et puisque je te tiens, je te garde. J'ai besoin de quelqu'un à Lussan, et je t'emmène.

J'embrassai le brave lieutenant, et son offre cordiale me rendit, sinon la gaîté, au moins le repos d'esprit que j'avais perdu. Les pensées sinistres

Digitized by Google

qui m'agitaient disparurent; l'espérance et la gratitude remplissaient mon cœur.

Tous les incidents de cet heureux jour sont empreints dans mon souvenir. Je vois encore les eaux bleues de la Cèze; puis la gorge solitaire où le vent nous apportait le fracas lointain d'une cataracte, et le village échelonné sur le rocher, avec sa vieille église et ses hauts donjons. Nous restâmes deux jours chez un ami du lieutenant, et il nous mena voir la chute curieuse du Sautadet. Je ne vous décrirai pas ces rocs saillants et dépouillés, ces bassins limpides, ces torrents qui se perdent au fond des gouffres, et qui en ressortent, bouillonnants, à des profondeurs inaccessibles. Rien de plus majestueux que le *Saut*. Toutes les eaux se réunissent et se resserrent entre deux rocs; puis elles se précipitent, par la seule voie qui leur est ouverte, avec un fracas horrible et une impétuosité furibonde. Mais c'est à peine si je fis attention à ces sublimes horreurs. Notre hôte venait de me dire que le major Thourel m'avait enlevé à Genève. Il le tenait du vieux soldat qui lui servait alors de domestique et de cocher. Ce renseignement précieux me rendait insensible à tout le reste.

Digitized by Google

XI.

LE TEMPS SE RECOUVRE.

Nous reprîmes la route de Lussan.

J'y retrouvai Touné, la fermière de Valcrose ; veuve et sans enfants, elle tenait le ménage du lieutenant ; mais ce n'était plus la Touné d'autrefois. L'âge et le chagrin avaient aigri son humeur. Elle crut d'ailleurs (je le compris plus tard) que je venais la supplanter dans l'affection du lieutenant, et écrire mon nom à la place du sien dans le testament de ce brave homme. Pauvre Touné, elle ne me connaissait guère !

Un soir, impatienté de ses brusqueries, je sors de la maison et je vais m'asseoir à quelque distance sous un vieux platane. Un léger mur me sépare de quelques femmes qui jasent tout haut près de moi, et je peux tout entendre. Mon nom est prononcé ; je prête l'oreille :

— Je vous dis, voisine, que c'est un sournois ! A peine s'il desserre les dents, quand on le rencontre. Hibou, va !

— Et comme il cajole ce vieux imbécile, qui s'y

Digitized by Google

laisse prendre ! répond la voisine ; vous verrez que la pauvre Touné en sera la dupe.

— Et puis, ajoute une troisième voisine, ça fait le monsieur, ça lit et ça se promène !... Un garnement ! un enfant trouvé ! un je ne sais quoi !... Un grand saint toujours ! Ah ! dame ! quand on a suivi les catéchismes du père Thourel !.....

Cette facétie égaie les trois commères. J'allais leur crier des injures ; mais je me contins. Je rentre brusquement à la maison. Le lieutenant, qui souffrait de sa jambe, était couché; je lance à Touné un regard de colère, et je cours m'enfermer dans ma chambre.

C'en est trop ! m'écriai-je; il faut que je parte. Rester ici ! Je n'aurais point de cœur. Je suis donc la fable des commères de Lussan ! Un orgueilleux, un vagabond, un sournois, un hypocrite !....

Et, dans ma colère, je pris une résolution où il y avait (Dieu m'en a puni !) de la légèreté, de l'orgueil et de l'ingratitude. Je passai la nuit à écrire une longue lettre à mon bienfaiteur, et, ne voulant pas troubler la paix de ce digne homme, je lui tus la cause de mon départ. Je lui dis (ce qui était vrai d'ailleurs) que j'avais un désir ardent d'aller à Genève, que je m'y sentais poussé par un entraîne-

Digitized by Google

ment irrésistible... Je lui promis de lui écrire, et je le conjurai de me pardonner, de me bénir, et de me garder son affection de père, mon seul trésor dans ce monde. Puis, longtemps avant l'aube, j'ouvris doucement la porte, et je m'évadai comme un malfaiteur. Quelques étoiles brillaient encore ; la blanche clarté de la lune inondait les champs; tout était calme et serein autour de moi; mais une tempête furieuse grondait dans mon cœur.

Je sortis de Lussan à la hâte ; je précipitai mes pas comme un insensé, et, au lever du jour, je me jetai dans un pré et pleurai amèrement.

XII.

TRIBULATIONS.

Je ne puis me rappeler ce moment (poursuit André) sans que mon cœur se brise. Et qu'a dû penser de moi l'homme excellent qui me traitait comme son fils ?.. Ah ! je me trouve bien léger, bien ingrat !....

— Il ne me reste plus beaucoup à vous dire

Digitized by Google

(reprend-il en essuyant une larme qui mouille furtivement sa paupière), et j'abrègerai.

Le soleil montait à l'horizon. Je sors du pré, après avoir fait le compte de mes chétives ressources: en tout, une soixantaine de francs; plus une vieille montre, dernier présent du major.

Avec cela, me dis-je, on ne va pas loin. Mais tu dépenseras peu, et tu travailleras ; quand on a bonne intention, bon bras, et qu'on est jeune, pourquoi s'inquiéter? Et, brandissant mon bâton d'un air résolu, je me mets en marche.

Pauvre aveugle! que je connaissais peu le monde!

Le surlendemain, une ferme se présente sur ma route ; j'entre. Pouvez-vous m'occuper? dis-je au maître. Celui-ci me toise des pieds à la tête. Il veut voir mes papiers, s'enquiert de mon histoire, et, après une exhortation sur le vagabondage, il me ferme sa porte.

Le lendemain, nouvelle tentative, et nouveau refus.

Que de fois j'ai soupé d'un morceau de pain sec, sous un hangard isolé ! Que de fois j'ai passé la nuit à l'abri d'une meule de foin, au milieu des champs !

Cette vie sauvage me rendait méchant ; je m'in-

Digitized by Google

surgeais contre la société; je maudissais l'injustice des hommes; je prenais en haine les riches, et j'accusais Dieu. Je comprends maintenant qu'il châtiait ma légèreté, et qu'il voulait me contraindre à regarder à lui. Oui, ces tribulations m'étaient nécessaires, et je l'en remercie !

— Bien, mon ami, dit M. Laroche, en serrant avec affection la main du jeune homme. Heureux celui qui comprend le but sacré de l'épreuve. *Dieu nous châtie pour nous rendre participants de sa sainteté!* et vous comprendrez toujours mieux que *toutes choses contribuent au bien de ceux qui l'aiment.*

— Après bien des jours de marche et de fatigue, reprend André, j'atteignis avant-hier le village de Farges. L'auberge était pleine de monde ; je soupe à la hâte, au milieu des buveurs; puis, me réfugiant dans la grange, je place mon havresac sous ma tête, et m'endors sur la paille.

Le lendemain, je pars avant le jour et j'arrive à Saint-Jean-de-Gonville, où je fais halte auprès d'une fontaine. J'avais fini mon déjeûner frugal, et j'allais me remettre en marche, quand j'entends le pas précipité d'un cheval au galop. C'est mon hôte de Farges.

Digitized by Google

— Arrêtez ! me crie-t-il en mettant pied à terre ; c'est à vous que j'en veux ! On m'a volé cette nuit, et vous allez m'ouvrir votre sac.

Je me récrie ; mais, fort de mon innocence, je le laisse faire. L'inventaire de mes effets n'est pas long ; mais, jugez de mon étonnement ! mon petit pécule et ma montre ont disparu ; on m'avait adroitement volé pendant mon sommeil. A cette triste découverte, mon affliction est si vive, que l'aubergiste en est touché. Il réfléchit quelques instants, et me dit :

— Ecoutez ! je pourrais vous arrêter, et je le devrais peut-être, car tout cela est terriblement suspect, et vous êtes sans papiers. Mais, après tout, votre histoire peut être vraie, et je ne vous ferai pas coffrer pour quelques écus ; mais vous n'en serez pas quitte ailleurs à si bon marché. Qui cherche le mal, le trouve ! Prenez-y garde !

La tête basse, triste, aigri, humilié, j'entre à St.-Jean. Un char de foin renversé barre la route ; j'aide à le relever ; on me fait entrer dans une maison, où je mange la soupe avec les faucheurs, et, sur ce qu'on me dit de votre commune (qui s'appelle, je crois, le Mandement), je me décide à y chercher du travail.

Digitized by Google

Je marche donc encore quelque temps sur la grande route; puis je m'engage dans un sentier sur la droite, et j'atteins, non sans me fourvoyer plus d'une fois, un vallon sauvage, où roule, au travers de cailloux blanchâtres, un torrent presque à sec.

Je gravis la colline; je me repose au pied d'un saule, car j'étais las de ma course, et, voyant que le soleil s'incline rapidement à l'horizon, je me dirige vers un village, dont j'aperçois devant moi les premières maisons.

XIII.

MAITRE FERRAND.

A quelques pas du hameau, je rencontre une maison de belle apparence.

Le jardin est bien tenu, la cour est propre et spacieuse, de belles vaches s'abreuvent à une fontaine, et un robuste attelage revient des champs. Sous l'avant-toit et le long des dépendances de la

Digitized by Google

maison, règne un majestueux cordon de gerbes de paille et d'épis de maïs doré. Tout est en ordre, tout indique l'aisance et l'activité du propriétaire.

Un petit homme trapu, et dont la figure annonce un caractère hautain et revêche, est assis près de la porte sur un banc de pierre. Près de lui, une femme donne des ordres. Au ton dont ils parlent, je comprends que ce sont les maîtres.

Non loin d'eux et sur une chaise rustique est une femme âgée, dont la figure humble et triste fait ressortir d'autant la vanité satisfaite qui s'épanouit sur la leur. La pauvre femme a les mains jointes et dirige vers le ciel ses yeux sans regard : elle est aveugle.

Je m'approche du maître, et je lui demande s'il peut m'occuper.

— Il paraît, me dit-il d'une voix rude, que vous craignez de vous enrhumer !

J'avais, par inadvertance, mon chapeau sur la tête. J'aurais dû sans doute l'ôter à l'instant et lui faire des excuses ; une fausse honte me retint, et je fis semblant de ne pas comprendre.

Je réitère ma requête.

— C'est bon ! me répondit-il d'une voix plus

Digitized by Google

rude encore; nous avons assez de rôdeurs par le pays!

— Je ne suis pas un rôdeur, lui dis-je, et je cherche à gagner honnêtement ma vie. Prenez-moi à l'essai, et vous n'aurez pas à vous en repentir, je vous le promets.

— Défie-toi, lui dit sa femme, en le poussant du coude; tu sais ce qu'il t'en coûte avec le dernier.

— N'aie crainte! on ne m'y reprend pas. Et, se tournant vers moi : Cherchez ailleurs! Je ne prends pas les gens sans les connaître. Puis, se parlant à lui-même, il ajoute : Il y a trop à se veiller; ce garnement nous aurait vite fait son coup, par ici!

— Garnement! m'écriai-je; lâche! de quel droit m'insultez-vous?

— Ah! tu le prends comme ça. Attends!.... Claude! Pierre! jetez-moi ce drôle à la porte. Je t'apprendrai à brailler chez moi!

Mes aventures de la journée, les soupçons injurieux de l'hôte de Farges, la perte de mes dernières ressources, le découragement, le chagrin, l'humiliation, la fatigue, tout contribuait à m'exaspérer. J'allais répondre injure pour injure, quand la vieille aveugle se lève.

Digitized by Google

— Maître Ferrand! s'écrie-t-elle, calmez-vous! Ce jeune homme ne vous a fait aucun mal. C'est vous qui le provoquez. Et quel exemple donnez-vous dans votre maison! Est-ce ainsi que vous reconnaissez les grâces que Dieu vous a faites? Oubliez-vous qu'il ne recevra dans le ciel que les pacifiques? Ah! prenez-y garde, le Dieu qui nous voit et qui nous jugera, est un Dieu de paix!

A l'ouïe des paroles fermes et solennelles de la pauvre femme, Pierre et Claude s'arrêtent; mais le maître, un peu confus, n'entend pas qu'on lui fasse ainsi la leçon.

— Mère Vivarais, dit-il, mêlez-vous de ce qui vous regarde. J'en sais plus long que vous, et je vois clair... Au reste, je ne lui veux point de mal, à ce blanc-bec. Qu'il apprenne seulement à chanter moins haut. Eh! vous autres, ouvrez la cage et lâchez ce coq.

Les garçons de ferme ouvrent le portail; je sors humilié. Je pressais le pas, sous l'empire des pensées amères qui bouillonnaient en moi, quand un enfant me rejoint hors d'haleine et me fait signe de m'arrêter.

— Jeune homme! me dit la vieille aveugle qui le suit de près, que le soleil ne se couche pas sur

Digitized by Google

votre colère. Maître Ferrand est susceptible, mais n'est pas méchant ; venez lui faire des excuses, et....

—Des excuses ! m'humilier devant ce riche brutal ! non, jamais !

—Du moins, pardonnez-lui, et qu'il ne reste aucune racine d'amertume dans votre cœur !... Et si vous êtes dans le besoin, ajoute-t-elle, prenez ceci, car vous ne connaissez peut-être personne dans le pays.

Je prends machinalement la pièce d'argent qu'elle met dans ma main ; mais bientôt, surpris et honteux de cette aumône, je veux la lui rendre.

Elle insiste, et me parle avec tant de délicatesse et de charité, que je finis par garder sa cordiale offrande.

La voici, cette pièce, et je la garderai toujours, si je le peux, en mémoire de cette journée et de cette femme.

— Allez, me dit-elle en me quittant, et souvenez-vous que Dieu a dit dans sa Parole : *Qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes les imitateurs de Celui qui est bon ?* Hélas ! ce bon Sauveur a porté une croix plus pesante que toutes les nôtres.

Digitized by Google

XIV.

LA COUPE DÉBORDE.

Je sors du village, ému de cette rencontre; et, cherchant un lieu solitaire pour m'y recueillir, je viens m'asseoir sur le côteau des Chèvres.

Grand Dieu ! quelle tourmente se déchaînait alors dans mon cœur !

Un tableau de splendeur agreste se déployait sous mes regards, et le calme de cette magnifique nature semblait rendre encore plus terribles et plus noires ces ténèbres où se perdait mon âme. Je portais envie à l'insecte qui se cachait à mes pieds sous un brin d'herbe, et à l'hirondelle qui planait librement dans les airs; j'aurais voulu que ma vie s'éteignît avec les derniers rayons du soleil qui se cachait derrière la montagne. Des bruits de voix, des clameurs enfantines et des chants joyeux montaient de la vallée jusqu'à moi et me déchiraient. La fumée, qui s'élevait en nuages légers de quelques maisons du hameau voisin, éveillait dans mon âme troublée des pensées amères. Là, me disais-je, une femme prépare le repas du soir

Digitized by Google

pour sa famille; le père et les fils vont revenir des champs ; ils s'assiéront à leur table rustique et se reposeront ensemble des labeurs du jour; ils feront des projets d'avenir, ils goûteront les douceurs du foyer domestique..... Et moi, où irai-je?....

Personne ne me dira : Mon fils, ou mon frère ! Aucune maison ne s'ouvrira pour me recevoir ; aucune main n'essuiera la sueur de mon front ; aucune patrie ne sera la mienne !.. Ce besoin d'aimer qui remplit mon cœur, faudra-t-il toujours le refouler en moi comme un crime? Suis-je donc condamné à un éternel isolement?...

Puis, je pensais à la maisonnette de Lussan et à l'ami qui m'avait ouvert si généreusement sa demeure. Peut-être que la calomnie m'a banni de son cœur! Peut-être qu'il se repent de sa confiance et de sa bonté! Peut-être qu'il maudit mon ingratitude! Oh! malheur à moi!

Le désespoir serrait mon cœur et croissait par degrés; une circonstance presque puérile vint y mettre le comble. Je cherchai, je ne sais plus pourquoi, le mouchoir marqué d'un L et d'un P, que je regardais comme le fil auquel se rattachait ma mystérieuse destinée; je ne le trouvai plus.

Digitized by Google

Cette dernière goutte fit déborder la coupe d'amertume, déjà si remplie.

A quoi bon lutter contre un sort fatal? m'écriai-je dans ma fureur insensée. Pourquoi prolonger une vie frappée de malédiction?

Et j'allais en finir, quand vous survîntes pour me sauver de moi-même.

XV.

RENSEIGNEMENTS FAVORABLES.

M. Laroche et sa sœur s'efforcent de remonter le courage du jeune homme.

—Confiez-vous en Dieu, lui disent-ils. Ce bon Père dirige tout; votre histoire en fournit la preuve. Il a préservé votre jeunesse de bien des périls, et il a placé, quand il le fallait, des amis sur votre route. Ah! croyez qu'il a ses desseins de miséricorde à votre égard; soyez-lui fidèle, et, comme l'a dit la pauvre aveugle, personne ne pourra vous nuire sur la terre.

André est installé, dès ce jour, au presbytère.

Digitized by Google

Il prend soin du rural ; il aide Perronne ; il donne, sous la surveillance de M. Laroche, quelques leçons aux enfants de la paroisse, et, surtout, fait son instruction religieuse avec ce bon pasteur.

On comprend que son premier soin a été d'écrire à Lussan. Et M. Laroche, qui se charge d'expédier la lettre, écrit de son côté à l'un de ses camarades d'étude, pasteur à Montaren, près d'Uzès. Il le prie de prendre quelques informations sur les antécédents et sur le caractère d'André.

La réponse ne se fait pas attendre. En voici quelques fragments.

— « Je reviens de Lussan et de Bagnols, mon cher frère, et je n'ai que du bien à vous dire de votre protégé.

» Le major lui cachait ses débauches, et même il paraît (singulier hommage rendu par le vicieux à la vertu qu'il outrage) qu'il veillait sur la conduite et sur les liaisons du pauvre André. Ce jeune homme a donc côtoyé le vice sans y tomber. Celui qui préserva Daniel de la dent des lions, l'a aussi préservé du mal. Je vous félicite d'avoir été appelé par notre divin Maître à lui amener cette âme. Non, cette œuvre-là, je l'espère, ne sera pas une déception, comme tant d'autres ! . . . .

Digitized by Google

» Le père Fleuret, à qui j'ai cru devoir communiquer votre lettre, a pleuré de joie à cette lecture.

— » Le brave homme, s'écriait-il, le bon Dieu le lui rende !

» C'est un vieillard respectable, dont la piété pourrait être plus éclairée, mais qui me paraît doué d'un excellent cœur. Il a su, grâce à la modération de ses désirs et à la sobriété de sa vie, s'assurer une modeste aisance. Vous trouverez ci-inclus un billet de cent francs, pour les premiers besoins d'André. Ce sont quelques épargnes de ce digne homme. . . . . .

. . . . . .

» Lucile se rappelle à votre bon souvenir et se recommande à vos prières. Le séjour que cette chère enfant a fait chez vous a rétabli sa santé et affermi sa foi. C'est elle qui remplace maintenant dans mon petit ménage la pieuse compagne que le Seigneur m'a redemandée. Nous avons été frappés du même coup, mon cher Laroche, mais nous savons en qui nous avons cru ; et c'est un lien nouveau qui nous unit plus étroitement l'un à l'autre.....

» Croyez à l'inaltérable affection de votre ami et frère, Gaston Laurie, pasteur. »

Digitized by Google

XVI.

LA FEUILLE D'AVIS.

Les recherches de M. Laroche, pour découvrir la famille d'André, n'aboutirent à rien. Il fallait s'y attendre. Les données manquaient et le problême était posé dans le vague. Il était réservé à Perronne de le rendre soluble en le précisant.

Quel livre curieux on pourrait faire sur les grands effets et les petites causes !

La chute d'une pomme fit découvrir, dit-on, la loi de la gravitation universelle ; un ver microscopique mit la Hollande à deux doigts de sa perte; une brume, qui s'épaissit à point nommé sur la mer, laisse échapper, à son retour d'Egypte, le navire de Napoléon !.... Avis à ceux qui ne comprennent pas ces paroles : *Il ne tombe pas un passereau en terre sans la permission de votre Père, qui est aux cieux!*

Une découverte de Perronne ajoute un chapitre à ce livre inédit.

Le délassement, le plaisir, la passion de cette digne servante, c'est la Feuille d'Avis !

Digitized by Google

La Feuille d'Avis ? Quel plaisir ! dites-vous. — Je comprends que vous en cherchiez d'autres ; mais ne disputons pas des goûts, quand ils sont innocents.

Et après tout, la Feuille, voyez-vous, c'est la ville ! Oui, la ville se reflète là, toute entière, avec ses nouvelles, ses bruits, ses passions. Jamais Perronne n'aurait pu se consoler, sans la Feuille, de quitter la ville. Qu'est-ce donc qui aurait remplacé pour elle les innocents commérages de la rue et de la fontaine ? Comment aurait-elle su que l'épicier du coin a perdu sa femme et que le canari de la veuve Blanc s'est envolé ?

Perronne a donc au grenier une collection respectable de Feuilles d'Avis ; et il faut des cas d'urgence pour qu'elle se permette d'en détruire une seule !

Or, un soir qu'elle réfléchit à l'histoire d'André, une idée lui vient... un trait de lumière !

La Feuille d'Avis !

Elle a certainement lu, dans la Feuille, des annonces d'enfants égarés ou perdus. Qui sait ! Il faut qu'elle cherche.

Elle prend donc sa lanterne et monte au galetas. La voilà qui s'entoure de ses plus vieilles Feuilles ;

Digitized by Google

puis, calculant l'année probable de la disparition d'André, elle cherche, cherche... et si bien, qu'à la fin elle trouve. Jugez de sa joie !

Le jour luit à peine, qu'elle frappe au cabinet de M. Laroche, et voici, tel quel, l'avis qu'elle met sous ses yeux :

ENFANT PERDU.

« Un petit garçon d'environ quatre ans a disparu depuis hier. Il se nomme Laurent Pâlier. On prie instamment les personnes qui l'auraient aperçu, ou celles qui l'auraient recueilli, d'en donner avis chez Fayol, aux Trois Perdrix, ou chez Victor Pâlier, déménageur, à Bémont, n° 58, — contre bonne récompense ! »

— Laurent Pâlier ! s'écrie M. Laroche ; L. P., ce sont bien les initiales du mouchoir d'André ; la date aussi se rapporte. Ceci mérite d'être éclairci !

Mais, ajoute-t-il, n'ébruitons pas cette trouvaille. Peut-être n'y a-t-il là qu'une coïncidence fortuite, et qui sait où sont maintenant ces Pâlier?...

Mieux vaut attendre !

Perronne est discrète ; mais, pour être plus sûr qu'elle se taira, M. Laroche l'envoie à la ville, chez le pasteur Guérin, son ami. Ce dernier, qui vient fréquemment au presbytère, connaît André et son

Digitized by Google

histoire. C'est d'ailleurs un homme actif, dévoué, sagace, et dont la conversation rappelle ces mots de l'apôtre : *Que vos discours soient toujours accompagnés de grâce et assaisonnés de sel !*

A peine a-t-il lu la lettre de son collègue, qu'il sort de chez lui, et se met à l'œuvre.

Voici sa réponse.

XVII.

QUI CHERCHE TROUVE.

— *J'ai trouvé !* mon cher frère, et si je ne dois pas m'illustrer par ma découverte autant qu'Archimède par la sienne, ma joie est cependant aussi vive, à coup sûr, que celle de ce grand homme. Mais il faut que je vous raconte tout cela par le menu. Ecoutez !

A Bémont, où je cours d'abord, point de nouvelles des Pâlier. *Son lieu ne le reconnaît plus*, dit le psaliniste ; oh ! comme cette parole est vraie dans ces pauvres mâsures ! Les locataires s'y succèdent les uns aux autres, comme le flot poussé par

Digitized by Google

le flot ; et comment se souviendraient-ils des misères d'autrui ? Pauvres gens, c'est assez des leurs !

De Bémont, je descends sans trop d'espoir au magasin des Trois Perdrix. C'est une boutique brisée, qui alimente les petits consommateurs du quartier ; elle est étroite, obscure, mais assez proprette. Une jeune femme est à la banque.

— Je viens, lui dis-je, vous demander quelques renseignements. Et d'abord pourriez-vous me dire ce que sont devenus les Fayol, qui demeuraient ici il y a quinze ou vingt ans ?

— Je suis une Fayol, me répond-elle, et mon père vit toujours. Je vais l'appeler, à moins que vous ne préfériez monter chez nous. Monsieur le Pasteur, ajoute-t-elle en souriant, ne craint pas nos montées !

Ce petit compliment ne me déplut pas, je l'avoue ; je souris à mon tour.

— Je monterai, lui répliquai-je, car il me tarde de voir votre père. Il est peut-être le seul, à Genève, qui puisse me donner les renseignements que je cherche.

— Joseph ! dit alors la jeune femme à un petit garçon qui venait d'entrer dans la boutique, conduis M. le Pasteur chez le grand-père ; ou plutôt,

Digitized by Google

garde le magasin, et j'irai, moi, car le grand-père est un peu sourd.

Je compris que la dame ne serait pas fâchée de savoir ce que j'avais à dire au grand-père. Peut-être saisit-elle ma pensée au vol, avec cette finesse d'intuition qui caractérise la femme ; car elle ajouta, en rougissant un peu : Si toutefois ma présence ne gêne pas M. le Pasteur !

— Nullement, lui répondis-je, au contraire; vous me ferez plaisir de m'accompagner.

Nous montons au troisième étage. Le père Fayol, vieillard encore vert, est assis lisant près de la fenêtre.

— Je suis fâché d'interrompre votre lecture ! lui dis-je.

— Oh ! j'ai le temps, répond le vieillard en posant ses lunettes ; je ne suis plus bon qu'à çà ! Et votre visite me vaut une lecture.

— Je vois avec plaisir ce livre entre vos mains, père Fayol !

— Ah ! ce livre est plus vieux que moi, M. le Pasteur, et j'y tiens ! Il faut vous dire que nous sommes des réfugiés pour la bonne cause ; nous sortons de Chabeuil en Dauphiné. Or, un jour, mon grand-père prit ce psautier ; c'était dans le

Digitized by Google

temps qu'on faisait le prêche au désert... et, quand on avait un mort dans la famille, on l'ensevelissait dans la propriété, si on en avait une. C'était la loi ! Un jour donc....

Je vis que le bon vieillard allait s'engager dans les récits du désert, et, malgré mon goût pour les anecdotes, je crus urgent d'en venir au fait.

— Père Fayol ! lui dis-je, je ne vous tiens pas quitte de votre récit, et je reviendrai tout exprès pour l'entendre. Mais, pour le moment, nous avons du plus pressé. Reprenez vos lunettes et lisez ceci. En même temps je lui mets en main la Feuille que vous m'avez envoyée. Il lit, et une larme descend sur sa joue ridée.

— Pauvre Laurent ! s'écrie-t-il.

— Il parle de mon frère, me dit tout bas la jeune femme. C'était le parrain du petit Pâlier. L'enfant disparut le jour où nous reçûmes la nouvelle que mon frère était tué !

— Et n'en avez-vous jamais rien appris ?

— On nous dit l'avoir vu sur les ponts de Bel-Air, et l'on a fini par croire qu'il s'était noyé dans le Rhône.

— Quel triste jour ! reprit le vieillard. La mère en devint presque folle. Elle rôdait tout le jour à

Digitized by Google

la recherche de son enfant, et quand elle rentrait, le soir, brisée et anéantie, son regard faisait peur. Lui parlait-on de se résigner et de prier, de revenir aux saintes assemblées et de s'en remettre à Dieu, elle répondait : Il m'a pris mon enfant! Puis, le père s'est dérangé ; il s'est mis à boire, à quereller sa femme... Mais, paix lui soit ! Il est mort.

— Et la mère?

— Pauvre femme ! Plût à Dieu qu'elle fût morte aussi. Plus de santé, plus de parents, point de ressources ; et, pour comble de misère, les yeux perdus !

— Elle est aveugle ! m'écriai-je.

— Complètement aveugle ! C'est la souffrance et le travail... mais, comme elle dit, la lumière du Seigneur l'éclaire au dedans ; car la piété a pris le dessus, et c'est une sainte.

— Et où la trouverai-je?

— Je ne saurais vous le dire, pour le moment. Il faudrait s'informer chez une dame du haut, qui l'employait comme lingère. C'est elle qui en prend soin. Comment l'appelles-tu, Laurette?

— Madame de Vercour, père.

— Mais, dit le vieillard en s'interrompant tout

Digitized by Google

à coup, M. le Pasteur ne saurait-il rien de l'enfant? J'ai toujours dit qu'on le reverrait.

Alors, mon cher Laroche, je racontai tout au père Fayol, et je promis de lui amener André, ou plutôt Laurent. — Mais, lui dis-je, le reconnaîtrez-vous?

— A la figure, je ne crois pas; mais, attendez! il doit avoir à la main gauche une large couture. il s'était blessé en se taillant une flèche, et le chirurgien nous dit qu'il en aurait toujours la marque.

Après cet entretien, je monte en hâte chez Madame de Vercour.

Devinez où est la mère Pâlier? Elle est... Non, vous n'y êtes pas. Elle est... tout près de vous, chez les Ferrand. Victor Pâlier, son mari, était originaire du Vivarais; de là le surnom qu'il portait et qui est resté à sa veuve. Ainsi, mon ami, la mère de votre protégé, c'est la Vivarais; c'est cette femme qui a fait l'aumône à son fils sans le connaître. Oh! que les voies de Dieu ne sont pas les nôtres!

Madame de Vercour fait le plus grand cas de cette femme. C'est, m'a-t-elle dit, un modèle de foi et de soumission, une âme purifiée dans le creuset. Réjouissez-vous donc, mon cher frère,

Digitized by Google

de trouver une mère chrétienne pour votre Laurent! Je voudrais être là quand vous le conduirez aux Bruyères; mais vous m'écrirez... Je vous ai donné des détails, j'en veux à mon tour.

Au reste, attendez-moi prochainement au presbytère; j'ai besoin de vous voir, et je dois une revanche aux échecs à votre bonne sœur. Adieu, cher ami; que la paix du Seigneur soit sur vous.

Elie Guérin, pasteur.

P. S. J'allais oublier de vous dire quelque chose qui vous fera plaisir assurément. N'ayez point d'inquiétude sur l'avenir de Laurent. Madame de Vercour s'en préoccupe déjà. Elle m'a parlé d'une occupation fort avantageuse pour votre protégé. Nous en causerons.

XVIII.

LA MÈRE PALIER.

Voici la réponse de M. Laroche :

— Vous me demandez des détails, mon cher frère; vous oubliez que je ne sais pas narrer comme

Digitized by Google

vous. D'ailleurs, il est des choses qui se sentent et ne s'expriment pas. Quand Timante peignit le sacrifice d'Iphigénie, il couvrit d'un voile la figure de la mère, tant la douleur maternelle lui parut au-dessus des efforts de son pinceau; eh bien, vous-même, mon cher Guérin, vous feriez ici comme Timante. J'essaierai cependant de vous satisfaire.

J'ai parlé des Fayol à André (qui porte en effet, pour le dire en passant, une couture bien marquée à l'index de la main gauche), et la mémoire des amis et des scènes de sa première enfance lui est peu à peu revenue. On dirait une encre sympathique dont les caractères se reproduisent à l'œil quand on en approche la lumière. Mais, vous le comprenez, l'entretien a été court; nous avions hâte de courir aux Bruyères.

Nous trouvons Ferrand à l'entrée de sa cour; il revient des champs, et, à peine nous a-t-il aperçus, qu'il nous aborde.

— Ah! vous voilà, jeune homme, dit-il à Laurent; vous avez dû me trouver un peu brusque un certain jour... Je l'ai déjà dit à M. le Pasteur; mais que voulez-vous? le moment était mal choisi, j'avais de l'humeur, et puis, voyez-vous, je suis comme çà, bourru, mais...

Digitized by Google

J'interrompis l'apologie de maître Ferrand.

— Laissons cela, lui dis-je, ce jeune homme n'y pense plus, et il s'agit d'autre chose.

— D'ailleurs, ajoute Laurent, j'ai aussi mes excuses à vous faire; j'ai été trop susceptible, trop prompt... Et en même temps il présente sa main à Ferrand, qui la serre cordialement dans la sienne.

— Bien, leur dis-je, puisque vous êtes bons amis, je vous laisse un instant. Ce jeune homme vous contera son histoire, maître Ferrand, et vous le conduirez là haut quand je l'appellerai.

Je monte chez la mère Pâlier; c'était la seconde fois seulement que je la voyais en tête-à-tête.

— Je désire, lui dis-je, que nous fassions plus étroitement connaissance, et que vous me contiez vos peines. Ce n'est pas, croyez-moi, vaine curiosité. J'ai l'intention de vous visiter plus souvent, et de vous faire, avec l'aide de Dieu, quelque bien.

Non, mon cher Guérin, Madame de Vercour n'a point exagéré le mérite de cette humble femme. C'est vraiment une âme purifiée dans le creuset; rien de plus chrétien et de plus soumis que son langage. La foi l'a portée si haut, que le souffle de nos passions terrestres ne peut plus l'atteindre.

— Je m'étais fait, m'a-t-elle dit, une idole de

Digitized by Google

mon enfant, et le Seigneur a brisé l'idole; que le saint nom du Seigneur soit béni ! Que sont toutes mes peines en comparaison de cet héritage qui est gardé dans les cieux pour nous ! C'est là que je connaîtrai cette sagesse de mon Dieu, que j'adore ici-bas sans la comprendre !

Après avoir encore échangé quelques paroles, je crus que le moment était venu, et je hasardai de lui dire : Et si Dieu vous rendait un jour votre fils ?

A ces mots, la pauvre aveugle fut saisie d'un tremblement léger, et je vis bien que le cœur de la mère battait encore dans le sein de la femme chrétienne. Ses yeux sans regard semblèrent un moment interroger les miens.

— Je ne l'espère plus, reprit-elle après un court silence, et ce serait d'ailleurs pour bien peu de temps ! Mais, s'écria-t-elle en changeant de ton et en pâlissant, ne savez-vous rien ?... Mon oreille est devenue subtile... et il y a dans votre voix !... Oh ! parlez, parlez, je vous prie !... Je suis calme et je puis tout entendre !

Je racontai brièvement l'histoire de Laurent, qui se promenait tout ému par la cour; puis, lui ayant fait signe de monter, j'ajoutai :

—Bonne mère, recueillez vos forces, et bénissez Dieu. Voici votre fils....

Digitized by Google

N'attendez pas, mon ami, que je vous décrive un pareil moment.

— Laurent ! Laurent ! mon fils !....

— Ma mère, ma pauvre mère !

Non, jamais ces cris émouvants qui retentirent ensemble ne s'effaceront de ma mémoire ; je crois les entendre encore. Ferrand, qui était dans la cour, en tressaillit. Cet homme à rude écorce se prit à pleurer. Je pleurais aussi, et la pauvre aveugle, levant vers le ciel ses yeux éteints, murmurait faiblement : Laisse-moi maintenant, Seigneur, aller en paix !....

J'allais me retirer et laisser ensemble ce fils et cette mère, si longtemps séparés et si merveilleusement réunis, quand cette pieuse femme me dit :

—Encore un moment, cher Monsieur le Pasteur. C'est vous que Dieu a choisi pour sauver mon fils et pour me le rendre. Bénissez-le avec nous !

Je pris la Bible qu'une voisine vient lire tous les jours à la mère Pâlier ; puis j'ouvris la porte de sa chambrette, qui donne sur une galerie intérieure où s'étaient déjà rassemblés les Ferrand et quelques voisins, et je lus le psaume trente-quatrième : *Je bénirai l'Eternel en tout temps !.. Exaltez l'Eternel avec moi, célébrons son nom tous ensemble ! J'ai*

Digitized by Google

cherché l'Eternel, il m'a répondu! etc... Je fis ensuite, et du plus profond de mon cœur, une fervente prière; et nous nous retirâmes. La mère et le fils pleuraient ensemble... ils étaient heureux.

. . . . . .

Cette lettre fut bientôt suivie d'une seconde, qui annonçait à M. Guérin la mort de la mère Pâlier. Usée par ses longs chagrins, elle n'avait pu supporter tant de joie. Cette secousse inattendue l'avait brisée.

— « Oui, mon cher frère (disait M. Laroche à son collègue), les voies de Dieu confondent les nôtres! La mère et le fils ne se sont retrouvés que pour bien peu de temps sur la terre. Hier, sur le soir, après un long entretien avec Laurent qui ne l'a guère quittée, la pauvre femme se sentit tout à coup défaillir, et, quelques minutes après, elle n'était plus.

Laurent est bien affligé, mais soumis. Oh! mon frère, que la foi est puissante pour consoler et pour garder les âmes, et que notre ministère est beau dans la maison de deuil! Ah! ne nous plaignons pas de ses difficultés et de ses déceptions. Un grain de la semence de vie, qui germe dans un cœur visité par l'épreuve, les compense toutes. Béni sois-

Digitized by Google

tu, Maître adorable, qui as choisi la bonne part pour tes serviteurs ! Aide-nous seulement, et nous nous chargerons joyeusement de notre croix pour te servir !

L'ensevelissement aura lieu dimanche. J'accepte avec reconnaissance la prédication que vous m'avez offerte, car je me sens fatigué, et je serai bien aise de causer avec vous de l'avenir de Laurent. Il accepte l'offre de Madame de Vercour avec une vive reconnaissance. Et comment n'y pas voir un nouveau bienfait de ce bon Père qui nous dit dans sa Parole : *Sois tranquille en regardant à l'Eternel, et attends-le !*

F. Chapuis, pasteur.

Digitized by Google

IL Y AURA TOUJOURS DES PAUVRES.

SERMON

Par M. Ernest NAVILLE, ministre.

Il y aura toujours des pauvres dans le pays. C'est pourquoi je te fais le commandement et je te dis : Ne manque point d'ouvrir ta main à ton frère affligé et pauvre. (Deutéronome XV, 11.)

Les paroles que je viens de vous lire signalent un fait, et prescrivent un devoir.

Le fait, c'est l'existence de la pauvreté, qui doit se présenter toujours. Jésus-Christ a réitéré la déclaration de Moïse : *Vous aurez toujours des pauvres avec vous.* — Par ces pauvres dont il parle, nous devons entendre, sans doute, non seulement les indigents qui manquent de pain, mais tous ceux qui, dans l'inégale répartition des biens et des joies de la vie, se trouvent aux derniers rangs, tous ceux qui

Digitized by Google

souffrent de la place qu'ils occupent dans le monde, se plaignent et ont besoin de soulagement.

Au fait de la pauvreté, qui doit toujours être, répond le devoir, qui ne finira point, de la soulager. *C'est pourquoi je te fais le commandement, et je te dis : Ne manque pas d'ouvrir ta main à ton frère affligé et pauvre.*

Fécondes en instructions de tous les temps, ces pensées le sont peut-être tout particulièrement de nos jours. Aujourd'hui plus que jamais, les esprits sont préoccupés des inégalités des conditions humaines. Les misères sociales sont sondées avec soin, examinées sous toutes leurs faces. Tandis que les pensées et bien souvent les passions des hommes, s'agitent autour de ces graves questions, il ne sera pas sans intérêt de repasser les instructions que l'Écriture nous fournit à cet égard. Cet examen sera de nature à nous retracer des devoirs sacrés, et qui ne sauraient jamais être trop présents à notre esprit ; il contribuera ainsi à fortifier notre foi. Sur ce sujet, comme sur tout autre, nous trouverons l'Évangile vrai dans ce qu'il annonce, et puissant dans les mobiles qu'il met en œuvre.

Dieu veuille, nous assistant de son Saint Esprit, donner efficace à la méditation de sa Parole !

Digitized by Google

I.

Vous aurez toujours des pauvres avec vous.

Dix-huit siècles d'accomplissement n'ont pu mettre cette parole divine à l'abri des attaques, et établir aux yeux de tous son incontestable vérité.

Il s'est trouvé, il se trouve encore des hommes qui, osant attendre de leurs théories humaines ce que Christ n'a pas promis, élèvent la voix contre mon texte : ils pensent que les misères sociales ne sont que le résultat d'abus, qu'ils se flattent de détruire. Changez, disent-ils, les institutions des peuples ; donnez d'autres règles à la propriété ; abolissez des lois regardées jusqu'ici comme saintes. Etablissez une répartition meilleure des fruits de la terre et du travail de l'homme. Alors, le monde prendra une face nouvelle ; l'humanité s'avancera forte et glorieuse, loin de la chaîne de misère qui l'enveloppe ; indigence, pauvreté, souffrances de toute nature, seront des mots dont la signification sera perdue, et ce Christianisme, qui ne met sa gloire qu'à soulager les douleurs et à calmer les infortunes, restera inutile sur une terre qui n'offrira plus que jouissance et bonheur.

Digitized by Google

Voilà, mes Frères, le langage qu'entend notre siècle, répété sous des formes diverses; telles sont les flatteuses espérances dont on charme ses oreilles.

Ce n'est pas la première fois que des doctrines semblables se produisent, et se flattent de régner sur les débris de l'Évangile. Ces théories, qui répondent si bien, tout ensemble, et aux passions de l'homme et à ses plus nobles instincts, quel est leur sort? Elles commencèrent hier, elles ne sont plus aujourd'hui; philosophies d'un jour, qui naissent dans le coin de quelque grande ville, où elles retournent mourir, et qui voudraient dominer de là la voix du Christ et l'expérience de l'humanité.

La prophétie de notre texte s'accomplit: les pauvres demeurent; et, tandis que ces systèmes qui sembleraient avoir, dans les illusions qu'ils entretiennent, des garanties de durée, croulent chaque jour, nous voyons s'étendre le règne de Celui qui, pour toute séduction, ne sut qu'annoncer à l'homme une croix, et à la société d'éternelles misères.

Vous aurez toujours des pauvres avec vous. Ah! mes Frères, c'est que ce n'est pas dans les formes de la société (qui peuvent sans doute plus ou

Digitized by Google

moins grossir ou diguer le torrent des maux, mais qui ne sauraient ni en créer, ni en tarir la source), ce n'est pas dans les institutions humaines qu'il faut chercher les vraies, les profondes racines de la misère et de tous nos maux ; c'est dans le cœur de l'homme qu'elles sont plantées. C'est dans les illusions qui le trompent ; c'est dans les passions qui l'égarent, c'est dans ce triste cortége d'infirmités morales qui doit être jusqu'à la fin le partage de ce monde de luttes et d'épreuves.

Les plaies et les blessures dont nous gémissons, c'est le péché qui les a faites. Jetez les yeux autour de vous, et, parmi les infortunes que vous pourriez citer, voyez combien il en est dont le péché est, à vos propres yeux, la source évidente.

Comptez les victimes de l'orgueil : tant d'hommes, devant lesquels s'ouvrait une carrière facile, et qu'une folle estime d'eux-mêmes et d'ambitieux projets ont jetés dans des voies où ils n'ont rencontré que déceptions et douleurs.

Comptez les victimes de la sensualité : tant de familles qui souffrent et se plaignent, et qui, dans leur indigence et leurs privations, n'expient que les excès et les désordres d'un de leurs membres.

Prenez chaque passion, l'une après l'autre, et

Digitized by Google

voyez quelle nombreuse clientèle chacune d'elles réclame parmi les misérables.

A Dieu ne plaise toutefois que, transportant dans la chaire de Jésus-Christ un préjugé que Jésus-Christ a détruit, je prétende que le pauvre l'est toujours par sa faute, que le malheureux porte toujours la peine de sa propre iniquité.

Mais, après avoir passé en revue ceux qui sont les artisans de leur propre infortune, comptez encore toutes les victimes de l'avarice cruelle, de l'intérêt sordide d'un supérieur, toutes les victimes des lois humaines, exploitées par la cupidité et la fraude, tous les Lazares dont le dénuement est une condamnation pour le mauvais riche, et vous en verrez assez pour comprendre que les misères que nous déplorons sont, toutes, les tristes fruits de cette semence que *l'Ennemi* a déposée dans le champ.

Voilà ce qu'oublient les promoteurs de ces doctrines qui, sans changer le cœur de l'homme, prétendent affranchir la société de ses maux. Voilà ce que savait Celui qui annonça que nous aurions toujours des pauvres avec nous, parce qu'il prédit aussi que l'ivraie et le bon grain doivent croître ensemble jusqu'au jour de la moisson. Tant que le péché sera dans le monde, la misère y sera.

Digitized by Google

C'est là ce qu'il faut vous dire, mon Frère, vous qui vous trouvez froissé de la place que vous occupez dans le monde, vous qui vous comptez au nombre des pauvres ou des malheureux de la terre. Ce péché, dont la société porte la peine dans ses plaies toujours ouvertes, vous en êtes responsable pour votre part. Ne vous étonnez pas d'en supporter, pour votre part, la punition. Et cette punition, parce qu'il peut vous paraître, au premier coup d'œil, que vous êtes malheureux entre tous, ne croyez pas que vous en soyez plus qu'un autre la victime. Les parts sont plus égales qu'il ne le paraît au dehors ; il est des pauvretés autres que l'indigence et la famine, et pour les heureux du monde aussi ; pour ceux dont le sort est l'objet de votre envie, il est des misères pires parfois que la mendicité. Quand il n'en serait pas ainsi, quand l'inégalité serait vraiment aussi grande qu'elle le paraît au premier coup d'œil, si le Seigneur est bon pour votre frère, pourquoi le verriez-vous de mauvais œil? Ne vous suffit-il pas que ses décrets soient justes à votre égard ? Vous êtes pécheurs. Vous étonnerez-vous d'être malheureux? — Voici un spectacle bien fait pour arrêter les plaintes sur nos lèvres.

Digitized by Google

Il y eut une fois sur la terre un homme qui, lui, pur de toute souillure, ne participait pas à la misère générale. Sa mère l'avait conçu dans l'innocence. Toutes les tentations de l'Adversaire se brisèrent à ses pieds ; sa vie se consuma à faire le bien. Eh bien ! cet homme, ce juste, ce saint, si vous êtes pauvres, il le fut plus que vous : il n'avait pas un lieu où reposer sa tête ; si la société ne vous a pas fait une place qui vous sourie, la sienne fut plus mauvaise encore : il fut le rejeté et le méprisé du peuple. Si vous souffrez, vos souffrances n'atteignent pas les siennes, car la malice humaine s'épuisa à le poursuivre, et son nom est le *Crucifié !*

Ce que le Seigneur de gloire accepta, vous, enfants de la poudre, ne pourrez-vous l'accepter? Ce que le Saint des Saints supporta, vous, pécheurs, ne le supporterez-vous pas? Vos misères, ne vous suffit-il pas que le Fils de Dieu les ait partagées?

Mais, ô richesse des miséricordes divines! ô profondeur des conseils de notre Dieu, entre les mains duquel il n'est point de peine sans fruit, point de châtiment stérile ! Jésus ne se borne pas à se rendre semblable au malheureux ; il veut encore lui apprendre à trouver le sujet d'une parfaite joie dans les afflictions qui lui arrivent. Pour qui l'écoute, les maux, peines du péché, en deviennent le re-

Digitized by Google

mède; les afflictions sont le don de l'amour divin. Nos âmes pécheresses doivent passer au creuset de l'épreuve, et, dans les voies infiniment variées de sa sagesse, le Seigneur dispense à chacun celles dont il a besoin.

Oui, mon Frère, pauvre du monde, ces privations qui vous attristent, ces angoisses peut-être, qui viennent parfois vous assaillir, ce sont les voies par lesquelles le Seigneur veut vous conduire aux trésors éternels. Ouvrez votre cœur à l'Evangile, et, après avoir rendu grâce pour les biens qui sont votre partage, sachez rendre grâce encore pour ceux dont vous êtes privé.

Oui, mon Frère, affligé de la terre, ces douleurs qui vous enlacent, ces froissements auxquels vous vous trouvez en proie, ce sont les voies par lesquelles Celui qui afflige ceux qu'il aime veut vous conduire aux félicités éternelles. Ouvrez votre cœur à l'Evangile, et, après avoir béni le Seigneur pour les joies qu'il vous accorde, sachez le bénir encore pour les maux qu'il vous dispense.

Voilà, Chrétiens, la solution donnée par notre Maître aux misères sociales comme à toutes les misères. Les maux, peine du péché, les maux, remède du péché, et Jésus souffrant proposé à notre

Digitized by Google

foi, pour arrêter le murmure sur nos lèvres et la plainte dans notre cœur. Si ces pensées ne peuvent soulever entièrement le voile qui couvre à nos faibles regards les impénétrables décrets du Très-Haut, elles versent du moins, sur l'âme qui les accepte, un baume salutaire de résignation et d'amour.

Maintenant, oublions les enseignements de Jésus ; effaçons du Livre de vie la triste prophétie que nous y avons lue. Plus de péché, source des maux. Plus d'épreuves, dispensées dans des vues de miséricorde. — Toutes les misères de la société sont le résultat d'institutions vicieuses ; quelques abus corrigés les feront disparaître. — Quel abîme va se creuser sous nos pas !

Sorties de quelques âmes, généreuses peut-être, mais égarées, ces doctrines tombent dans la foule, y rencontrent les passions qui fermentent, et font alliance avec elles. Innocentes, en quelque manière, aussi longtemps qu'elles ne sont que les rêves d'un philosophe, ces brillantes espérances viennent s'abattre dans l'âme du pauvre, grossies seulement de malheurs pour lui, mais de dangers pour la société.

Représentez-vous quels sentiments doivent être ceux d'un homme privé des avantages de la fortune,

Digitized by Google

lorsque, oubliant qu'il a apporté sa part de péché dans la dette commune, il ne sait plus reconnaître aucun but dans les épreuves ; absorbé par ses propres souffrances, vu qu'il méconnaît celles qui sont le partage des hommes qu'il envie, il ne sait voir dans le monde que deux parts : d'un côté l'abondance, de l'autre la disette ; d'un côté les joies et les fêtes, de l'autre la misère et les larmes. — Il faut, lui, qu'il s'épuise dans un travail de chaque jour, qui suffit à peine à ses besoins, et d'autres n'ont d'autre souci que celui d'occuper leurs loisirs ; et ce contraste, c'est le résultat d'institutions funestes, d'un aveugle hasard que l'on exploite. Quelle amertume alors dans cette âme, veuve des pensées de la foi et de la résignation du chrétien ! Pourquoi, lui, fait pour jouir comme les autres, se trouve-t-il exclu du riche banquet de la vie ? Pourquoi tous les biens pour ceux-là, et toutes les misères pour lui ?.. C'est une criante injustice ; c'est un ordre odieux qu'il faut renverser à tout prix.

Dès ce moment, il n'y a plus des riches et des pauvres qui se rencontrent, et que l'Eternel a faits les uns et les autres.

Il n'y a plus des hommes placés dans des positions diverses, qui doivent se chercher et s'unir

Digitized by Google

par les liens des bienfaits et de la reconnaissance; il n'y a que des malheureux, victimes des institutions injustes d'une société cruelle, et des hommes qui, profitant de cette injustice et de cette cruauté, se nourrissent des larmes de leurs semblables et s'engraissent de l'indigence de leurs frères.

A ces pensées, une indignation facile à concevoir s'élève dans l'âme du pauvre; l'envie la charge de son venin, l'orgueil et la cupidité y mêlent leurs transports, et ces passions excitées s'élèvent comme les flots d'une mer orageuse, et vont battre les rivages de la société qu'elles ébranlent.

Cependant les riches, et tous ceux que la fortune favorise, se croyant menacés, voient souvent leur charité faire naufrage. Au lieu d'aller au devant de l'envie et de la haine avec les armes chrétiennes d'une charité redoublée et d'un amour toujours plus grand, ils se retirent, ils s'éloignent, ils creusent davantage l'abîme qu'il faudrait combler. Ceux que la Providence a faits leurs inférieurs dans l'échelle de la société, deviennent à leurs yeux des ennemis, dont les regards ne sont plus que convoitise et que rapine. Ce ne sont plus des frères, égarés peut-être et qu'il faut ramener, mais des adversaires contre lesquels il faut se défendre.

Digitized by Google

L'humanité se partage en deux camps ; la société devient une arène. L'intérêt et la cupidité dictent les lois du combat; les biens de la vie en sont le prix.

De là cette crise, ces luttes qui, si l'on en croyait quelques esprits, s'apprêteraient à soulever, les unes contre les autres, les classes de la société, et dont les symptômes semblent éclater de toutes parts. Et voilà quel serait le fruit de ces brillantes espérances, de ces théories trompeuses, qui ne tendent en réalité qu'à redoubler les maux qu'elles se flattent d'extirper. L'Evangile aurait vainement appris aux hommes qu'ils sont frères ; les vieilles haines qui séparaient les nations ne tomberaient que pour laisser éclater des discussions plus terribles encore, au sein des peuples, qui déchireraient leurs propres entrailles.

Oh ! Jésus, que tes paroles sévères sont plus douces que ces doctrines flatteuses, ces fruits pleins d'amertume ! Fais entendre ta voix à ces camps divisés. Réunis-nous encore par les liens sacrés de la charité, toi qui veux que, s'il y a toujours des misères, elles soient toujours soulagées.

Digitized by Google

II.

Mes Frères, c'est parce qu'il est puissant, que l'Evangile peut être vrai.

S'il ne craint pas d'annoncer que les maux dureront toujours, c'est qu'il peut toujours les secourir.

Qui pourrait dignement raconter tout ce qu'a fait le Christ pour le soulagement de tout ce qui souffre ?

Lisez ces ordres répétés à chaque page du Livre divin : *Donnez à celui qui vous demande, soyez abondants en aumônes*. Ordres si pressants, sollicitations si favorables aux malheureux, que parfois la sagesse humaine s'en effraie et croit devoir y faire des restrictions.

Voyez avec quelle sollicitude le Maître réitère les appels à cette religion pure et sans tache, qui *consiste à visiter les veuves et les orphelins dans leurs afflictions*.

Considérez son exemple, plus puissant que les paroles. *Il va de lieu en lieu faisant du bien*. Chacun de ses pas est marqué par quelques souffrances soulagées, et ce sont les pauvres, les aveugles, les

Digitized by Google

paralytiques qui se pressent en foule autour de lui, et composent l'étrange cour de ce singulier roi. Le ciel et la terre étaient à sa disposition pour donner des signes de sa puissance, et ce qu'il va chercher pour cela, c'est quelque malade pour le guérir, quelque estropié pour lui accorder l'usage de ses membres, quelque pauvre veuve dans les larmes pour lui rendre le fils qu'elle pleurait. Il pouvait paraître dans la gloire de son Père, entouré de milliers d'anges obéissant à sa parole, et il paraît *pauvre, méprisé, homme de douleur, et dont on détourne la vue.*

Dispensateur de l'Esprit Saint, il pouvait le faire descendre sur les sages et les grands de la terre, et prendre parmi les puissants du monde les apôtres de sa croix ; ceux qu'il choisit pour les faire dispensateurs de ses mystères et témoins de sa gloire, ce sont les petits, les pauvres, les méprisés entre les hommes. C'est ainsi que notre Maître relève, sanctifie une pauvreté, des souffrances qu'il partage, et couvre les classes infortunées et souffrantes de tout l'éclat de sa divinité.

Il y a plus encore, mon Frère ; écoutez-moi. Le Fils de l'homme va, je le suppose, reparaître au milieu de nous, non pas dans sa gloire, tel qu'il

Digitized by Google

viendra au dernier jour, mais sous cet humble extérieur qui le couvrit jadis aux rives du Jourdain. Quand vous le verrez assis sur le bord de la route, épuisé de fatigues et de privations, examinerez-vous, avant de lui faire part de vos biens, si vous êtes dans l'abondance, s'il ne vous en coûte pas trop de le secourir, ou croirez-vous que, n'eussiez-vous qu'un morceau de pain, il faudrait le lui donner?

Quand vous le verrez persécuté, rejeté, calomnié par les hommes, vous tairez-vous, ou prendrez-vous sa défense timidement et à moitié? Ne sera-ce que de nuit et à la dérobée que vous oserez vous déclarer son disciple, ou croirez-vous n'avoir pas de devoirs plus sacrés que de vous ranger à sa suite? Serez-vous prêts à tout braver pour marcher sur ses pas?

Quand, le soir, après une longue journée, il ne trouvera pas un gîte où reposer sa tête, calculerez-vous, avant de l'admettre dans votre demeure, s'il vous est commode de l'y recevoir, ou penserez-vous que de tout ce que vous possédez, il n'est rien qui ne lui appartienne?

Ah! ces doutes vous offensent! Quelque faible que puisse être votre foi, quelque languissant que puisse être votre zèle, il vous semble, si vous étiez

Digitized by Google

honoré de la divine présence de Jésus, que vous ne pourriez jamais assez lui marquer votre reconnaissance ; il vous semble que vos biens, votre temps, votre vie, seraient peu de chose pour donner à Celui qui vous aima jusqu'à la mort, des gages de votre amour.— Et quel cœur, ô Jésus ! serait assez dur pour te refuser un service que tu viendrais lui demander ?

Eh bien, mes Frères, ces services, Jésus vous les demande ; — ces marques de votre reconnaissance, il les attend, il les réclame.

Allez chercher ce pauvre qui languit dans la détresse, et s'il ne faut pas de la nourriture pour appaiser sa faim, des vêtements pour couvrir sa nudité, agissez sur son âme, allez lui porter l'aumône de vos conseils, faites-lui la charité de votre amour. Cet homme, ce pauvre, ingrat, vicieux peut-être, ce n'est pas lui que vous allez secourir, c'est Jésus-Christ qu'il vous faut discerner des yeux de votre foi. Il l'a dit : *Tout ce que vous ferez à l'un de ces plus petits, c'est à moi-même que vous le ferez.*

Allez trouver ce malade dont les forces s'épuisent, et qu'un peu d'affection va réjouir et consoler. Ne dites pas qu'il vous est inconnu. C'est Jésus-Christ qu'il vous faut consoler sur ce lit de

Digitized by Google

douleur. *Tout ce que vous ferez à l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous le ferez.*

Allez prendre la défense de cet homme accablé d'injustes mépris, victime de préventions funestes, de cet homme contre lequel la médisance et la calomnie se déchaînent, que l'on semble considérer comme une victime sur laquelle il est permis de tout dire. Parlez hautement; c'est Jésus-Christ que vous allez défendre. *Tout ce que vous ferez à l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous le ferez.*

O richesse des miséricordes divines! O puissance de la charité de l'Evangile !

O amour qui dépasse toutes nos conceptions ! Jésus dans la personne du pauvre! Jésus dans la personne de l'affligé! Jésus dans la personne de tout ce qui souffre et se plaint ! Voilà l'objet proposé à notre foi; voilà l'appel qui nous est adressé; voilà les motifs qui doivent parler à nos âmes !

Allez donc, prédicateurs de la croix, publiez parmi les nations la bonne nouvelle du salut; annoncez jusqu'aux extrémités de la terre la grande délivrance qui nous est acquise, et publiez aussi que la religion du Christ est la religion du dévouement et de l'amour ; faites-la paraître en tous lieux comme l'appui du malheur et le soutien du

Digitized by Google

misérable. Que le symbole du salut devienne et demeure à jamais le signe et le symbole de la charité !

Telle est la voix qui partit il y a dix-huit siècles des rives du Jourdain, voix qui n'a jamais été complètement étouffée dans l'Eglise. Les passions de l'homme, qui altèrent les choses les plus saintes, ont, sans doute, trop souvent mélangé au christianisme un alliage impur. Il n'est, hélas ! que trop vrai : l'Evangile a servi de prétexte à des crimes qui révoltent la nature ; la croix du Sauveur a guidé les hordes féroces qui dépeuplèrent le nouveau Monde, et la religion du Christ semble quelquefois n'avoir marché qu'à la clarté des bûchers homicides, et marqué son passage au travers des siècles par une longue trace de sang.

Mais, à côté de ces abus horribles, dont il ne fut jamais que le déplorable prétexte, le christianisme, dans les temps mêmes où il a été le plus méconnu, n'a jamais cessé de rendre témoignage à l'esprit de son Maître. A côté des bûchers s'élevaient des hospices, à côté des lieux de torture, de pieuses institutions, et il semblerait même quelquefois que plus l'esprit de la religion était indignement outragé par les uns, plus il se relevait fort et puissant dans quelques âmes d'élite.

Digitized by Google

Vouloir raconter tout ce qu'a fait l'Église pour le soulagement de l'humanité souffrante, ce serait entamer un sujet sans limites. Il faudrait vous rappeler ces vastes hospices, fondés par la piété de nos ancêtres, pour le secours de toutes les misères. Il faudrait vous apprendre qu'entre beaucoup d'autres, il fut, dans la chrêtienté, une société d'hommes engagés par des vœux solennels à consacrer leur vie au soulagement de ces maladies horribles ou contagieuses que le mercenaire veut à peine approcher au prix de l'or. Il faudrait vous montrer les enfants, les pauvres recueillis, de misérables créatures, dont la honte de leur naissance fut le premier malheur, trouvant des asiles et des soutiens. Il faudrait vous nommer chaque misère, chaque souffrance, l'une après l'autre, pour vous signaler ce que des chrétiens ont fait pour la secourir, et vous dire que, dans le paganisme tout entier, vous trouveriez à peine quelques faibles traces de ces faits dont l'Évangile a couvert le monde. Il faudrait enfin démêler, dans les entreprises de bien public dont s'honore notre siècle, l'esprit du christianisme qui domine leurs fondateurs, quelquefois à leur insu, et comme malgré eux; rassembler dans tous les pays, dans toutes les Églises chrétiennes, tout

Digitized by Google

ce qu'il y a de pur, tout ce qu'il y a de désintéressé dans les œuvres de bienfaisance, et en former un magnifique trophée, pour le déposer, à la gloire du Christ, au pied de la croix du Calvaire.

Tel est, mes Frères, le glorieux héritage que nous ont transmis nos devanciers et nos pères dans la foi. — Et maintenant, il s'élève des voix qui prétendent que le christianisme est vieilli, qu'il est incapable de satisfaire aux besoins actuels de la société, qu'il faut laisser aux siècles passés une religion usée, et chercher de nouveaux remèdes aux maux qui nous assiégent.

Voilà la forme nouvelle qu'a revêtue l'incrédulité. Cette forme est plus dangereuse peut-être que les précédentes, par cela même qu'elle est plus respectueuse. On n'attaque plus Jésus-Christ en face, on ne raille plus l'Évangile; on lui donne même volontiers quelques-uns de ces éloges que l'on accorde aux morts ; mais on prend en pitié ceux qui lui accordent encore leur foi, et, tandis que les uns le déclarent incapable de subsister en présence de la marche du siècle et des développements nouveaux de l'humanité, les autres le proclament impuissant pour soulager les misères sociales qui s'accroissent.

Digitized by Google

Ces accusations téméraires ne sauraient atteindre Celui qui, rentré dans la gloire de son Père, vit aux siècles des siècles. Accuser Jésus d'impuissance, c'est un blasphème. — Mais ce blasphème ne retomberait-il point sur nous comme une condamnation ?—Si l'on peut, avec quelque apparence de raison, croire que la force de l'Évangile est déchue, ne sont-ce point les disciples qui, par le refroidissement de leur amour et la langueur de leur zèle, se rendent responsables des impuissants outrages que l'on adresse à leur Maître?

Dépositaires des vérités saintes, c'est à vous à nous montrer que les siècles, dans leur cours, n'en ont point altéré l'inaltérable puissance. Héritiers des divines promesses, appelés à faire briller aux regards du monde la lumière de l'Évangile, c'est à vous à faire voir aux yeux aveuglés et prévenus, que le Maître est toujours le même, et que sa puissance demeure à jamais.

Mais ici, ne vous trompez pas : ce ne sont pas des paroles qu'il faut, ce sont des actions. C'est avec un redoublement de zèle, c'est avec un redoublement de charité, c'est par les fruits de l'amour du Sauveur qu'il nous faut ramener le cœur des ennemis de la société et fermer la bouche à ceux qui doutent de l'Évangile.

Digitized by Google

Voilà, Chrétiens, l'œuvre qui nous est imposée, et imposée à chacun de nous. Il n'y a personne qui puisse rejeter cette responsabilité, personne qui puisse dire : Cette mission n'est pas la mienne.

Eh bien, cette mission de tous, comment la remplissons-nous ? Où sont les œuvres de notre charité ?

J'entends faire, à cet égard, l'éloge de notre ville et de notre église. J'entends dire que notre pays se distingue, entre plusieurs, par la libéralité de ses aumônes et le grand nombre de ses institutions de bienfaisance.

Sans vouloir nier, et à Dieu ne plaise ! le bien qui existe au milieu de nous, et en rendant grâce au contraire à Celui de qui tout bien procède, — sans vouloir entrer dans un parallèle, qui sans doute ne sera pour rien dans les jugements de Dieu, on pourrait demander si, toute distinguée que soit notre ville par la grandeur de ses aumônes, elle ne l'est pas plus encore par la grandeur de ses ressources. On pourrait demander si les dévouements vrais, complets, ne sont pas tellement une exception, que nous en sommes réduits à donner des éloges à ce qui n'en a qu'une ombre légère, peut-être une fausse apparence.

Digitized by Google

On pourrait demander si les vrais disciples de Jésus, que la flamme divine de la charité consume, ne sont pas si rares au milieu de nous, qu'une âme vraiment chrétienne qui s'en va fasse un vide long à remplir, et semble emporter avec elle la moitié de nos vertus.

Mais ce n'est pas de notre ville, de notre pays, de notre église qu'il s'agit, c'est de nous-mêmes ; Dieu ne juge pas les cités, mais les âmes.

Lors même que nos aumônes seraient beaucoup plus abondantes encore, nos institutions pieuses plus nombreuses, nos dévouements moins rares, la charité publique plus active et plus grande, à quoi cela vous servirait-il, à vous, mes Frères, devant ce tribunal où chacun ne répondra que pour soi-même? Oh ! quand il ne resterait dans cette ville qu'une seule veuve, chargée de famille, consumée de soucis cuisants, luttant contre les mille difficultés de la vie et contre les angoisses de la pauvreté, à laquelle vous pourriez tendre une main secourable; et que vous laissez dans la détresse; — quand il n'y aurait dans cette ville qu'un enfant que vous pourriez aider de quelques directions, que vos soins pourraient retirer d'une route funeste, et que vous laissez, faute de secours, souil-

Digitized by Google

ler ses jeunes années par l'apprentissage du vice; — quand il n'y aurait dans cette ville qu'une seule âmé triste, froissée par les événements de la vie, que quelques paroles d'affection pourraient réjouir, que quelques marques d'intérêt de votre part pourraient relever, et que vous laissez abandonnée : — craignez que des voix accusatrices ne s'élèvent contre vous dans ce jour solennel où nous comparaîtrons tous devant le Fils de l'homme ! — Mon Dieu ! mon Dieu ! qui pourra soutenir tes jugements redoutables ? Combien sont préparés à te répondre ? Combien montrent assez, par leurs œuvres, cette foi qui doit les sauver ?

Mes Frères, mes chers Frères, ne nous faisons pas illusion dans une chose où il va de notre éternel salut ; ne nous contentons pas de trompeuses apparences. Nous ne vivons pas entièrement éloignés de la pratique de la bienfaisance ; nous faisons quelques aumônes, nous rendons quelques services, nous consacrons quelques parties de notre temps à des œuvres utiles ; mais la charité de l'Evangile, cette charité dont les aumônes ne sont pas un tribut payé aux usages, aux convenances, au respect humain, mais une offrande à Jésus-Christ ! cette charité dont les services ne s'arrêtent

Digitized by Google

pas dès qu'il faut triompher de quelque penchant ou renoncer à quelque habitude, mais qui vit de renoncements, de privations vraies, de sacrifices réels ! cette charité que l'ingratitude ne lasse jamais, parce que c'est Jésus-Christ et non pas les hommes qu'elle se propose pour but, qui préfère la maison de deuil à la maison de joie, qui fait de tous ceux qui souffrent ses amis, de tous les malheureux sa famille, — qui n'attend pas que les misères s'offrent à elle pour les soulager, mais qui s'étudie à les rechercher et à les découvrir, — cette charité qui ne se plaint jamais qu'on lui demande trop, parce qu'elle sait que temps, fortune, famille, tout appartient au Dieu qui les lui donna, et aux malheureux qui en ont besoin ; — cette charité qui manifeste sa gloire tout entière dans le Fils de l'homme, dont le reflet fit les saints de l'Evangile et les héros de l'Eglise, — hélas ! que nous en sommes éloignés ! — Et cependant, Seigneur, c'est à ce trait que tu reconnaîtras tes disciples, c'est à ce signe que les portes des cieux s'ouvriront !

Grand Dieu, ne nous abandonne pas à notre misère ! Délivre-nous des liens de l'égoïsme qui nous enveloppent ! Sans toi, nous ne pouvons rien ! Sans

Digitized by Google

ton Esprit qui change les cœurs, lors même que nous donnerions tout notre bien aux pauvres et que nous livrerions notre corps pour être brûlé, nous ne serions rien devant toi ! Oh ! répands dans nos âmes quelques rayons de cet amour dont tu es la source infinie ! Que la puissance de ton Evangile se manifeste ! que la charité de tes enfants, plus éloquente que la parole, plus forte que la sagesse humaine, amène le monde captif aux pieds de la croix de ton Fils ! Amen.

Digitized by Google

LE MISSIONNAIRE CASALIS

ET LES BASSOUTOS.

---

§ I. Introduction.

Depuis quelques années, l'œuvre des *Missions Evangéliques* excite un intérêt toujours plus vif. On comprend mieux la valeur de cet ordre du Maître à ses disciples : *Allez, instruisez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.* On éprouve davantage le besoin de faire participer aux bienfaits du christianisme ceux qui vivent encore sans Dieu, sans foi et sans espérance ; on apprécie mieux le zèle de ces pieux serviteurs qui s'en vont porter au loin la Bonne Nouvelle, et, en apprenant les résultats obtenus, on acquiert toujours davantage la conviction que l'Evangile est bien *la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient.* Peu à peu, les objections faiblissent, les préventions disparaissent, et les disciples du Sauveur, à quelque dénomination

Digitized by Google

qu'ils appartiennent, s'unissent pour travailler à l'avancement du règne de Christ.

Aussi la visite d'un missionnaire est-elle saluée dans une Eglise comme un événement heureux, bien propre, non-seulement à satisfaire une religieuse curiosité, mais surtout à ranimer la foi et la charité dans les âmes. Nous n'avons point oublié les salutaires impressions produites naguère par nos frères *S. Gobat* et *E. Lacroix*, arrivés, l'un de l'Abyssinie, et exerçant aujourd'hui son ministère à Jérusalem, l'autre du Bengale, où il est retourné depuis.

Tout récemment, nous avons eu la joie de posséder et d'entendre *E. Casalis*, qui nous a vivement intéressés en nous racontant ce que le Seigneur a fait, au sud de l'Afrique, par les missionnaires français. Toutes les personnes qu'il a édifiées auront sans doute du plaisir à s'occuper encore de lui, ainsi que des choses dont il les a entretenues; et quant à celles qui ne l'ont pas entendu, nous leur offrons ces quelques pages comme une faible compensation, et comme un appel en faveur d'une œuvre sur laquelle nous leur demandons d'implorer avec nous la bénédiction divine (1).

(1) Les détails que nous donnons nous ont été fournis par

Digitized by Google

§ II. Consécration et Voyage.

Le 18 octobre 1832, la *Société des Missions évangéliques de Paris* était réunie pour assister à la consécration au saint ministère de deux élèves de son institut, appelés à partir pour le pays des Béchuanas, au sud de l'Afrique. L'assemblée était nombreuse et recueillie ; tous les regards étaient fixés, tous les vœux étaient concentrés sur ceux qui allaient recevoir l'imposition des mains. L'un de ces jeunes hommes s'appelait *Thomas Arbousset*, l'autre *Eugène Casalis*, originaire d'Orthez (département des Basses-Pyrénées). Tous deux avaient été d'abord destinés à la mission que le Comité se proposait d'établir en Algérie ; mais *les voies de Dieu ne sont pas nos voies*, et cette destination première avait été changée à la suite d'une demande pressante faite par le missionnaire *Rolland*, qui annonçait que plusieurs chefs africains, avec lesquels il était entré en relation, manifestaient

le missionnaire lui-même, ou puisés dans le *Journal des Missions évangéliques* de Paris. La *Feuille religieuse* du canton de Vaud a publié sur le même sujet un résumé très-intéressant, dans ses numéros du 26 mai et du 30 juin 1850.

Digitized by Google

un vif désir de voir arriver dans leurs tribus des instituteurs chrétiens.

Après le discours de consécration, les deux candidats prirent successivement la parole, et l'on put juger des dispositions avec lesquelles E. Casalis entrait dans la carrière, par les sentiments qu'il exprima et qui excitèrent la sympathie de tous les assistants. L'exhortation qu'il prononça ensuite semble avoir été écrite pour nous-mêmes, et pour le moment où nous sommes : « Prenez un nouveau » courage, dit-il, et *ne regardez pas en arrière,* » *après avoir mis la main à la charrue.* Nés dans » un siècle de révolutions morales et politiques, » accoutumés à voir s'établir et disparaître presque » au même moment une foule d'institutions dif- » férentes, nos projets partagent ce caractère d'ins- » tabilité qui distingue l'époque. On n'ose plus » concevoir des espérances pour l'avenir, et il en » résulte que beaucoup de personnes n'épousent » la cause des sociétés religieuses qu'avec une cer- » taine précaution, voisine de la défiance. Mais » quoi ! l'Evangile n'est-il pas éternel? Dieu n'a-t- » il pas promis un succès durable à ceux qui le pro- » pagent, et ces bouleversements journaliers qui » faussent nos vues, ne sont-ils pas destinés à hâter

Digitized by Google

» l'avènement du règne de notre Sauveur?... Lais-
» sons la crainte et l'hésitation à ceux qui n'ont
» pour soutien que leur propre sagesse. Appuyés
» sur le Tout-Puissant, nous pouvons poursuivre
» avec persévérance l'œuvre des missions, qui nous
» survivra. »

Le départ suivit de près l'imposition des mains. Nos pieux voyageurs s'embarquèrent en Angleterre, emmenant avec eux l'aide-missionnaire *Gosselin*, qui devait leur être très-utile par les diverses professions qu'il exerçait, et Mlle *Colany*, fille d'un pasteur, institutrice distinguée, qui allait épouser le missionnaire *Lemue*, parti trois années auparavant avec MM. *Rolland* et *Bisseux*. Quel moment sérieux! Et ne faut-il pas une foi bien vive, un dévouement sans bornes, pour obéir comme Abraham à cet appel : *Sors de ton pays, et va dans le lieu que je te montrerai!* Nous nous plaignons quelquefois des difficultés de notre tâche, des sacrifices que nous sommes appelés à faire; qu'est-ce que tout cela, comparé à la vie d'abnégation commençant pour le missionnaire dès le jour même où il monte sur le vaisseau qui doit le conduire à travers les mers, sur des plages inconnues, au milieu de peuplades barbares, qui ne répondront peut-

Digitized by Google

être au message de paix que par des cris de guerre et des actes de cruauté !

La traversée pour arriver au cap de Bonne-Espérance fut longue, mais en général heureuse. Cependant, en deux circonstances, l'une peu de temps après le départ, l'autre au moment de l'arrivée, on eut à craindre un danger réel. Dans la baie de Biscaye, un orage violent s'éleva ; l'abîme semblait ouvert pour engloutir les disciples ; mais ceux-ci, tout en se préparant à la rencontre de leur Maître, ne perdirent pas courage, et quand le Seigneur, qui *tance les vents et les flots*, eut ramené le calme, ce fut avec des larmes de reconnaissance qu'ils entonnèrent le Psaume 116 : *J'aime mon Dieu, car son divin secours montre qu'il a ma clameur entendue....* Plus tard, parvenus près du Cap, à une demi-lieue du rivage, un brouillard épais les enveloppe ; encore quelques minutes, et le vaisseau va se briser contre les récifs de *Green-Point*, quand, par une dispensation de la bonne Providence, tout à coup le soleil brille, la position est reconnue, les ancres sont jetées, et un secours arrive de la côte pour faciliter le débarquement.

Digitized by Google

§ III. Etablissement chez les Bassoutos.

Ce fut pour Casalis un sujet de joie et de bénédictions que de mettre le pied sur le sol africain où il venait exercer son ministère, et bien qu'il eût encore un long espace à franchir, il se croyait déjà par la pensée dans le beau pays des *Baharutsis*, évangélisé avec succès par ses collègues. Hélas! cette joie fut promptement troublée par une terrible nouvelle, qui détruisait toutes les espérances conçues.

Un chef, redoutable par sa ruse et par sa cruauté, *Musélékatzi*, à la tête de la tribu des Zoulas, répandait au loin l'épouvante. Les Baharutsis avaient été massacrés ou dispersés, et la station missionnaire fondée au milieu d'eux n'existait plus. Que faire? Il y avait de quoi décourager et abattre les plus entreprenants; mais le fidèle qui *sait en qui il croit, espère encore contre toute espérance*. Une circonstance providentielle vint indiquer la direction qu'il fallait suivre.

A 200 lieues nord-est du Cap, et dans une contrée montueuse, bien arrosée et fertile, vivait la peuplade des *Bassoutos*, entièrement inconnue

Digitized by Google

jusqu'alors, et qui faisait partie, comme les Baharutsis, de la grande tribu des *Béchuanas*, appartenant à la race des Caffres, plus intelligente que celle des Hottentots. Cette peuplade, autrefois paisible, avait eu à soutenir les plus rudes combats, et, réduite à la dernière extrémité, elle avait fini par devenir anthropophage; tout récemment encore, les *Griquois* et les *Korannas* l'avaient attaquée, et continuaient à lui faire une guerre acharnée. Quelques Griquois cependant, qui avaient eu des rapports avec des chrétiens, se montrèrent plus compatissants, et l'un d'eux, questionné par le chef des Bassoutos sur la meilleure manière de faire cesser les maux qui accablaient son peuple, répondit : «Tâchez de vous procurer un missionnaire. «Ce conseil fut suivi, et celui qui l'avait reçu fit partir pour le Cap un troupeau de gros bétail, destiné, disait-il, dans son ignorance naïve, à acheter un missionnaire pour lui et pour ses sujets. Le troupeau, enlevé par les Korannas, n'arriva point à sa destination; mais le fait fut connu, et le docteur Philip l'ayant raconté à Casalis, celui-ci et ses compagnons d'œuvre y virent un appel qui leur était adressé par le Seigneur.

Ils se mirent donc en route avec une pieuse con-

Digitized by Google

fiance, se dirigeant vers un pays inconnu, à la recherche d'un chef inconnu. Rien ne put les rebuter, ni les fatigues, ni les privations, ni l'incertitude du succès, ni la vue des débris humains qu'ils trouvaient sur leur passage et qui attestaient l'état de dégradation des habitants. Enfin, leur persévérance fut bénie, et le chef des Bassoutos, nommé *Moschesch*, leur fit l'accueil le plus bienveillant. Il était loin, sans doute, d'avoir une juste idée de l'œuvre dont il désirait l'accomplissement; il pensait beaucoup plus aux avantages temporels qu'aux avantages spirituels de la mission; mais il n'en ouvrait pas moins une porte aux prédicateurs de la vérité, et il agissait de manière à les encourager et à les réjouir. « Si vous consentez à demeurer avec » moi, leur disait-il, vous m'apprendrez à con» naître votre Dieu; mon pays est à votre disposi» tion; bâtissez, cultivez, comme vous le jugerez » à propos; je veux rassembler tous mes sujets et » m'établir auprès de vous. »

Dix jours après la première entrevue, se posaient déjà les fondements d'une station qui fut consacrée au Seigneur sous le nom expressif de *Morija*, car c'était l'Eternel qui avait pourvu et qui devait encore pourvoir à tout. Plusieurs fois Mos-

Digitized by Google

chesch promit d'aller se fixer auprès des missionnaires, mais, en définitive, il préféra rester à *Thaba-Bossiou (montagne de la nuit)*, sa résidence habituelle, parce que la position de ce lieu, sur une hauteur entourée de rochers escarpés, le protégeait mieux contre les attaques de l'ennemi. Plus tard, une seconde station fut fondée à Thaba-Bossiou, à environ 18 lieues de la première, et ce fut Casalis qui alla occuper ce poste, tandis que son collégue Arbousset resta à Morija. D'autres établissements se formèrent encore dans le vaste pays des Béchuanas, par les soins des missionnaires Rolland et Lemue, et avec l'aide de nouveaux ouvriers qui leur furent adjoints. Moschesch lui-même fit construire à ses frais la chapelle de Thaba-Bossiou, et comme elle devint bientôt insuffisante pour le nombre des auditeurs, il fallut en doubler les dimensions.

---

§ IV. Mort spirituelle des indigènes.

N'allons pas croire cependant que toutes les difficultés fussent aplanies, et que la bonne semence levât immédiatement, comme dans un terrain bien

Digitized by Google

préparé. Quoique les Bassoutos et en général les Béchuanas soient, à certains égards, supérieurs à d'autres tribus, ils ne sont pas pour cela mieux disposés à accueillir la vérité évangélique. S'ils ont clairement dans leur cœur le sentiment du bien et du mal, ainsi que le prouvent plusieurs de leurs proverbes populaires, s'ils présentent certaines apparences d'ordre et de moralité, s'ils évitent les grands scandales, s'ils se montrent disposés à s'aider mutuellement, et s'ils reçoivent avec bienveillance ceux qui les visitent, d'autre part ce sont des êtres profondément corrompus, rusés, menteurs, voleurs, intempérants, vindicatifs, ensorte que l'extérieur plus ou moins honnête qu'on aperçoit au premier abord n'est qu'un nouveau calcul du péché qui se couvre du manteau de l'hypocrisie. On peut dire que saint Paul les a bien dépeints dans le tableau qu'il trace des malheureux livrés à un esprit dépravé. (Epît. aux Rom. I, 28–32.)

Quant aux idées religieuses des Bassoutos, elles ne sont pas supérieures à leur état moral. On trouve, il est vrai, parmi eux, la notion confuse d'un Dieu spirituel, résidant au ciel, et autrefois invoqué comme au-dessus de tout; mais cette notion s'est complètement obscurcie, et quand ils

Digitized by Google

parlent de cet être suprême, auquel ils donnent le nom de *Morimo,* ils se le représentent en général comme un homme éternel, aussi redoutable par son pouvoir que par sa méchanceté ; heureusement, disent-ils, il est retiré dans les entrailles de la terre et s'occupe fort peu de ce que font les hommes, ensorte qu'il n'est pas nécessaire de lui rendre un culte. Comment prouver à ces malheureux la bonté divine, comment leur inspirer le besoin de prier, tant que le nom de Dieu ne leur rappelle qu'un être disposé à faire du mal, ou tout au moins insensible aux misères humaines? Aussi un des fils de Moschesch, après avoir entendu une prédication sur la miséricorde du Seigneur, fit-il au missionnaire cette remarque bien naturelle : « Si vous par-
» lez d'un Dieu bon, donnez-lui le nom de votre
» langue, mais ne dites pas que notre Morimo est
» bon. »

Il fut un temps où les Bassoutos rendaient un culte à certains animaux, particulièrement au crocodile. Maintenant, ils divinisent les générations passées, et ils adorent leurs ancêtres, sous le nom de *Barimos*. Dès qu'une personne expire, elle est censée prendre rang parmi les divinités de la famille ; on immole sur sa tombe une ou plusieurs

Digitized by Google

victimes, soit pour lui rendre hommage, soit pour lui préparer une bonne réception au milieu des Barimos; puis chacun l'invoque en disant : « Re- » pose en paix parmi les dieux ; donne-nous des » nuits tranquilles !... » Que de peine ne faut-il pas au *vieil homme* pour abandonner ces superstitions, qui flattent son orgueil, et qui se lient au respect naturel des enfants pour leurs parents !

A toutes les résistances qui se rencontraient dans le cœur même des indigènes, venait encore s'ajouter, au commencement, la difficulté de s'adresser à eux dans leur langue; aussi ce fut pour Casalis un heureux moment que celui où il put, après bien des travaux, se mettre à prêcher sans le secours d'un interprète peu digne de confiance, et qui ne savait que très-imparfaitement le hollandais. Dès lors, le culte fut mieux suivi, et la prédication écoutée plus attentivement. L'école était aussi fréquentée par un assez grand nombre d'enfants, et plusieurs adultes se montraient désireux d'apprendre à lire ; mais tout cet empressement n'était encore qu'extérieur ; de tristes expériences venaient souvent tromper l'espoir du missionnaire, et la mort spirituelle continuait à régner sur les âmes, là même où l'on semblait apercevoir des symptômes de vie.

Digitized by Google

§ V. Premier réveil.

L'œuvre de la grâce ne s'accomplit pas toujours de la même manière, et il n'appartient pas à l'homme faible et borné de tracer la voie ou de fixer des limites à Celui qui est *grand en conseil et riche en moyens*, à Celui pour qui *mille ans sont comme un jour, et un jour comme mille ans. Le vent souffle où il veut*, est-il écrit, *et l'on ne sait ni d'où il vient ni où il va.* Quelquefois le messager de Christ, sans voir encore les résultats généraux de l'œuvre dont il est chargé, peut en apprécier certains effets particuliers, et être réjoui par la conversation de quelques individus, tandis que la masse reste plongée dans les ténèbres ; d'autres fois il y a comme une fermentation générale, *le bon levain fait lever* insensiblement *toute la pâte*, et quand même aucune conversion individuelle ne s'est encore accomplie publiquement, l'œuvre s'opère et se trouve souvent plus avancée que là où l'on peut citer les noms de plusieurs convertis.

La mission chez les Bassoutos a plutôt suivi cette dernière marche. Après sept années de pénible labeur, Casalis n'avait encore administré le baptême

Digitized by Google

à aucun des membres de son troupeau ; mais l'Esprit Saint n'en faisait pas moins son œuvre. Les idées, les sentiments, les habitudes, se modifiaient peu à peu sous l'influence de l'Evangile; le champ blanchissait pour la moisson ; la récolte allait commencer.

Certains signes semblaient de temps en temps annoncer que le zèle devenait plus réel, et que la lumière perçait à travers les ténèbres. Fréquemment on disait avec instance au missionnaire : « Quand » aurons-nous le *Grand Livre* où se trouve toute » sagesse? Traduisez ! traduisez ! ne nous laissez » pas vieillir avant que le Livre habite dans nos » maisons. » — Deux hommes, s'entretenant sur les divers états des Européens, arrivaient à cette conclusion que le plus beau de tous ces états est celui de l'homme qui imprime le Livre.— Un guerrier influent, qui avait surmonté bien des difficultés pour apprendre à lire et à écrire, enseignait lui-même la lecture à sa famille, car, disait-il, « Je » désire ardemment que tous puissent lire la Parole » de Dieu, et parvenir à la connaissance de Celui » qui est. » — Moschesch aussi commençait à comprendre que le christianisme ne doit pas avoir seulement une influence extérieure. Un chef voisin

Digitized by Google

lui ayant proposé une expédition qui promettait un riche butin : « Allez, répondit-il à l'envoyé, allez » dire à votre maître qu'il y a une maison de prière » à Thaba-Bossiou ; j'y apprends à faire consister » le pouvoir dans la sagesse, et non dans le nombre » du bétail. »

Cependant, tandis que la bonne semence était répandue, l'ennemi veillait pour tâcher de l'étouffer. De même qu'à Ephèse Démétrius l'orfèvre se souleva contre saint Paul par intérêt personnel, de même, à Thaba-Bossiou, les *Engakas*, qui cumulent les emplois de devins, de faiseurs de pluie, de sacrificateurs et de médecins, se soulevèrent contre Casalis, lorsqu'ils virent leur crédit et leur gain diminuer avec les superstitions. Une coqueluche opiniâtre s'étant déclarée parmi les enfants, l'Engaka suprême profita de cette circonstance pour rejeter la cause du mal sur l'œuvre évangélique. Il peignit en blanc un côté de son corps, et augmenta la noirceur de l'autre avec de la graisse et du charbon ; puis, recouvert d'une peau de panthère et armé d'une espèce de lance, il s'avança au milieu des huttes, en s'annonçant comme l'envoyé des Barimos, dont les ombres redoutables sont moitié transparentes et moitié opaques. Il déclara à

Digitized by Google

Moschesch que son grand-père lui était apparu plein d'indignation, et qu'il lui avait dit : « Les enfants » meurent parce que le chef est souillé, et parce » que l'école du *Moruti* (du missionnaire) et les » prières du soir offensent les Barimos. » Mais ce mensonge ne produisit pas tout l'effet attendu ; il y eut même un jeune homme qui, recevant de l'Engaka l'ordre de se retirer, eut le courage de dire à haute voix : « Prophète de mensonge, la Parole de » Dieu ne se taira point devant toi. Tu veux nous » instruire, et tu viens la sagaie à la main ! Regarde » notre maître : il nous instruit avec amour ; son » arme, à lui, c'est un livre. »

Parmi ceux qui suivaient avec le plus de zèle la prédication de la Parole, se trouvait un homme appelé *Entlaloé*, qui depuis longtemps déjà paraissait ressentir des impressions sérieuses. Le récit des souffrances du Sauveur fut le moyen dont Dieu se servit pour achever de toucher son âme ; le cri de Jésus sur la croix : *j'ai soif*, le perça comme d'un trait, et, après avoir été tourmenté par le sentiment de ses fautes, il trouva la paix en Celui *qui a expié nos péchés*. Avant de recevoir le baptême, il donna des témoignages positifs de sa conversion : en particulier, il renonça à la polygamie, et, mal-

Digitized by Google

gré tout ce qu'on put dire ou faire contre lui, il ne voulut plus sacrifier aux Barimos. Sa sœur *Tséniégi* étant tombée malade, il s'opposa énergiquement à ce qu'on fît près d'elle aucune des cérémonies superstitieuses usitées en pareil cas pour demander la guérison. Il se tint près d'elle pour la préparer à la rencontre du Seigneur, et, quand elle eut expiré, il voulut, ce qui n'avait pas encore eu lieu, qu'elle fût enterrée chrétiennement. Casalis le seconda dans l'exécution de ce dessein; des démarches furent faites, et elles eurent un plein succès, grâce aux bonnes dispositions de Moschesch, qui répondit : « Entlaloé, je te reconnais » pour un Chrétien ; j'ai vu le changement qui s'est » opéré en toi, et j'ai dit : la Parole qui renouvelle » ainsi l homme est la Parole de vérité. Viens, je » veux te désigner moi-même le lieu où nous allons » fonder la ville des morts; ta sœur en sera la pre- » mière habitante, et nous l'y suivrons tous. » Le lendemain matin, un convoi d'environ 500 personnes accompagnait le cercueil au nouveau cimetière. Le service fut écouté avec le plus profond recueillement, et la foule se retira saintement émue des glorieuses espérances de l'Evangile.

Digitized by Google

§ VI. Progrès du Christianisme.

Depuis le jour où Entlaloé fut admis par le baptême comme le premier né de l'Eglise de Thaba-Bossiou, bien des conversions non moins sincères sont venues, chaque année, réjouir le cœur du missionnaire et l'encourager dans son œuvre. Il y aurait à citer beaucoup de faits intéressants, dignes d'être proposés à notre imitation.

Makoniane, un des plus terribles guerriers de la tribu, qui se vantait d'avoir tué plus de quarante ennemis dans un seul combat, devint un chrétien plein de douceur et d'humilité, à tel point que Casalis, faisant un recueil de poésies nationales, eut bien de la peine à obtenir de lui un de ses anciens chants de victoire. — Voyant un jour passer une troupe qu'il avait autrefois commandée, il s'écria : « Voilà mon ancienne gloire ! Mon cœur en est bien » loin maintenant; ma gloire est en Jésus ! » — Une autre fois il disait : « J'ai fait tant de mal à » Moschesch par mes conseils et mes pernicieuses » flatteries, que, tant que je vivrai, je ne cesserai » de chercher à l'attirer vers Dieu par mes paroles » et mes prières. »

Digitized by Google

Un autre disciple, *Moussetsé*, après avoir accompli tous les sacrifices que l'évangile exigeait de lui, exprimait ainsi en public les sentiments qu'il éprouvait : « Quel amour que celui de Jésus !... » Moussetsé ! Est-il bien vrai que tu sois chrétien ? » Le plus petit vermisseau entre les vermisseaux » qu'on appelle hommes, comment as-tu été » aperçu de ton Dieu ? Je ne vois en moi rien de » bon ; tout a été gâté par mon ingratitude ; mes » péchés ont clouésur la croix le Fils de mon Père... » Je renonce au monde avec joie ; j'ai pris mon bou- » clier : me voici prêt à combattre pour Jésus, qui » m'a tant aimé. Désormais il sera mon roi, mon » bonheur, mon partage ! »

Mansah, frère d'Entlaloé, qui avait eu dès sa jeunesse la vie la plus aventureuse, goûtait depuis deux ans la paix des enfants de Dieu, lorsqu'il fut atteint d'une maladie violente qui fit les progrès les plus rapides. Un ami qui le visitait ayant rappelé que le malade était réputé pour sa force physique : « Il est vrai, dit celui-ci, j'ai été fort et » vigoureux ; mais, mon ami, la force est un piége ; » le Seigneur a bien fait de m'enlever ce dont je » m'enorgueillissais. » Ayant aperçu son frère qui pleurait, il lui recommanda de se soumettre à la

Digitized by Google

volonté de Dieu, qui est toujours bonne, et de persévérer dans la foi en son Sauveur; il témoigna au missionnaire toute sa reconnaissance; puis, un peu avant d'expirer, il répéta par deux fois : « Je suis heureux en Jésus! » et il rendit le dernier soupir en disant avec calme : « Je m'endors! »

Un jeune chef, baptisé sous le nom de *Cléopas*, avait prouvé son dévouement à Christ en allant lui-même à une grande distance évangéliser ses compatriotes; atteint tout à coup d'une fièvre typhoïde, il ne se dissimula point la gravité de son état; il exprima sa joie d'avoir été appelé à faire quelque chose pour ce Sauveur qui avait tant fait pour lui; et, comme Casalis l'entourait de soins affectueux, il dit avec effusion : « Oh! quelle douceur pour » une brebis que de mourir dans les bras de son » pasteur! » Peu après, il expira, les regards fixés vers le ciel, et, comme s'il eût vu les Intelligences célestes prêtes à le recevoir, il répétait : « Attendez-moi! attendez-moi! »

De tels traits sont une prédication vivante, bien propre à agir sur les cœurs; aussi le christianisme a-t-il continué à faire des progrès, soit parmi les principaux du peuple, soit parmi les plus humbles et les plus pauvres selon le monde; c'est ce qui fai-

Digitized by Google

sait dire à un des fidèles de Thaba-Bossiou : « Lors-
» que l'Evangile arriva, nous dîmes : voilà qui est
» pour les grands ; comment les petits pourraient-
» ils comprendre?... Nous écoutâmes, et tout à
» coup l'on se dit : non, c'est pour les petits, car
» comment les grands renonceraient-ils à la poly-
» gamie et à leurs richesses iniques?... Maintenant
» je dis : ce n'est pas plus pour les petits que pour
» les grands, mais pour tous ceux à qui Dieu le ré-
» vèle. » Il disait vrai ; grands et petits, riches et pauvres, tous peuvent recevoir la Bonne Nouvelle de la miséricorde divine, et tous en ont besoin, puisque tous ont une âme à sauver.

---

§ VII. Le roi des Bassoutos.

Moschesch lui-même, le roi des Bassoutos, a beaucoup profité de la présence des missionnaires, et il s'est toujours montré, par ses discours et par ses actes, grand partisan de la civilisation chrétienne. Tandis qu'autrefois, recouvert d'une peau de bête, il séjournait dans une misérable hutte où il entrait en se traînant, maintenant, vêtu avec con-

Digitized by Google

venance, il habite une bonne maison en pierre, qu'il a fait construire par des ouvriers anglais; tandis qu'autrefois il ne rêvait que guerre et pillage, maintenant il apprécie les douceurs de la paix, il aime à s'instruire, il observe strictement le repos du dimanche, il est un des auditeurs les plus attentifs de la sainte Parole. C'est un homme d'un esprit supérieur et d'un caractère énergique. Même avant d'avoir connu l'Evangile, il était dégoûté des superstitions de son peuple, et il le prouva un jour en feignant d'être malade, pour confondre les enchanteurs qui, par leurs sortiléges, prétendaient découvrir la cause et le remède des maladies.

Sa femme principale étant morte, les parents de celle-ci disposèrent tout pour que les funérailles eussent lieu selon la coutume païenne et le plus solennellement possible. Déjà la fosse se creusait, et des troupeaux de bœufs étaient réunis pour le sacrifice, à la grande satisfaction de ceux auxquels la chair des victimes était ordinairement abandonnée. « Consentirez-vous, demanda le roi au mis-
» sionnaire, à célébrer le service sur cette fosse?—
» Non, répondit celui-ci avec douceur; vous avez
» un cimetière, je ne parle que là. Ce bétail m'ap-

Digitized by Google

» prend assez que vous êtes tenté de prier mon
» Dieu et vos Barimos en même temps ; je serais
» infidèle à mon maître si j'accédais à vos désirs.
» — Je vous l'avais bien dit, s'écria Moschesch,
» en se tournant vers la foule, vous voulez que je
» serve Jéhovah d'une main et le démon de l'autre. »
Il se mit ensuite à prêcher directement contre le culte superstitieux dont il était question : « Vous
» dites qu'il faut sacrifier aux Barimos ; mais les
» Barimos ne sont que des hommes comme nous ;
» seulement, au lieu de vivre sur la terre, ils sont
» allés paraître devant leur juge. Et vous aussi,
» lorsque vous serez morts, on vous placera au
» nombre des Barimos ; voulez-vous que nous vous
» adorions dès aujourd'hui ? Mais comment adorer
» des hommes ? Et si vous n'êtes que des hommes
» maintenant, serez-vous plus puissants lorsque
» la mort aura détruit la moitié de vous-mêmes ? »
La discussion s'étant prolongée, il la termina en disant : « Qu'on recomble la fosse immédiatement,
» et que ce bétail soit conduit aux champs. La
» femme que je pleure ira dormir avec Tséniégi
» (sœur d'Entlaloé), et moi aussi je veux un jour
» reposer avec elles. »

Plus tard, deux autres femmes de Moschesch

Digitized by Google

s'étant converties, demandèrent à se séparer de lui. C'était le mettre dans un grand embarras ; aussi aurait-il voulu pouvoir concilier la loi de l'Evangile avec ce qu'il regardait comme les exigences de sa position. Il fait appeler Casalis, et, au premier moment, il essaie de l'intimider, en se comparant à Hérode vis-à-vis de Jean-Baptiste ; mais voyant que ce moyen ne réussit pas, il change de ton et finit par se rendre à l'appel sérieux qui lui est adressé. Bien plus, après avoir signé un acte de séparation, il convoque une assemblée nationale pour annoncer à son peuple ce qui vient de se passer contre tous les usages reçus. Cette assemblée faillit être fatale aux chrétiens, car les païens, excités par la boisson, se soulevèrent avec fureur, en criant : « Quelle est cette loi nouvelle inventée par les blancs » pour nous enlever nos femmes? Nous n'en vou- » lons pas ! Moschesch ! déclare-toi franchement ! » — C'était en effet une belle occasion pour Moschesch de se déclarer ouvertement en faveur de l'Evangile ; il n'osa pas, et, comme Pilate, il recula, dans la crainte de compromettre son pouvoir. Néanmoins, quand le tumulte fut calmé et l'assemblée dissoute, il déclara à quelques-uns de ses chefs qu'il était inutile de s'opposer à la Parole de Dieu, qui tôt ou tard triompherait.

Digitized by Google

Ayant été appelé à faire une course au milieu des Bassoutos encore cannibales, il engagea Casalis à l'accompagner, et il exhorta lui-même ces malheureux à écouter la prédication de l'Evangile. « Je vous ai amené un médecin, dit-il ; écoutez-le » et, quand il reviendra, que ce soit pendant les » jours de travail ou le dimanche, assemblez-vous » pour recevoir ses instructions. »

Quand il fut question d'établir de nouvelles stations, Moschesch montra l'empressement le plus louable ; car, disait-il, « je ne vois de salut pour ma » tribu ni pour moi-même que dans la doctrine » des messagers chrétiens, doctrine de paix, d'a- » mour et d'ordre. »

Cependant, malgré les bonnes dispositions dont il a donné tant de preuves, malgré le soin qu'il met à accomplir les actes extérieurs de la religion, malgré toute la confiance qu'il accorde aux missionnaires, Moschesch n'est point encore disciple du Sauveur. Son intelligence élevée adhère aux doctrines de l'Évangile ; il comprend la vérité, il en apprécie la valeur ; mais son âme n'est pas régénérée, et il reste sous l'empire du péché. « Oh ! » s'écriait-il lui-même, converti d'esprit, que ne le » suis-je aussi de cœur ! » Il montre en cela plus de

Digitized by Google

sincérité que bien des Chrétiens, qui se font illusion sur leur état moral, et dont la foi n'est qu'une vaine croyance.

Un motif politique contribue aussi à le retenir en dehors de l'Église : le plus grand nombre de ses sujets étant encore païens, il craint, en se séparant d'eux, de perdre son autorité, tandis qu'il est bien sûr que les chrétiens ne se soulèveront pas contre lui. C'est sans doute ce qui lui faisait dire devant une assemblée nombreuse : « Plût à Dieu que la » religion fût un breuvage! je vous le ferais avaler » à tous. Mais nous avons manqué de mission- » naires. Vous ne savez encore rien, et vous me » retenez, sachant bien que mon corps vous ap- » partient, et qu'un chef est le serviteur de son » peuple. »

---

§ VIII. Le Missionnaire.

Ce n'est pas sans peine et sans persévérance qu'ont été obtenus, par la grâce de Dieu, les résultats que nous avons signalés. A Thaba-Bossiou, comme à Morija, Casalis a déployé une activité soutenue, et, dans ses rapports avec Moschesch, il a

Digitized by Google

su constamment allier la fermeté à la prudence; s'il a eu des fatigues, des mécomptes et des épreuves, il a eu aussi des encouragements et des joies.

En 1836, il a épousé, à la ville du Cap, Mlle. *Sara Dyke*, fille d'un médecin anglais, aussi distinguée par sa piété que par ses connaissances, et qui a été pour lui non-seulement une douce compagne, mais aussi une aide des plus utiles.

Lorsque, en 1839, il célébra pour la première fois un service funèbre dans le cimetière concédé par Moschesch, il ne pensait pas que, peu de jours après, il aurait à s'appliquer à lui-même les exhortations qu'il adressait à d'autres, et que la seconde personne inhumée dans ce cimetière serait sa propre fille, brusquement enlevée par la rougeole. Le Seigneur voulait sans doute que le missionnaire, après avoir instruit par ses discours, instruisît aussi par son exemple, et fît éclater aux yeux de tous la puissance de cette foi, qui est *une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne voit point*. Arbousset accourut de Morija pour assister son ami dans ce moment pénible, et tout le troupeau fut saintement ému, à la vue de ces parents affligés, mais non désespérés, regardant au ciel en pleurant sur la

Digitized by Google

terre, et s'en remettant avec confiance au Maître qui a dit : *Je suis la résurrection et la vie ! Laissez venir à moi les petits enfants !* « Ah ! s'écria Mo-
» schesch, les chrétiens seuls sont heureux ; ils
» pleurent, mais leurs larmes ne ressemblent pas
» aux nôtres ! Oui, Emma (c'était le nom de l'en-
» fant), Emma ressuscitera ! La mort n'est qu'un
» gué que l'homme traverse pour aller à Dieu ! »

La vie continuellement active de Casalis ne lui a pas fait négliger les travaux intellectuels. Outre les diverses traductions dont il s'est occupé, dans le but de faire connaître l'Écriture Sainte à la peuplade qu'il évangélise, il a composé un ouvrage remarquable, intitulé : *Études sur la langue Séchuana* (1), qui a été publié à Paris par les soins du Comité des missions. Des philologues distingués et des sociétés savantes ont donné leur haute approbation à ce travail, qui présentait les plus grandes difficultés, puisqu'il s'agissait de rattacher à des formes régulières une langue qui jusqu'alors n'avait été ni écrite ni analysée. A l'occasion de cette publication, M. Guizot, alors ministre des

(1) Le *Séchuana* est la langue des *Béchuanas*, comme le *Sessouto* est le dialecte des *Bassoutos ;* un individu isolé s'appelle *Mossouto*, et le pays *Lessouto*.

Digitized by Google

affaires étrangères, fit remettre au Comité un don de 500 francs.

Le voyage de Casalis en Europe n'a pas été pour lui une affaire de convenance personnelle. Après la révolution de février 1848, la crise financière atteignit aussi la Société des missions de Paris, et faillit compromettre l'œuvre poursuivie depuis 20 ans en Afrique. Aussitôt, les missionnaires se réunirent en conférence, et, bien décidés à ne pas abandonner leur poste, ils prirent la résolution de députer l'un d'entre eux à la ville du Cap, pour y faire connaître la position critique des stations françaises, et pour y réclamer des secours auprès du gouverneur de la colonie, ainsi qu'auprès des différentes communautés évangéliques. Casalis, chargé de ce soin, reçut au Cap l'accueil le plus favorable. Le comité qui se forma pour recevoir les dons des fidèles l'engagea fortement à continuer son voyage jusqu'en Europe, et écrivit dans ce sens à la Société de Paris. En conséquence de ces sollicitations, et dans l'intérêt de l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie, le missionnaire, laissant au Cap son épouse et quatre enfants, s'est embarqué, avec son fils aîné, pour venir auprès de ses concitoyens et de tous ses corréligionnaires plaider une cause qui lui est chère.

Digitized by Google

Son séjour en Europe a été béni. Il a parcouru bien des églises; il a tenu bien des réunions, et partout il a été reçu avec un religieux intérêt; partout il a ranimé le zèle des fidèles en faveur des missions évangéliques, et particulièrement en faveur de la mission française au sud de l'Afrique.

Maintenant, il est reparti, accompagné de l'affection et des prières de tous ceux qui l'ont vu et entendu; il a laissé en France son fils pour y faire ses études, et il a emmené avec lui un nouveau missionnaire et son épouse, qui se rendent à la station de Motito, à 150 lieues plus au nord que Thaba-Bossiou.

Que nos cœurs s'émeuvent donc en faveur de ces généreux serviteurs de Christ! Soyons heureux de contribuer par nos dons à l'œuvre dont ils s'occupent, et prions le Seigneur de répandre ses bénédictions spirituelles sur eux et sur leurs travaux!

L. Rœhrich, pasteur.

Digitized by Google

LES RÉFUGIÉS

DE LA SAINT-BARTHÉLEMY

A GENÈVE (1).

SEPTEMBRE 1572.

La Saint-Barthélemy ! Jamais peut-être un plus infernal complot ne fut préparé avec autant de mystère ; jamais, sur une aussi vaste étendue de pays, les agents du fanatisme n'ont mieux suivi les directions sanguinaires de leurs chefs. Transmis du Louvre à tous les gouverneurs de provinces, l'ordre de massacrer les protestants fut reçu avec cette froide cruauté, indispensable à la réussite des grandes conspirations. Sur tout le sol de la France, aucune indiscrétion ne fut commise ; le fanatisme religieux n'admettant point la pitié, nulle victime

(1) Les passages entre guillemets sont transcrits textuellement des registres de la Vénérable Compagnie.

Digitized by Google

ne fut prévenue du sort qui l'attendait. Les soixante mille malheureux qui devaient payer de leur vie leur persévérance chrétienne, s'endormirent, le 23 août au soir, dans une sécurité complète. Grâce aux traités récents, toutes les mesures étaient prises pour anéantir, en un seul jour, la foi protestante, et, à l'exemple de l'Espagne, on voulait éteindre le flambeau de l'Évangile dans le sang de ses martyrs.

Le massacre se prolongea pendant deux jours. Tout occupée de Paris, l'histoire a oublié les barbaries des provinces, et si, malgré les ordres précis de Charles IX, des bandes nombreuses de protestants parvinrent à s'échapper, c'est qu'il s'était trouvé des Français plus humains que leur roi.

A Genève, bien que les Pasteurs, sans cesse en relation avec les principales églises françaises, ne se doutassent de rien, ils étaient loin d'être sans inquiétude sur leurs coreligionnaires. Si la présence du roi de Navarre au Louvre les rassurait, la perfidie bien connue de la reine-mère et la faiblesse de Charles IX les tenaient dans une perpétuelle angoisse.

La Compagnie des Pasteurs ne pouvait donc croire à une paix de longue durée; ses anxiétés

Digitized by Google

se montrent dans la séance du 1er août 1572. Un de ses membres, que les registres nous peignent comme le plus respecté par son éloquence et son caractère, Jean Trembley, ayant demandé la permission de faire un voyage à Lyon pour des affaires personnelles, ses confrères, et surtout Théodore de Bèze, le conjurèrent de retarder son projet, vu les alarmes de l'Église de France et les indices d'un danger prochain, mais inconnu.

Ces appréhensions n'étaient que trop fondées. Le 30 du même mois, de grand matin, par la route de l'Écluse et les sentiers du Jura, on voit arriver des troupes de voyageurs, à peine vêtus, exténués de fatigue, manquant de tout. Les habitants des campagnes se pressent autour d'eux; ils veulent savoir la cause de ces blessures, de ces traces de violences récentes. Ils apprennent que ces femmes, que ces enfants, que ces vieillards sont les restes d'un massacre inouï; que pendant deux jours le sang des Réformés a inondé la France, et que, tout en bénissant Dieu de les avoir conduits sur cette terre de liberté, ils ont le cœur déchiré, car aucune famille n'est complète; des parents, des amis nombreux manquent à l'appel. Les paysans et les pasteurs du Mande-

Digitized by Google

ment s'empressent de pourvoir aux premiers besoins. Quelques-uns vont en toute hâte porter à la ville cette lamentable nouvelle. Ils ne sont pas encore arrivés auprès des magistrats, que déjà le bruit d'un massacre des frères de France se propage dans tous les quartiers. On ferme les boutiques, et, sans perdre de temps, une partie de la population, avec des chariots et des brancards, se porte, frémissante de colère, au devant des réfugiés. De leur côté, les magistrats, les pasteurs, les citoyens riches, préparent des logis, des vêtements, des remèdes, des vivres en abondance. En peu de temps, tout est prêt pour donner l'hospitalité à tous ceux qui vont arriver.

L'attente n'est pas longue. Vers trois heures de l'après-midi, les premiers groupes se présentent aux portes. Sur ces visages brisés par six jours de fatigues et d'amères douleurs, se peint toute la consolation qu'une sympathie ardente peut donner à celui qui a perdu sa patrie et laissé sans sépulture les corps de ses parents. A mesure que ce triste cortége avance dans les rues de Genève, ses rangs diminuent : les citoyens se disputent les plus faibles. Les blessés sont immédiatement transportés dans les maisons les plus commodes, et, dans la soirée,

Digitized by Google

tous les nouveaux venus se trouvent entourés des plus tendres soins. L'hospitalité est si complète, que les magistrats n'ont aucune distribution publique à faire.

Le lendemain dimanche, 31 août, au sermon de huit heures, les prédicateurs, au lieu d'exhorter leurs frères à la charité, purent les bénir d'avoir si bien compris leur devoir. Ils engagèrent le peuple à s'humilier dans un sentiment de gratitude profonde envers le Dieu qui épargnait de semblablables souffrances à Genève, et les sermons se terminèrent par de ferventes prières pour que Dieu abrégeât l'épreuve de ses adorateurs en esprit et en vérité.

Les magistrats, partageant l'impression produite par ces services religieux, voulurent leur donner encore plus de solennité. Le mercredi 3 septembre devait avoir lieu le jeûne d'humiliations et de prières, institué dès les premiers jours de la Réformation ; le Conseil demanda à la Vénérable Compagnie de faire rouler en entier les discours sur la grande catastrophe du 24 août. Ce projet fut adopté, et les temples de Genève furent témoins du culte le plus émouvant qui eût été célébré depuis la proclamation de la liberté religieuse, le 24 août 1535.

Digitized by Google

Qu'on se représente, en effet, l'aspect d'une pareille assemblée. Plusieurs centaines de réfugiés étaient arrivés. Malgré les preuves d'affection dont on les entourait, leurs visages et leurs personnes portaient les traces de la plus profonde douleur. Le souvenir de ceux qu'ils avaient vus tomber à leurs côtés, leurs angoisses mortelles touchant le sort des parents qui peut-être atteindraient la frontière genevoise, peut-être succomberaient en route, toutes ces pensées déchiraient leurs cœurs. Aussi, quel jeûne ! quel sermon que celui de Théodore de Bèze, à Saint-Pierre ! Devant ces bancs garnis de victimes échappées comme par miracle, comment trouver des paroles au niveau des réalités ! Si la charité, si la sympathie des Genevois, avaient été grandes, en soignant en secret dans leurs demeures leurs frères souffrants, quelle n'était pas leur émotion à la vue de ces vieillards, de ces jeunes hommes, de ces mères qui auraient souffert plus que la mort pour garder la foi de leurs filles ! L'âme de Théodore de Bèze était faite pour comprendre ce spectacle ; aussi, voulant que tout fût exclusivement chrétien dans ce culte, il dédaigna les récriminations contre les meurtriers. Laissant la vengeance *à qui elle appartient,* il

Digitized by Google

exalta la beauté, le mérite du martyre ; il conjura les réfugiés de servir Dieu par leur vertu, en temps de paix, comme ils avaient rendu témoignage dans les jours fâcheux, et, félicitant les Genevois d'être appelés *à donner plutôt qu'à recevoir,* il leur fit sentir la nécessité de tenir leur conduite morale à la hauteur de leurs principes religieux, afin de rester non seulement un centre de refuge, mais un centre de lumière et de sanctification.

Quelques jours plus tard, on comptait vingt pasteurs français à la congrégation de Théodore de Bèze, dans l'église de l'Auditoire. Après le service, le Modérateur, s'adressant à eux, leur dit : « Vos calamités sont souffertes en esprit par vos » frères, aussi durement que s'ils les avaient » éprouvées en réalité. Les ministres genevois » vous prient de vous mêler en toutes choses avec » nous, et d'user fraternellement de tout ce qui » nous appartient ; en particulier, lorsque vos » cœurs seront remis de leurs angoisses, nous » serons heureux de vous entendre expliquer la » Parole sainte et la mettre en avant selon les dons » que Dieu vous a confiés ; nous vous offrons de » plus tout l'argent qui est entre les mains de la » Vénérable Compagnie pour l'instruction des

Digitized by Google

» écoliers protestants français, veuillez le distri-
» buer à ceux d'entre vous qui sont dans la plus
» grande nécessité. »

Le pasteur De Chandieu répond en ces termes, au nom de ses frères : « Nous remercions Dieu de
» la grâce qu'il nous a faite de nous retirer du
» glaive des méchants, et de ce qu'il nous a
» conduits dans cette église où nous sommes si
» humainement reçus ; nous éprouvons une pro-
» fonde reconnaissance de l'offre pécuniaire que
» vous nous faites, mais nous désirerions que cet
» argent demeurât entre les mains d'un ministre
» de votre Compagnie, auquel nous puissions
» nous adresser, selon les besoins les plus pres-
» sants de nos frères pauvres ». — Après ces paroles, Théodore de Bèze, ayant consulté les pasteurs genevois, répondit que le pasteur Jean Trembley était chargé de leur distribuer cet argent, et que la Compagnie les exhortait à prendre courage en ces épreuves, à s'occuper dans de bons exercices, les priant, lorsqu'ils auraient pris le repos nécessaire, de prêcher aussi souvent qu'il leur conviendrait ; que, du reste, la Compagnie leur prêtait le local de ses séances, pour qu'ils pussent s'entretenir en toute liberté de leurs affaires.

Digitized by Google

M. de Chandieu remercia de nouveau pour cette offre, et, quant à la prédication, déclara qu'ils préféraient rester simples membres du troupeau.

Deux mois s'écoulèrent, sans qu'aucune solution prochaine se fît pressentir en France. Théodore de Bèze trouvait peu juste que les citoyens généreux qui entretenaient les réfugiés dans leurs maisons demeurassent seuls chargés de ce charitable office ; aussi proposa-t-il à la Vénérable Compagnie de s'entendre avec le Petit Conseil pour faire une « cueillette générale en faveur des pauvres échappés au massacre. » La collecte fut décidée ; les Conseillers et les Pasteurs figurèrent en tête des listes, donnant comme s'ils n'avaient point fait de sacrifices antérieurs. Leur exemple fut suivi. La souscription s'éleva à 4000 livres, somme très-considérable pour le temps. Cette ressource devenait urgente. On entrait dans l'hiver de 1572 à 1573, le plus rigoureux dont notre pays ait gardé le souvenir. On éprouvait une extrême difficulté à se procurer des vivres. L'indigence atteignit plusieurs familles aisées. La plupart des membres du clergé se trouvaient, en particulier, dans une profonde misère. Qu'on en juge d'après ce naïf exposé des registres de la Compagnie :

Digitized by Google

Comme il avait été parlé de la pauvreté des ministres, on proposa de députer quelques-uns d'entre les frères à Messieurs, « pour les informer des petits moyens de vivre qu'ils donnent à leurs pasteurs, en des temps si chers, ensorte que le ministre, même sans famille, n'ayant que sa femme, ne peut absolument se nourrir avec ses gages. » — La majorité des Pasteurs ne fut pas d'avis de faire cette démarche collective ; les magistrats, disaient-ils, connaissent notre pauvreté aussi bien que nous ; s'ils avaient la volonté d'y pourvoir, ils le feraient. Or, en leur demandant secours, il y a toute apparence qu'ils ne s'y refuseront pas entièrement ; mais ils ne nous aideront pas de beaucoup, et l'on pourra faire *sonner* que les ministres, par ces temps de détresse, sollicitent accroissement de gage et qu'on le leur accorde. Il vaut mieux donc endurer en attendant que le bon Dieu pourvoie à nos misères quand il le trouvera bon, et si quelques-uns de nos frères se trouvent décidément trop « pressés et oppressés, » ils peuvent « le déclarer à Messieurs et leur demander assistance en particulier. »

Quelques secours furent en effet accordés, et, malgré la misère publique, le zèle et la charité des

Digitized by Google

Genevois envers les réfugiés ne se ralentirent pas. Personne n'éleva de plaintes « sur la rudesse des charges. » Néanmoins, au mois de février 1573, la détresse devint si grande que le pasteur Trembley crut devoir prévenir les ministres réfugiés, que l'argent de la collecte diminuait sensiblement. On avait déjà distribué 800 écus, et un nouveau recours à la charité publique lui semblait impossible, vu l'épuisement des fortunes. Il conseillait donc aux pasteurs français d'employer une partie de l'argent qui restait à aider les plus pauvres à entreprendre quelque négoce ou quelque métier profitable. Les ministres français répondirent que, depuis plusieurs semaines, leur position était des plus pénibles ; qu'ils sentaïent d'autant mieux ce qu'ils devaient aux Genevois, que personne ne le faisait valoir ; qu'ils étaient décidés, en conséquence, à se retrancher la nourriture qui ne serait pas indispensable, afin d'attendre le printemps, qui leur apporterait peut-être de meilleures nouvelles de leur pays.

Une autre classe de réfugiés se trouvait aussi à Genève, et, plus à leur aise, au lieu de recourir à la charité publique, ils aidaient puissamment leurs frères. C'étaient ceux qui, le 24 août, pour sauver

Digitized by Google

la vie de leurs enfants et préserver leurs maisons du pillage, avaient feint d'embrasser le catholicisme. Tourmentés de remords, ne pouvant se soumettre à l'exercice du culte qui soulevait en eux une invincible antipathie, ces malheureux réalisaient à la hâte leur fortune et s'expatriaient volontairement. A leur arrivée à Genève, ils faisaient l'aveu de leur faute et déclaraient vouloir rentrer dans l'église. Mais, quoique leur sincérité fut assez démontrée par leur présence sur la terre d'exil, quoique leur faute fût déjà expiée par leurs souffrances, le Consistoire, inflexible gardien de la foi, ne voulait pas les admettre à la Sainte-Cène sans leur infliger préalablement une pénitence publique et une rétractation solennelle dans un temple. Les magistrats intervinrent, et le Consistoire consentit à recevoir les rétractations à huis-clos.

Tandis que la charité genevoise assurait, pour le présent, le sort des réfugiés, Théodore de Bèze employait en leur faveur son influence auprès des Cours étrangères. Appuyé du Conseil, le Modérateur écrivit d'abord aux églises suisses, pour que leurs gouvernements obtinssent du roi de France le retrait de l'édit de confiscation des biens des

Digitized by Google

gentilshommes réfugiés, et qu'il leur fût permis de vendre une partie de leurs terres, « afin de vivre où ils étaient, libres de suivre la liberté de conscience. » Cette médiation eut lieu, appuyée par les ambassadeurs de Pologne, car le protestantisme dominait alors dans ce pays. Le succès fut prompt. A la fin de mars 1573, malgré l'opposition de la reine-mère, les ambassadeurs polonais purent envoyer de consolantes nouvelles à Genève : le roi consentait à rendre leurs biens aux gentilshommes exilés, pourvu qu'ils prêtassent serment de fidélité au souverain et aux lois du royaume.

Les magistrats et la Ve Compagnie, consultés sur ce point, leur conseillèrent de faire une réserve touchant la liberté de conscience. On eut l'air, au Louvre, de n'y faire aucune attention. Les gentilshommes purent donc vendre à vil prix une partie de leurs terres, et achetèrent des propriétés dans les mandements genevois et dans le pays de Vaud. Ils rassemblèrent les agriculteurs, compagnons de leur exil, et fondèrent rapidement de nouvelles colonies protestantes sur le sol, alors trop peu peuplé, de la vallée du Léman. Les pasteurs réfugiés prirent une part active à ces travaux, et desservirent les églises de ces nouveaux villages.

Digitized by Google

Les ambassadeurs polonais rendirent un autre service à la cause du protestantisme et de l'humanité. Le siége de Sancerre tirait à sa fin ; le manque absolu des subsistances avait rendu impossible la prolongation de l'héroïque défense des réformés. Un seigneur protestant, M. d'Orinal, avait des amis dans le camp des assiégeants. Il partit de Genève pour prévenir les députés polonais du massacre projeté des habitants de Sancerre, lorsque la garnison se serait rendue. Les députés apaisèrent la colère du roi, et cette horrible boucherie n'eut pas lieu.

Bientôt après, le faible et cruel monarque mourut. Les exilés, qui pleuraient encore leurs enfants et leurs amis, n'avaient conservé aucun sentiment de haine pour l'auteur de leurs maux. Ils plaignirent sincèrement ce malheureux prince qui expiait, à la fleur de l'âge, sa soumission aux infâmes conseils de sa mère.

Henri III, à son avènement au trône, traita les protestants avec beaucoup d'humanité. M. d'Orinal, demeuré à Paris, put écrire bientôt que, dans plusieurs provinces, les églises se relevaient, et que les communautés priaient ardemment les pasteurs demeurés à Genève de revenir dans leurs parois-

Digitized by Google

ses. Bien que la plupart fussent établis dans les nouveaux villages, ils préférèrent le retour dans leur patrie, les peines et les dangers de la France, aux paisibles douceurs du séjour en Suisse. La Compagnie des Pasteurs, tout en regrettant leur départ, fit un dernier sacrifice pour leur fournir les moyens d'accomplir leur voyage.

Mais la position des réformés n'était pas également favorable sur tous les points de la France, car, depuis ce premier retour, deux ans et demi se passèrent dans des alternatives de paix et de trouble. Néanmoins, la situation s'améliorait sensiblement ; mais l'accès des provinces du centre était presque interdit aux émigrés.

Enfin, le vendredi 8 juin 1576, M. de Chandieu reçut la nouvelle de la publication de l'édit de paix qui permettait à tous les réfugiés de rentrer dans leurs foyers. Aussitôt, tous les protestants « du massacre » qui n'avaient pas définitivement adopté la Suisse pour leur patrie, se réunirent à Genève. Un service solennel eut lieu dans le temple de Saint-Pierre. On chanta :

La voici, l'heureuse journée
Qui répond à notre désir.....

puis, M. de Chandieu remercia les divers corps

Digitized by Google

de l'État. « Messieurs les Conseillers, Messieurs les Pasteurs, dit-il, lorsque nous arrivâmes dans ces murs, brisés de douleur et de fatigue, ignorant le sort de nos plus chers amis, nous trouvâmes chez vous l'accueil le plus fraternel, des consolations chrétiennes, et des secours qui sont de véritables sacrifices, vu la rigueur des temps et la difficulté de pourvoir aux besoins de tous les misérables ; votre charité a donné sans compter, ni calculer ; elle a considéré les malheureux, sans jamais s'effrayer de leur nombre ; elle n'a pas laissé une seule souffrance sans l'adoucir. Nous ne pourrons jamais assez reconnaître ces grâces. Nous considèrerons toujours l'Église de Genève comme notre bienfaitrice et notre mère, et, de tous les temples réformés français, s'élèveront, chaque dimanche, des paroles de bénédiction, en souvenir de votre admirable bienfaisance à notre égard. »

Après cette allocution, les ministres et les seigneurs français embrassèrent les pasteurs et les conseillers genevois. Un modeste banquet les réunit encore dans la soirée, et, le lendemain, le départ s'effectua. Un grand nombre de citoyens accompagnèrent les réfugiés jusqu'à la frontière française. Mais quelle différence avec les jours de l'ar-

Digitized by Google

rivée ! Les protestants rentraient dans leur patrie, la joie au cœur. L'espérance et les plans d'avenir occupaient seuls leurs pensées. Point de projets de vengeance. On ne les avait jamais entendus maudire leurs persécuteurs ; ils ne connaissaient pas ces farouches rassemblements, où l'émigré politique proclame la vengeance comme le plus saint des devoirs. Bannis de leur terre natale, pour avoir voulu servir Dieu en esprit et en vérité, ils ne s'étaient distingués, durant l'exil, que par la qualité de *vrais adorateurs ;* ils revenaient dans leur pays, ne demandant que la liberté de conscience, le droit d'élever leurs enfants selon le Seigneur, et d'ensevelir leurs parents près de leurs temples ; les misères du passé, considérées comme des dispensations providentielles, ne s'étaient pas transformées en des sources de haine. Ils avaient souffert le martyre, et, comme tous les véritables martyrs chrétiens, le plus beau fleuron de leur couronne était d'avoir prié, à l'exemple de leur divin Maître, pour ceux qui les maltraitaient et les persécutaient.

J. Gaberel, pasteur.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google